Les Inrockuptibles
Nº38 - mars 2025



BJÖRK
interviewée par 9 artistes

REPORTAGE
La nouvelle fabrique des cinéastes

JULIAN CASABLANCAS
passe à table

+ Notre guide Arts 2025

MUSK
GRAINE DE DICTATEUR

La grande story en plus de 280 caractères

Les Inrockuptibles
Nº 38
DOM : 13.9 € - BEL/LUX : 13.90 € - CH : 21FS - ESP/ITA/PORT CONT : 13.90 € - CAN : 21.99 $ca
L 13183 - 38 - F: 12,90 € - RD

cartier.fr





CLASH

DE

Cartier

LOEWE



Taylor Russell
Photographiée par David Sims



48 avenue Montaigne, Paris
loewe.com



8H : ARTHUR NE SUPPORTE PAS LA FOULE.

Generali Vie, Société anonyme au capital de 341 059 488 euros. Entreprise régie par le Code des assurances - 602 062 481 RCS Paris. Generali Iard, Société anonyme au capital de 94 630 300 euros. Entreprise régie par le Code des assurances - 552 062 663 RCS Paris. N° d'identifiant unique ADEME FR232327_03PBRV - Siège social : 2 rue Pillet-Will - 75009 Paris. Sociétés appartenant au Groupe Generali, immatriculé sur le registre italien des groupes d'assurances.



GENERALI
PARTENAIRE DE TOUTES VOS VIES, MÊME LES PLUS ROCK'N'ROLL.

ASSURANCE - ÉPARGNE - RETRAITE - SANTÉ - ASSISTANCE

GENERALI

FAUX-SEMBLANTS
par Carole Boinet



Les États-Unis ont toujours eu le don de flouter la frontière entre réalité et fiction. Peut-être est-ce cette capacité à imaginer le réel qui a fait de ce pays un grand producteur d'images, et donc de cinéma. Mais, comme toute belle histoire, elle comporte sa face sombre, son revers de la médaille, son verso. Voici que la superproduction vire au mauvais film, au navet tendance horrifique. Voici que Donald Trump – qui ressemble davantage à un enfant capricieux qu'à un adulte pragmatique – est réélu à la Maison Blanche et s'entoure de géants de la Tech pour dérouler une nouvelle idéologie, déjà estampillée "techfascisme". Voici qu'Elon Musk, entrepreneur visionnaire, bras droit du Président, se met à adresser des saluts nazis à la foule, tout en transformant son réseau social X en repaire des extrêmes droites internationales. Voici venue l'ère des fake news. Là, il ne s'agirait pas d'un salut nazi, mais d'un geste allant du cœur vers la foule. Voici que le champ sémantique lui-même perd la boule.

La liberté ne serait plus défendue par les progressistes, mais par les extrémistes, qui transforment les progressistes en censeurs, en moralistes, en puritain·es. Trump défend une société colorblind, qui ne fait plus de distinction "de couleur" entre les êtres humains. Nous pourrions applaudir, instinctivement, sans plus réfléchir. Et pourtant, une société colorblind en 2025 vise à éradiquer le combat Black Lives Matter de ces dernières années, qui entendait non pas instaurer une distinction discriminante entre les êtres humains, mais bien pointer le racisme structurel des sociétés occidentales qui brandissent l'humanisme pour mieux s'aveugler, effacer l'existence même des discriminations qu'elles abritent en leur sein.

On s'y perd, on n'y comprend plus rien. C'est le but ! Lorsqu'on n'y comprend plus rien, le geste d'instinct de survie consiste à se raccrocher à ce qui nous semble fort et robuste, solide, à ce que cherchent donc à incarner Trump et sa clique, Musk, Zuckerberg, etc. Voici venu le temps des mâles alpha et du boys' club misogyne, homophobe, transphobe et xénophobe, bien décidés à régner sur la planète, mais aussi, tant qu'à faire, sur l'univers, histoire de s'assurer une retraite bien peinards sur Mars lorsque la Terre aura cramé.

Un des points d'entrée de cette histoire qui se joue en ce moment, sous nos yeux effarés, porte le nom d'Elon Musk, génie de la Tech né en Afrique du Sud, mystérieux, mégalo, dangereux. Voici que se profile l'IA, qui, comme toute technologie, comporte ses parts d'ombre et de lumière si elle n'est pas suffisamment encadrée et exploitée à bon escient. Dans ce numéro, vous lirez l'histoire d'Elon Musk, qui aurait fait un excellent personnage de blockbuster américain. Malheureusement, son histoire est bien réelle. Les illustrations de la couv et du papier Musk ont été générées à l'aide de nos idées et de l'IA, le tout orchestré par Robin Lopvet, artiste visuel spécialisé dans l'IA et autres photos retouchées. Son univers aussi invraisemblable que sarcastique correspondait parfaitement à ce dossier.

Soutenez une rédaction libre et engagée en vous abonnant aux *Inrockuptibles*

Illustration : Agnès Decourchelle pour Les Inrockuptibles



PARIS
51 rue François 1er, 75008
21 rue Boissy d'Anglas, 75008
226 boulevard Saint Germain, 75007
johnlobb.com

JOHN LOBB

Ouverture

p.8 Édito par Carole Boinet
p.12 Les contributions

p.14 En virée avec Neige Sinno
p.18 Excitation : les événements à ne pas rater en mars
p.20 Les visages : Jesse Eisenberg, Miki, Raphaël Barontini
p.26 Le naufrage : Éric Dupond-Moretti
p.28 Hommage à David Lynch
p.32 Le classement : les 5 musicien·nes les mieux habillé·es
p.34 Où est le cool
p.38 Hors-Champs par Laure Adler
p.40 Pourquoi Camélia Jordana aime Nina Simone

Magazine

À la une : Le monde selon Musk
p.42 Comment Elon Musk est devenu Elon Musk
p.52 Alain Damasio décrypte le basculement de la Tech
p.56 David Chavalarias : pour des réseaux sociaux éthiques

p.60 Portfolio : **Disco, I'm Coming Out**
p.66 Björk interviewée par 9 artistes
p.72 Julian Casablancas, la dernière rock star ?
p.80 Les Inrocks Festival : ici, le futur !
p.84 À Lyon et Marseille, le cinéma à bonne école avec la CinéFabrique

p.90 Spécial mode : portfolio : Sylvie Kreusch et Mayah Alkhateri (Kiss Facility)
p.100 Entretien avec Alexandre Samson

Les critiques

p.106 Musiques
p.122 Cinémas
p.131 CD : playlist de mars
p.134 Séries
p.138 Jeux vidéo
p.140 Livres
p.148 BD
p.150 Scènes
p.154 Arts
p.157 Photo books
p.158 Podcasts
p.160 Les Inrocks d'or
p.162 Trésor caché

↓ La couverture

Photo Robin Lopvet pour Les Inrockuptibles



“Ce chemin vers l’écriture autobiographique, je ne l’aurais jamais fait en français.” → p.14



“Musk et Bezos ont fait de la conquête spatiale une sorte de trou noir de la raison où ils viennent brûler leur richesse obscène pour une colonisation impossible.” → p.52



“Le retour sur investissement d’une gargouille est nul.” → p.72



Natacha Mojaïsky pour Les Inrockuptibles · François Grivelet/La Volte · Hedi Slimane

PIERRE LANNIER

PARIS



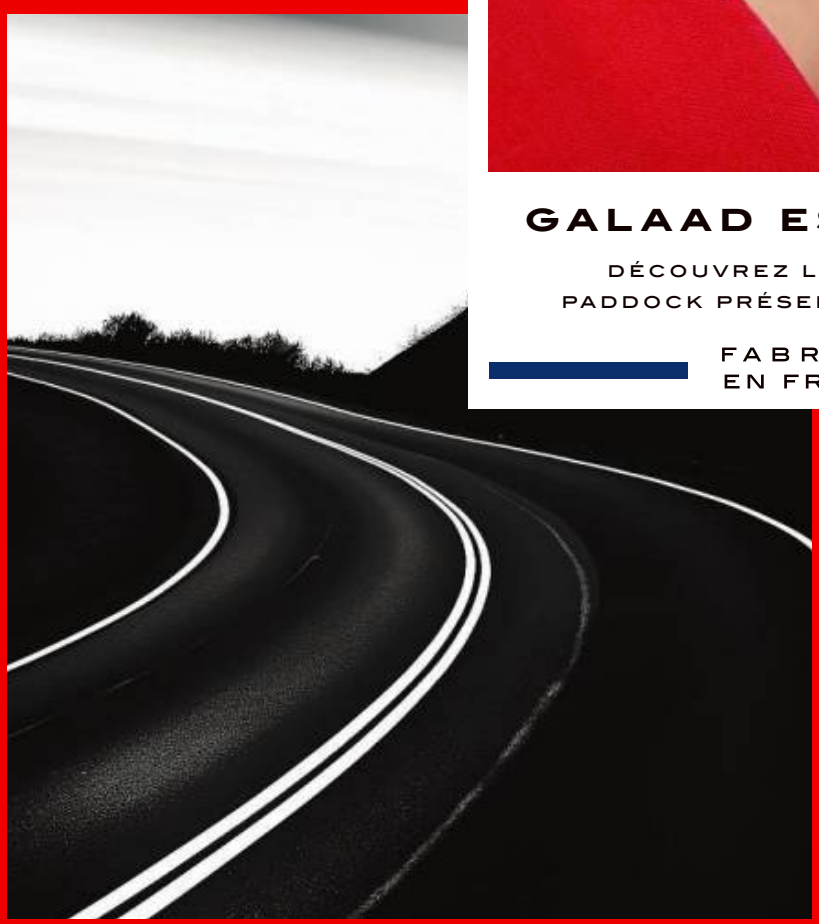




GALAAD EST PIERRE

DÉCOUVREZ LA COLLECTION
PADDOCK PRÉSENTÉE PAR GALAAD

FABRIQUÉ
EN FRANCE





Présence de visuels générés par IA - Photos retouchées



Robin Lopvet
Artiste
→ p. 1, 42

Robin Lopvet est plasticien multimédia travaillant sur les questions de jeux de langage, d'économie de la récupération, de la parodie et du ludique. Sa pratique revisite l'histoire de l'art avec humour. Pratiquant la retouche numérique depuis vingt ans, il fait partie de cette vague postphotographique qui revendique une retouche assumée, ramenant un geste pictural dans des pratiques numériques. Robin expose en France et à l'international tout en travaillant dans la retouche d'images. Il signe, avec l'aide de l'IA, notre une et les images qui illustrent la story Elon Musk.



Céline Bischoff
Photographe
→ p. 94

Illustratrice et photographe autodidacte, Céline Bischoff a suivi un chemin qui l'a menée de la finance à la photographie. Son approche transversale fait dialoguer les différents spectres de la création contemporaine, tirant ses inspirations des cultures punk ou rave comme de l'iconographie religieuse, du clip et du cinéma, afin de créer de nouvelles mythologies inclusives. Elle a réalisé pour nous la série mode avec Sylvie Kreusch et Mayah Alkhateri.



Nikita Vlassenko
Styliste
→ p.94

Né en Ukraine, Nikita a grandi en Allemagne, avant de s'installer à Paris à 18 ans. Styliste indépendant reconnu pour son approche audacieuse et avant-gardiste, alliant références gothiques, travail de recherche poussé et silhouettes fortes, il considère la mode comme un outil pour briser les conventions et promouvoir l'innovation. Son influence croissante dans l'industrie en fait une figure à suivre de près. Dans ce numéro, il a assuré le stylisme de notre série mode.

Les Inrockuptibles

Édité par la société **Les Éditions indépendantes** (membre du groupe **combat**), société anonyme au capital de 326 757,51 € **10-12, rue Maurice-Grimaud, 75018 Paris**
Tél. 01 42 44 16 16, lesinrockuptibles.com
MAIL support@lesinrockuptibles.fr cppap 0225 D 85912, dépôt légal 1er trimestre 2025
Siret 428 787 188 000 39 ISSN : 0298-3788 0225 D 85912

DIRECTION Président **Matthieu Pigasse** Directeur général et directeur de la publication **Emmanuel Hoog** Directeur général délégué **Mathieu Levieille**
RÉDACTION Directrice de la rédaction **Carole Boinet** Rédacteurs en chef **Jean-Marc Lalanne** (cinémas/culture), **Franck Vergeade** (musiques) Musiques **François Moreau** Cinémas **Bruno Deruisseau, Jean-Baptiste Morain** Séries **Olivier Joyard** Jeux vidéo **Erwan Higuinen** Livres **Nelly Kaprièlian** BD **Vincent Brunner** Scènes et Arts **Jean-Marie Durand** Société **Faustine Kopiejwski, Julia Tissier** Mode **Manon Renault**
SECRÉTARIAT DE RÉDACTION Secrétaire générale de la rédaction **Yaël Girardot**
SR **Cécile Desclaux, Laurent Malet, Florianne Segalowitch,** avec **Milena Ill**
ARTISTIQUE Directeur artistique **Philippe Lévêque** Graphiste **Olivier Dupéron** Typographes **Martin Pasquier, Pauline Fourest** Typographie exclusive et logo par **Yorgo8Co** 44 bis, rue Lucien-Sampaix 75010 Paris Conception de la nouvelle formule **Yorgo Tloupas**
PHOTO Directrice photo **Aurélie Derhee** Iconographe **Stéphane Damant** Photographe **Renaud Monfourny**
ILLUSTRATRICES **Agnès Decourchelle, Clémence Mira**
COMPILATION **François Moreau**
ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO **Laure Adler, Fabienne Arvers, Philippe Azoury, Ludovic Béot, Céline Bischoff, Rémi Boiteux, Alexandre Büyükodabas, Maxime Delcourt, Théo Dubreuil, Arnaud Ducome, Marilou Duponchel, Valentin Gény, Jacky Goldberg, Alexandre Guirkinger, Alexis Hache, Igor Hansen-Løve, Pauline Le Gall, Noémie Lecoq, Gérard Lefort, Robin Lopvet, Natacha Mojaïsky, Nicolas Morero, Alexis Noé, Juliette Poulain, Jérôme Provençal, Amélie Quentel, Théo Ribeton, Xavier Ridel, Sophie Rosemont, Patrick Sourd, Kamila K Stanley, Sylvie Tanette, Maud Tenda, Nikita Vlassenko**
LESINROCKS.COM Cheffe d'édition **Elsa Pereira** Éditrices **Jessica Binois♥, Camille Lefèvre, Amélie Quentel** Alternant **Jolan Maffi**
DÉVELOPPEMENT Responsable marketing/abonnements **Lucille Langaud** Assistantes marketing **Chloé Legris, Valentine Sorgues** Social Media Strategist **Leslye Granaud,** assistée de **Shana Soltin** Vidéo **Arthur Belot** Directeur technique **Christophe Vantyghem** Contact Agence Destination Média **Didier Devillers, Cédric Vernier,** tél. 01 56 82 12 06, reseau@destinationmedia.fr
PARTENARIAT ET PUBLICITÉ Directeur délégué **Germain Loyer,** tél. 06 07 63 29 31 Directrice culture **Cécile Revenu,** tél. 01 42 44 15 32, **Matthieu de Jerphanion** (musiques), tél. 01 53 33 33 52, **Benjamin Choukroun** (cinéma, vidéo, médias, édition), tél. 01 42 44 16 17, **Charlotte Ellès** (arts, scènes), tél. 01 42 44 18 12, assisté·es de **Xavier Jaeger** OPS et brand content **Mélissa Gomis,** tél. 06 60 90 79 14 Cheffes de projet production **Axelle Cohen, Léna Le Roux Bourdieu** Traffic manager **Stéphane Battu,** tél. 01 42 44 00 13 Chargée de planning publicitaire **Axelle Cohen,** tél. 01 42 44 16 62 Régie externe publicité commerciale **MEDIAOBS** Sandrine Kirchthaler, tél. 01 44 88 89 22
ADMINISTRATION ET FINANCE Directeur administratif et financier **Olivier Jouannic** Directrice juridique **Rozenn Calle** Responsable des ressources humaines **Agnès Baverey** assistée de **Deniss Hernandez Jaimez** Responsable du contrôle financier **Nika Fegic** Comptable **Cathy Cavalli** FABRICATION Prépresse **Armstrong** Impression, gravure **Imaye Graphic** Imaye Graphic est impliqué dans la préservation de l'environnement par ses certifications ISO14001, FSC, PEFC et Imprim'Vert. Origine papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 100 %, eutrophisation Ptot : 0.008kg/t, certification : PEFC 100 % Fabrication **Créatoprint - Isabelle Dubuc** tél. 06 71 72 43 16 Distribution **MLP**
ABONNEMENT Service abonnement Les Inrockuptibles – 60643 Chantilly cedex, support@lesinrockuptibles.fr ou tél. 03 44 62 52 35. Tarif France 1 an : 115 €
FONDATEURS **Christian Fevret, Arnaud Deverre, Serge Kaganski**

© Les Inrockuptibles 2025. Tous droits de reproduction réservés.

Ce numéro comporte un CD jeté sur toute la diffusion (kiosques + abonné·es), un encart abonnement (kiosques) et un cahier complémentaire *Guide arts 2025* de 24 pages (kiosques + abonné·es).



LE PROLONGEMENT DE VOTRE ŒIL.

Découvrez le LEICA Q3 43

Pour en savoir plus : leica-camera.com/q3-43

EN VIRÉE

Au Pays basque où elle s'est installée, nous avons visité avec Neige Sinno les grottes de Zugarramurdi. Sur ce site accusé autrefois d'être un foyer de sorcières, l'autrice de *Triste Tigre* nous parle du combat des femmes au Chiapas, au cœur de son nouveau livre.



Texte Jean-Marc Lalanne
Photo Natacha Mojaïsky pour Les Inrockuptibles

avec Neige Sinno

Dans la trajectoire de Neige Sinno se superposent des paysages. D'abord celui des origines, le cadre de son enfance, les cimes enneigées des Hautes-Alpes, leurs falaises propices à l'escalade, tout cet environnement abrupt, ce climat rude, cet imaginaire d'exploits sportifs et d'endurance physique qui constituaient l'arrière-plan brutal de son précédent livre, le fulgurant *Triste Tigre* (P.O.L, 2023), dans lequel l'autrice utilisait tous les outils en sa possession – récit, théorie, analyse d'autres œuvres – pour interroger les viols dont elle fut victime par son beau-père de 7 à 14 ans. Un peu plus au sud, il y a le midi de la France : Aix-en-Provence, où Neige Sinno a été étudiante en lettres, a soutenu une thèse sur la littérature américaine, et Marseille, où elle vivait durant ses études – *"Une ville très intense, à laquelle on peut se sentir fortement appartenir mais qui en même temps parfois vous éjecte. Comme Mexico"*. Il y a aussi les Grands Lacs d'Amérique du Nord, Detroit, où Neige a enseigné, ville en pleine détumescence postindustrielle, appauvrie, déclassée : *"C'était aussi un lieu de vie artistique et culturel exceptionnel, un endroit qui paraissait à la fois triste et fabuleux à la jeune femme que j'étais."*





← Dans les rues de Zugarramurdi, à la frontière espagnole.



“Mon ‘je’ espagnol est bien plus joyeux que mon ‘je’ français. C’est celui de la personne que je suis devenue.”

Puis le Mexique, sa capitale bien sûr, mais aussi ses provinces éloignées, comme le Chiapas, territoire en lutte dont l’imaginaire politique a fortement modelé celui de Neige Sinno et où elle s’est rendue à plusieurs reprises ces vingt dernières années, avant de s’y installer complètement. Le Mexique, et particulièrement le Chiapas, est au cœur de *La Realidad*, son nouveau livre. Et enfin, il y a les paysages dans lesquels on la rejoint, ceux du Pays basque, où elle vit seulement depuis quelques mois avec sa famille. Le Pays basque est cité dans les premières pages de *La Realidad*. L’autrice y écrit que le soulèvement des indigènes au Chiapas en 1994 a frappé les esprits de *“tous les peuples en lutte pour la défense d’un territoire, comme les Basques”*.

Ce jour-là, confusément pluvieux, comme pas mal de jours au Pays basque – *“Je n’avais jamais vécu dans une région aussi humide. Au Mexique, il pleut ou il ne pleut pas. Ici, c’est plus compliqué” [rires],* nous dit Neige. On décide d’aller visiter les grottes de Zugarramurdi, à la frontière espagnole. Le village avait la réputation d’être un foyer particulièrement vivace de sorcières qui se réunissaient dans des grottes avoisinantes lors de cérémonies occultes. On s’y rend en camionnette, à trois (avec la photographe Natacha Mojaïsky) sur le siège avant. On demande à la conductrice si elle se déplace en camionnette pour pouvoir, comme beaucoup de gens de la région, transporter une planche de surf. *“Oui, mais pas seulement. On aime beaucoup y dormir aussi.”* Le véhicule est donc aussi un habitat itinérant.

Le goût du voyage, c’est l’impulsion qui donne à *La Realidad* son mouvement. Le livre débute en 2004 par le voyage de deux jeunes universitaires qui se rendent au Chiapas pour approcher l’idole de l’une des deux, le sous-commandant Marcos. La rencontre n’aura pas lieu, ni cette fois ni les suivantes. Le village, repaire des troupes zapatistes vers lequel se dirigent les deux jeunes femmes s’appelle La Realidad (“la réalité”, ça ne s’invente pas), et elles ne l’atteindront pas. Comme *Triste Tigre, La Realidad* est à la fois un récit et une minutieuse investigation théorique de tous les préalables de son récit. Quelles images culturelles déterminent notre perception de l’étranger ? Y a-t-il du fantasme, voire des soubassements érotiques à nos engagements ? Comment décolonise-t-on sa relation ...



“Le sous-commandant Marcos avait dit qu’il fallait se battre pour un monde qui laisse sa place à tous les mondes.”



← Neige Sinno et Jean-Marc Lalanne dans les grottes de Zugarramurdi, en Espagne.

à l’autre et à sa pensée ? Ce sont les interrogations qui traversent un livre hybride, où tout à coup vingt pages sur Antonin Artaud se greffent au carnet de voyage.

***La Realidad* a été écrit avant *Triste Tigre* et rédigé en espagnol.** *“Et juste après, j’ai commencé* Triste Tigre. *C’est lié. Jusque-là, j’avais écrit séparément des essais et de la fiction. Avec* La Realidad, *j’ai décidé d’hybrider les deux. J’avais d’abord envisagé d’écrire un essai, mais il m’est apparu que je ne pouvais le faire qu’en racontant d’où je parlais. C’est très clair pour moi que, parce que j’ai trouvé cette forme, j’ai pu ensuite écrire avec une voix que je n’avais jamais envisagé d’employer, et cette possibilité s’est ouverte pour moi en espagnol. Utiliser ‘je’ en espagnol me paraissait plus distancié, moins lourd que le ‘je’ que j’utilise en français. Mon ‘je’ espagnol est bien plus joyeux que mon ‘je’ français. C’est celui de la personne que je suis devenue. J’ai choisi de vivre dans ce pays, j’ai choisi d’apprendre cette langue, puis d’écrire dans cette langue – beaucoup d’écrivains qui vivent à l’étranger continuent d’écrire dans leur langue maternelle. Ce chemin vers l’écriture autobiographique, je ne l’aurais jamais fait en français.”*

Le dernier mouvement du récit de *La Realidad* nous conduit vraiment aux portes de *Triste Tigre*. La narratrice y participe à un important rassemblement, la Rencontre internationale de femmes en lutte, au Chiapas. La première journée, dite *“journée des dénonciations”,* organise la prise de parole de centaines de femmes victimes de violences, de viols, d’abus, de maltraitance. *“Un déclic a eu lieu pendant ces rencontres bien sûr. Pourtant, je n’ai pas pris la parole durant ces jours de dénonciation. Mais j’ai eu l’impression que celles qui parlaient me racontaient. Il ne s’agissait pas seulement d’histoires personnelles horribles dites devant d’autres personnes apitoyées. Chaque femme dénonçait quelque chose qui la concernait elle et nous concernait toutes. C’était très douloureux. Tout le monde pleurait. Mais on se rendait compte que quelque chose de très important nous arrivait.”*

Neige Sinno est allée deux années consécutives à ces rencontres, en 2018 et 2019. *“Mais c’est aussi le moment de MeToo. Tout à coup m’est apparu très fortement que ce que je voulais faire pouvait être entendu.”*

Entendu, *Triste Tigre* l’a été absolument. Mais la façon dont il a résonné dans l’espace public n’a pas été facile à vivre pour son autrice. Tandis qu’on s’enfonce dans l’obscurité de la grotte, qu’on avance entouré·es d’une roche escarpée pleine d’anfractuosités et d’alvéoles comme à l’intérieur d’un cerveau, Neige évoque ses voyages dans les nombreux pays où a été traduit le livre. *“Je suis fatiguée de faire ça. Mais ce qui est frappant, c’est que dès les premières questions des journalistes, on ressent la façon dont le pays perçoit les violences sexuelles et les différences sont vraiment sensibles.”* Sur la critique littéraire, elle envisage d’écrire quelque chose. *“J’ai envie d’essayer de comprendre ce qui m’est arrivé.”* La veille, une journaliste d’un grand quotidien étranger est venue à Guéthary l’interviewer sur *Triste Tigre* qui sortait dans son pays. *“Il y a des questions qui sont des agressions. Elles me placent à un endroit où je n’ai pas envie d’être. Cette journaliste m’a demandé si mon beau-père avait lu* Triste Tigre *et ce qu’il en pensait. Comment, si elle a lu le livre, peut-elle penser que je suis en contact avec l’homme qui m’a violée pendant des années et contre lequel j’ai porté plainte, et que je peux tranquillement lui demander ce qu’il pense du livre où je raconte ça ?! Ce n’est pas possible !”*

Exprime-t-elle aux journalistes que telle ou telle question n’est pas possible ? *“Non, parce que je suis encore très polie. Ma façon de réagir à une agression est de l’encaisser. Mais après, je me sens mal, humiliée. Il faudrait que je sois capable de répondre, comme Toni Morrison quand on lui posait des questions avec des présupposés racistes ou sexistes : ‘Vous ne vous rendez pas compte de la violence de votre question ?’, et réfléchir à partir de là sur la violence que c’est d’être interrogée.”* On lui





↖ En camionnette sur les routes du Pays basque.

parle alors d'*Interview,* un livre de Christine Angot de 1995 qui décortique justement la parole journalistique sur ses livres. *"Après cette année d'une telle intensité dans une époque favorable à ce que j'ai à dire, je comprends à quel point ça a été violent pour Christine Angot, dans une époque qui ne l'était pas. Elle a tellement longtemps été seule."* Dans une interview sur son film *Une famille,* Christine Angot nous disait que c'était assez dur aussi de vivre dans une époque où on pouvait parler des violences sexuelles, car du coup il n'y avait plus d'espace pour ne pas y penser. Neige surenchérit : *"Je comprends. Parce qu'en fait ce n'est pas normal qu'on puisse en parler. Bien sûr, on ne peut pas ne pas. Il faut en parler. Mais en parler, c'est faire comme si c'était soutenable, alors que ça ne l'est pas. Être dans ces contradictions tout le temps, c'est vraiment dur."*

Au cœur de la grotte, se substitue à la lumière du jour un éclairage artificiel qui pare de reflets dorés les parois. De petits monticules de pierres entassées esquissent d'étranges figures, possibles objets de cultes auxquels se vouaient les sorcières. De larges flaques d'eau qu'on enjambe bordent le tout petit ruisseau qui traverse la grotte et y fait résonner un incessant clapotis. En remontant vers la surface, on réagit à l'investiture de Trump, à son annonce absurde de débaptiser le golfe du Mexique pour le renommer golfe d'Amérique, et bien sûr de cette traque aux migrant·es claironnée dès les premiers jours. Neige se remémore une citation d'Artaud sur les États-Unis. Antonin Artaud fut l'une des passions de sa jeunesse, mais elle s'en est lentement déprise. *"Je crois qu'aujourd'hui je suis gênée par une certaine romantisation de la folie. Mais qui était la mienne à l'époque."*

En sortant de la grotte, on visite le musée des Sorcières à l'orée de Zugarramurdi. Des gravures documentent les tortures auxquelles étaient soumises les présumées sorcières pour avouer leurs maléfices. Des objets de l'Inquisition, des images de bûchers sont amassés. Neige nous parle du rapport particulier du Mexique aux vestiges. *"Ça n'a rien à voir avec l'Europe, où la ruine paraît renvoyer à un passé très lointain, généralement antique. La colonisation du Mexique est récente. Seulement 500 ans. Les vestiges sont partout. On peut trouver de la vaisselle des anciens Mayas dans son champ."* On demande à Neige, elle qui a tant migré tout au long de sa vie, ce qui la fascine si profondément dans les peuples autochtones. *"Je crois que* La Realidad *essaie de déconstruire aussi le mythe d'une supériorité des peuples premiers. Supériorité, infériorité, ce n'est pas le bon prisme. Certaines lectures m'ont fait idéaliser les peuples autochtones. C'est la question de rêver l'autre. Je pensais que j'allais apprendre à leur contact. Ça a été le cas bien sûr, mais ils n'ont pas versé du savoir dans ma tête. Ça a été une interaction, un échange, des différences qui se nourrissent. Je m'intéresse beaucoup à l'anthropologie contemporaine qui, par exemple, analyse la façon dont les Occidentaux ont toujours imaginé qu'il n'y avait qu'un monde, mais avec plusieurs visions du monde, qui parfois s'opposaient. On peut émettre l'hypothèse qu'il n'y a pas plusieurs visions du monde mais plusieurs mondes. Les Indiens du Chiapas ne voient pas le monde différemment de nous ; ils vivent dans un autre monde. Mais entre nos mondes, il y a des passerelles, on peut communiquer. Marcos, qui avait un sens percutant de la formule, avait dit qu'il fallait se battre pour un monde qui laisse sa place à tous les mondes."*

La camionnette de Neige descend vers la vallée, laissant derrière nous Zugarramurdi, ses grottes et ses bûchers, ses superstitions et ses massacres, tous ces mondes qui ne supportaient pas de vivre ensemble. Tandis qu'on chemine vers Guéthary, on commente le titre du nouveau livre, *La Realidad,* et la jungle d'interprétations sur laquelle il ouvre. *"Moi, je n'avais pas envie de donner les interprétations dans le livre, mais je suis pour qu'on s'y engouffre." [rires]* On lui demande alors si, après ce premier voyage avorté en 2004 vers La Realidad, elle pense aujourd'hui l'avoir atteint. Elle répond dans un sourire : *"Non, je n'y suis pas encore. Mais je pense quand même être arrivée quelque part."*

La Realidad de Neige Sinno (P.O.L), 260 p., 20 €.
En librairie le 6 mars.

À ne pas rater en

Jusqu'au 18 mai
Music + Life, à Paris

ARTS

Photographe et directeur artistique qui a su capter l'âme du punk et du postpunk, mais aussi de la communauté noire britannique, Dennis Morris fait l'objet d'une rétrospective inédite en France. L'occasion de mesurer à la MEP combien Morris, d'origine jamaïcaine, puisa dans ses affinités avec les musicien·nes la ressource pour devenir un portraitiste de la scène rock et reggae (en photo, Marley, *Burning,* 1974) des années 1980 et 1990.

mep-fr.org





Le 3 mars
John Cale, à Paris

MUSIQUES

Deux ans après son dernier passage parisien pour *Mercy* (2023), le Velveto-Gallois octogénaire revient déjà dans la capitale, au Trianon, pour interpréter notamment *Poptical Illusion* (2024), un album où il se jette dans la mêlée de la pop la plus contemporaine.

john-cale.com

Les 4, 5 et 13 mars
Oklou, à Paris

MUSIQUES

Jamais deux sans trois pour la star de l'hyperpop en France, qui enchaînera deux concerts à La Cigale et un autre dans la salle voisine du Trianon la semaine suivante. Une consécration tellement méritée pour la chanteuse, musicienne et productrice Marylou Mayniel, qui, avec le récent *Choke Enough,* vient de publier le grand album de l'hiver.

oklou.com



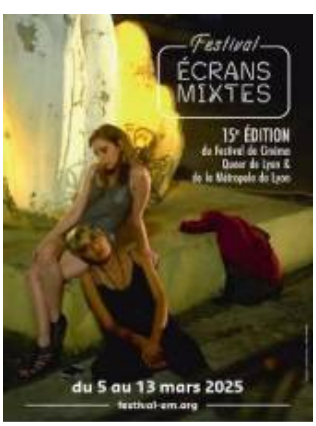
Du 5 mars au 25 août
Corps et Âmes, à Paris

ARTS

D'Ana Mendieta à Miriam Cahn, de Duane Hanson à Georg Baselitz, de David Hammons à Gideon Appah (ci-dessous, *The Confidant,* 2021), la quarantaine d'artistes exposé·es dans le nouvel accrochage de la Collection Pinault à la Bourse de Commerce s'attarde sur la question du corps, motif central de toute l'histoire de l'art, en la portant vers une dimension politique, souvent liée aux mouvements pour les droits civiques, féministes et antimilitaristes des années 1960.

pinaultcollection.com





Du 5 au 13 mars
Festival Écrans mixtes, à Lyon

CINÉMAS

La présidente du jury et grande invitée de la 15e édition du festival de cinéma queer de Lyon et de la Métropole sera Christine Vachon, productrice des films de Larry Clark, Todd Solondz ou encore Todd Haynes. En dehors de la compétition (qui met en lice des formats longs et courts), une rétrospective croisée sera consacrée à Pier Paolo Pasolini et à Serguei Paradjanov, et des hommages seront notamment rendus à Catherine Corsini, Karim Dridi et Abdellah Taïa.

festival-em.org



Du 7 mars au 6 avril
Printemps du rire, à Toulouse

SCÈNES

Rituel toulousain, le Printemps du rire propose durant un mois dans une quarantaine de salles associées en Haute-Garonne toutes les scènes de l'humour et du stand-up. Avec quelques temps forts comme la Nuit du Printemps, avec Lou Trotignon, Mélodie Fontaine, Alex Vizorek ou Ameziane… Rire en 2025, c'est donc possible.

facebook.com/leprintempsdurire



Du 12 mars au 1er avril
Biennale de danse du Val-de-Marne

SCÈNES

Des influences flamenco, rumba, afrofuturiste, catalane ou hip-hop pour une variation éclectique et électrique de la danse contemporaine, au cœur de laquelle on retrouvera Gaëlle Bourges, François Chaignaud, Fabrice Lambert (en photo, *Renverse*) ou encore le collectif Ès.

labriqueterie.org

mars



Du 13 mars au 23 mai
Fragile, à Aubervilliers

MUSIQUES

Nouveau lieu de rencontres au Théâtre Zingaro, Fragile accueille des artistes pour des concerts inédits avec le producteur Astérios Spectacles. En mars, on notera en particulier les performances de Mayra Andrade (en photo) les 13 et 14, de Shannon Wright le 21 et de Keren Ann, la veille, qui se produira en solo pour voyager à travers ses vingt-cinq ans de carrière depuis l'album *La Biographie de Luka Philipsen*.

bartabas.fr

Du 21 au 28 mars
Séries Mania, à Lille et en ligne

SÉRIES

Installé depuis 2018 à Lille, le plus grand festival de séries contemporain revient, avec ses avant-premières, ses fêtes, ses rencontres entre les professionnel·les et le public (près de 100 000 spectateur·rices). Il est possible de voir les séries sélectionnées et les conférences en ligne, via la plateforme Séries Mania+.

seriesmania.com



Dennis Morris · Gil Gharbi · Gideon Appah · Olivier Vigerie/Séries Mania

La Commune
Aubervilliers
Centre dramatique national

Théâtre de la Commune
12—14 mars 2025
Aubervilliers
Centre dramatique national

MISE EN SCÈNE — CÉDRIC EECKHOUT

HÉRITAGE

AVEC
CÉDRIC EECKHOUT, JO LIBERTIAUX & PAULINE SIKIRDJI

12—14.03 2025

Infos et réservation sur
lacommune-aubervilliers.fr ou 01 48 33 16 16

©Agence Nurtalanche photo ©Bea Borges N°Licences PLATESV-R-2020-006498 - PLATESV-R-2020-006501 - PLATESV-R-2020-006622

Préfet de la Région d'Île-de-France · Aubervilliers · Seine-Saint-Denis le département · Région Île-de-France · Les Inrockuptibles · Télérama · Libération

LES VISAGES

Jesse Eisenberg, asocial network

Avec un deuxième film d'une grande subtilité sur la quête de soi, la rivalité intrafamiliale et les cicatrices de l'Histoire, l'acteur s'offre une révélation de réalisateur. La promesse d'une seconde vie ?

On a beau se croire désabusé, professionnel, il faut bien reconnaître que l'on tremblote un peu, quand on a pu s'assimiler adolescent à une certaine génération de nerds des années 2000 et qu'un beau jour on rencontre Jesse Eisenberg. Car sa figure nous a accompagné·es, tendu autant de miroirs qu'il eut de grands rôles, d'incarnations avantageuses, monstrueuses ou simplement médiocres de ce que fut être un geek à l'aube du millénaire. On s'est rarement senti autant regardé que devant un film de Jesse Eisenberg : on vit dans ses avatars un reflet à la fois répugnant et fantasmatique, souvent les deux à la fois, l'acteur suivant un balancier entre complexe de supériorité et d'infériorité, qu'il joue un ado hautain (*Les Berkman se séparent,* 2005) ou embarrassé (*Adventureland,* 2009), ou qu'il signe de sa légendaire diction une hyper-vélocité cérébrale (*The Social Network,* 2010).

Cette dualité irrigue le tandem en tête d'affiche de sa seconde réalisation, *A Real Pain* (2024) : l'histoire de deux cousins, l'un angoissé, timoré, poli, l'autre charismatique, sans gêne, secrètement très tourmenté, qui embarquent pour un voyage mémoriel organisé sur les traces polonaises de leur passé familial marqué par l'Holocauste. Il s'agit pour eux de se recueillir dans la maison d'enfance d'une grand-mère récemment défunte, et tâcher en chemin de régler les déséquilibres de leur propre relation. Évidemment, Jesse Eisenberg joue le plus effacé, David. Évidemment ? Première erreur : *"Je pensais d'abord jouer l'autre, Benji, qui est tout autant une facette de moi. Je suis introverti, timide, mais je me donne aussi en spectacle."* Quand il le dit, c'est frappant : il est l'introversion et l'extraversion, la paralysie et la désinhibition, deux visages du même mal-être. Le rôle "affirmé" est finalement revenu à Kieran Culkin, dont il prolonge le personnage de Roman Roy dans *Succession* : un garnement sans filtre, aussi infect que charmant, ici sur un mode plus abîmé (Eisenberg avait déjà écrit et interprété au théâtre un personnage très proche, également appelé Benji, dans sa pièce de 2015, *The Spoils*). Avant de jouer lui-même le rôle plus attentiste de David, Eisenberg avait envisagé de le proposer à John Magaro, le pâtissier mélancolique de *First Cow* (de Kelly Reichardt), *"parce qu'il a l'air déprimé"*.

"Je suis introverti, timide, mais je me donne aussi en spectacle."

À la question de savoir si l'on peut vraiment être soi-même, chaque cousin aurait sa propre réponse : *"Non, cache-toi et survis",* dirait David (Eisenberg). *"On ne peut pas faire autrement, mais c'est une torture",* répondrait Benji (Culkin). Le lien avec le thème historique n'est pas tout de suite évident : le film raconterait-il la même histoire si les deux cousins partaient dans le Luberon ? Eisenberg corrige cette deuxième erreur : *"Ils sont la troisième génération, ont été élevés par des gens eux-mêmes élevés par des gens qui ont survécu à l'Holocauste. Cela laisse une paranoïa résiduelle, sans objet. Je suis 'câblé' pour la guerre, mais ma vie se passe dans des chambres d'hôtel. Sans support traumatique réel, l'angoisse subsiste dans d'étranges formes amorphes, qui ruinent néanmoins vos journées."*

Admettant avec une franchise peu courante le relatif flop de son premier film, sorti en 2022, *When You Finish Saving the World ("Les gens ne l'ont pas aimé, ça m'a attristé"),* il constate avec la même

Robby Klein/Contour by Getty Images



lucidité le succès d'estime manifeste du second (hype persistante, nominations innombrables…), peut-être parce que le film approfondit après la série *Anatomie d'un divorce* (où l'on retrouve Eisenberg), diffusée en 2022, une forme de gueule de bois de ses rôles passés. Douloureusement sorti d'une première partie de carrière triomphale sur le mode du génie incompris, fracassée sur le rôle pétard mouillé de Lex Luthor dans le bide *Batman v Superman : L'Aube de la justice*, l'acteur semble renaître à lui-même sous le jour, certes moins héroïque mais plus mature et sincère, du jeune père en *midlife crisis*. Laisser derrière lui ses rodomontades de petit geek glorieux, embrasser son destin d'angoissé anonyme, récipiendaire des traumatismes de l'Histoire, cheminant tranquillement vers la mort. Quand on lui demande, avant de partir, s'il ne couverait pas une petite fascination pour celle-ci, il répond d'un aphorisme quasi allenien : *"Non, mais c'est vrai que ça a l'air très reposant."* **Théo Ribeton**

A Real Pain de Jesse Eisenberg, avec lui-même, Kieran Culkin, Jennifer Grey, Will Sharpe (É.-U., Pol., 2024, 1 h 30). En salle le 26 février.
Retrouvez la critique du film p.124.



Miki, Graou tcha-tcha-tcha

Une poignée de singles tubesques, des vidéos détonantes et des chansons incisives : la jeune chanteuse et musicienne a tous les atouts pour devenir une pop star. La preuve avec son premier EP *Graou* et une tournée française.

Voilà des mois qu'on parie sur Miki, qui figurait déjà parmi nos espoirs 2024, et l'écho médiatique suscité par la jeune chanteuse et musicienne pop que tout le monde s'arrache – de France Inter à *Quotidien* – donne l'impression de ne pas avoir prêché dans le désert. Avant son passage aux Trans Musicales en décembre dernier, Miki avait déjà fait sensation au MIDI Festival 2023, à l'Hyper Weekend Festival et aux Inrocks Festival 2024, sans oublier une première partie remarquée de Kids Return à La Cigale. C'est d'ailleurs grâce au duo formé par Adrien Rozé et Clément Savoye que l'on a rencontré Miki la toute première fois. C'était au printemps 2022, à l'after de leur concert, et le lendemain Miki prenait le TGV pour mixer au Festival de Cannes. On avait été saisi·e par le charisme inné et le sourire ravageur de Mikaela Duplay, vingtenaire aux origines franco-coréennes et au double cursus cinématographique et musical. À l'époque, elle nous avait fait écouter ses premières chansons en jachère, et on avait aussitôt entendu une voix, un ton et un sens du gimmick. Un titre en particulier *(Ultrasonik)* nous avait rappelé *Tes états d'âme… Éric* (1986), le tube indémodable de Luna Parker qu'elle ne connaissait pas.

Miki a depuis remisé au placard ses premiers morceaux, même ceux de son EP inaugural *4x* paru à l'été 2023 (désormais introuvable sur les plateformes), car elle les considère aujourd'hui comme des *"chansons en chantier sans le déclic de l'écriture"*. Avec deux singles imparables, *Échec et mat* et *Cartoon Sex,* Miki a fait une entrée fracassante sur les ondes, déjouant les critiques suspicieux·ses de cet emballement fulgurant. D'autant que les deux cofondateurs de son label Structure, Pierre Cornet et Yann Dernaucourt, sont ceux qui ont initié le succès populaire de Clara Luciani ou Angèle, à laquelle beaucoup la comparent, par facilité ou paresse. Loin de cette effervescence, Miki garde *"la tête froide"*.

On a aussitôt entendu une voix, un ton et un sens du gimmick.

Avec ses chansons en forme de vignettes aux sonorités concassées proches de l'hyperpop et dépassant rarement les trois minutes, Miki parvient à encapsuler des instants de vie avec un réel sens de l'observation et de l'autodérision. Dans ses paroles à la fois entêtantes et incisives, Miki ne se cache pas derrière sa casquette : *"On me dit souvent que j'ai une tête de chat/C'est peut-être pour ça que j'suis allergique à moi" (Cartoon Sex), "J't'ai croisé au concert de Oneohtrix Point Never/Et je me suis dit non never again" (JTM encore)*. Elle prend aussi un malin plaisir à se mettre en scène dans des clips drolatiques qu'elle réalise elle-même, se filmant devant un Buffalo Grill ou conviant ses cousines coréennes pour une chorégraphie improvisée devant des éoliennes. *"Plus que le studio, les tournages sont toujours mes moments préférés dans le processus créatif"*, déclare celle qui se dit autant influencée par les dessins animés que par les films de Park Chan-wook ou Paul Thomas Anderson. D'ailleurs, on ne serait pas étonné·e de la voir bientôt sur grand écran. **Franck Vergeade**

EP *Graou* (Structure/Believe). Sortie le 7 mars. En concert au Cabaret Sauvage, Paris, le 12 mars, à l'Olympia, Paris, le 10 octobre et en tournée française.





Raphaël Barontini refait l'Histoire

Inspiré par Aimé Césaire, sensible à la mémoire coloniale, le plasticien propose, à travers peintures, tapisseries et autres performances, un contre-récit passionnant. Un travail à découvrir enfin en France.

Invité par le Palais de Tokyo, à Paris, pour sa première grande exposition personnelle en France, *Quelque part dans la nuit, le peuple danse*, Raphaël Barontini, 41 ans, a enfin l'occasion de montrer l'ampleur de son travail largement salué aux États-Unis depuis plusieurs années. Ses séjours à New York, pendant ses études aux Beaux-Arts de Paris à la fin des années 2000 ou lors de résidences plus récentes, l'ont poussé à approfondir ses recherches sur les traces de la colonisation et de l'histoire caribéenne. *"J'y ai trouvé mes références et mes figures tutélaires, dans des institutions comme le Brooklyn Museum ou le Studio Museum d'Harlem. Quand je suis revenu à Paris, j'ai décidé de continuer dans cette ligne"*, poursuit-il, alors même que son travail semblait n'intéresser personne. Cette indifférence des institutions françaises pour la mémoire coloniale s'est depuis inversée.

D'origine guadeloupéenne du côté de sa mère, il le mesure bien : *"Une scène émerge depuis une dizaine d'années et a enfin une visibilité nationale, à l'instar d'artistes comme Josèfa Ntjam, Mohamed Bourouissa, Gaëlle Choisne ou Julien Creuzet… Tous ces artistes français, issus de l'immigration ou afro-diasporiques, manient des récits singuliers ouverts sur le monde, avec des formes très diverses dont je me sens proche."* Avec son exposition inspirée de la vie du premier roi d'Haïti, le roi Christophe, l'artiste élargit son geste de peintre-collagiste à la tapisserie, la sérigraphie, la performance, la danse… Hybridant ses médiums, ses méthodes de travail axées sur des recherches poussées d'archives et ses lectures de textes poétiques et savants d'auteurs comme Aimé Césaire (à qui il emprunte le titre de son exposition) et Édouard Glissant, il créolise ses matériaux au service d'un contre-récit national. *"Aux Beaux-Arts, quand j'ai découvert les textes de Glissant sur la créolisation, ce fut un choc, cela est venu architecturer ma pensée et mon esthétique"*, confie-t-il.

Saint-Denis, la ville où il est né, où il vit et travaille dans un atelier à la mesure de son barda (drapeaux, costumes, tapisseries, photos, objets chinés…), lui a aussi donné ce goût de la créolisation : *"C'est une ville-monde où il y a tant de nationalités qu'elle ressemble à une ville dadaïste, offerte à des collages permanents."* Barontini n'a pas besoin de baratiner, ses images parlent d'elles-mêmes : elles dévoilent, par-delà les mystères de leur (sur)impression, une part oubliée de notre histoire commune. **Jean-Marie Durand**

Quelque part dans la nuit, le peuple danse de Raphaël Barontini, au Palais de Tokyo, Paris, jusqu'au 11 mai.

Jalil Ourguedi



NESTLE WATERS MARKETING & DISTRIBUTION SAS 479 463 044 RCS Nanterre, Issy-les-Moulineaux ®
marque enregistrée, utilisée en accord avec le propriétaire de la marque.

Découvrez
toute l'histoire

LE NAUFRAGE

ACQUITTATOR A TOUJOURS RAISON

Sur les planches dans un pénible plaidoyer *pro domo*, Éric Dupond-Moretti se fait avocat de l'autodéfense et règle ses comptes tel un ténor du barreau qui aurait perdu sa voix.

Faites entrer l'accusé. À peine débarqué sur scène, l'avocat pénaliste Éric Dupond-Moretti annonce le sens de sa présence au Théâtre Marigny : se défendre des accusations calomnieuses dont il estime avoir été la victime lors de son passage au ministère de la Justice entre 2020 et 2024. Un calvaire qui méritait une mise au point autant qu'un coup de poing. Monter sur les planches ou monter à la tribune, est-ce si différent, lorsque l'éloquence forme la seule condition du succès (pour gagner un procès, faire voter une loi, convaincre des électeur·rices…) ? Traversé par les codes du stand-up, de la plaidoirie, du meeting et de l'atelier théâtre en classe de troisième, son plaidoyer *pro domo* prend un air de règlement de comptes à O.K. Marigny. Ses multiples cibles forment le cœur tragique de sa tirade comique : des magistrat·es honni·es (François Molins), des technocrates *"branleurs"* de l'administration judiciaire, des électeur·rices hostiles sur un marché, un collègue de gouvernement (Jean-Michel Blanquer), des médias malveillants, les député·es insoumis·es à cause desquel·les *"le cœur battant de notre démocratie est devenu le stade Vélodrome"*, un député de droite, Olivier Marleix, à qui il a osé faire un petit bras d'honneur (son geste politique le plus honorable, il est vrai) et même les féministes (*"homme non déconstruit"*, il avoue adorer *"le barbecue, la corrida et la chasse"*).

On est content·e pour lui, mais on s'en fout. L'embarras que procure son spectacle tient moins à la conviction qu'il se fait de son talent d'acteur racinien qu'à l'inanité de son déballage. Habité par ce que Schopenhauer appelait *"l'art d'avoir toujours raison"*, donnant des leçons à tout-va, il se rend aveugle à sa propre désinvolture. Cabotin jusqu'au bout des ongles, le comédien d'un soir met son éloquence au service d'une seule cause : la sienne. Avec l'aisance que lui confère son statut d'ex-ténor du barreau, il ne fait qu'éclairer sa propre servilité envers celui à qui il a dit *"oui !"* lorsqu'il lui a demandé d'être ministre, et à qui il redirait "oui" aujourd'hui : le président Macron, seul personnage épargné de son show, au nom de la loyauté.

À cent mètres du Théâtre Marigny, le nouveau Théâtre de la Concorde propose, lui, des spectacles traversés par l'idée d'enrichir la démocratie et de substituer aux sophistes l'espérance d'une vie commune réactivée. Une autre conception d'un théâtre politique. Mais vu que François Molins fait partie du comité d'orientation, Éric Dupond-Moretti n'ira sans doute pas à la Concorde. L'Élysée l'attend, il est vrai, de l'autre côté de la rue pour prolonger sa confession d'un enfant du siècle revanchard. Entre l'éloquence autosatisfaite et le goût des autres, il ne faut pas se tromper de trottoir.

Jean-Marie Durand

J'ai dit oui ! de et avec Éric Dupond-Moretti, mise en scène Philippe Lellouche, au Théâtre Marigny, Paris, jusqu'au 7 juin.



David Delaplace

TROPICAL BLAST

IPA



la CADETTE

FRENCH CRAFT BEER

@brasseriecastelain

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

LYNCH, CINÉASTE Ttotem

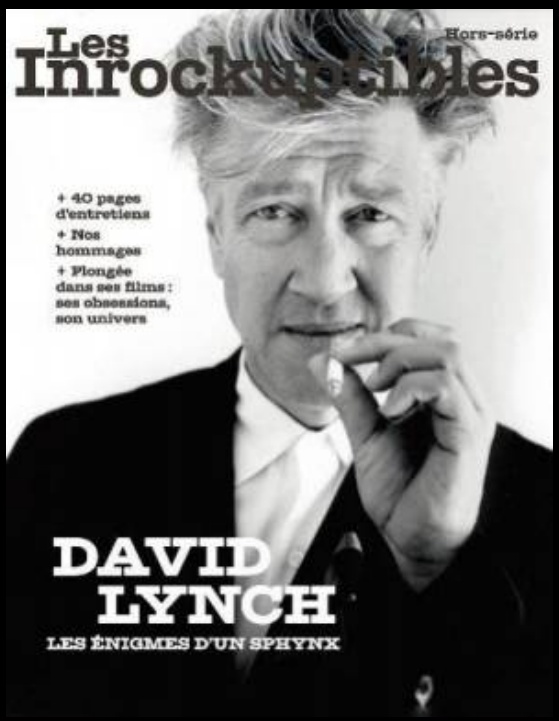
David Lynch a disparu le 15 janvier dernier. Nous consacrons un numéro hors série à son œuvre immense, dont la puissance de fascination est inentamée. Ici, en extrait, nous tentons d'identifier la façon dont ses films irriguent le cinéma contemporain.

Texte Bruno Deruisseau & Jean-Marc Lalanne
Photo Alexandre Guirkinger pour Les Inrockuptibles



↖
En 2011.

Dans les dernières scènes de *The Fabelmans* de Steven Spielberg, le jeune héros, apprenti cinéaste, postule à un premier job dans un grand studio et découvre que le bureau adjacent est celui d'une légende qui a émaillé ses primo-rêveries cinéphiles : John Ford. Le jeune homme s'aventure à le rencontrer et, dans un émouvant effet gigogne, les spectateur·rices découvrent sous l'idole une autre idole : c'est David Lynch, flanqué d'un cigare et d'un bandeau sur l'œil, qui campe avec beaucoup de drôlerie John Ford. Le rapprochement est fulgurant. Le John Ford rêvé de Spielberg bénéficie pleinement de la puissance iconique de Lynch qui le rend doublement mythique. Ford/Lynch : ils s'opposent autant qu'ils se ressemblent. L'un régna pendant quarante ans sur Hollywood et remporta quatre Oscars du meilleur réalisateur, là où l'autre fut à la marge et jamais oscarisé (si l'on excepte un Oscar d'honneur en 2019). L'un incarne la plénitude des formes classiques et l'autre, le paroxysme des déconstructions modernistes. Et pourtant, dans la peinture de la dinguerie ordinaire des petites villes américaines propre au cinéma de Ford, il y a déjà en germe la folie désamarrée de *Twin Peaks*. L'un et l'autre furent les plus grands portraitistes des paysages américains. Il y a du Ford en Lynch.



David Lynch en 1999 par Renaud Monfourny, en couverture de notre hors-série. En kiosque et en ligne sur Le Shop (avec ce QR code), 116 p., 11,90 €.

Il a tant imprimé nos imaginaires qu'il est impossible de filmer certaines choses pourtant banales, comme les phares d'une voiture s'avançant sur une route la nuit, sans penser à son œuvre.

Mais aussi du Kubrick. Quelque chose de la précision formelle kubrickienne, son ambition de sonder des zones purement mentales, de filmer directement depuis l'intérieur du cerveau se prolongent en se transformant chez Lynch. Revoir *Shining* à cette aune est passionnant. Des séquences entières paraissent filmées par Lynch (toutes les scènes de dialogues absurdes avec des fantômes effrayants mais accorts dans un bar d'hôtel ou des toilettes ; un étrange rapport érotique entre un majordome et un personnage portant un masque d'ours…). Et la figure paternelle de dément criminel y évoque déjà les pères assassins de Lynch.

PERSISTANCE RÉTINIENNE

Si la généalogie du cinéma de Lynch est ténue, sa descendance en revanche est massive et on ne peut véritablement la quantifier pour cette raison. Il a tant imprimé nos imaginaires qu'il est impossible de filmer certaines choses pourtant banales, comme les phares d'une voiture s'avançant sur une route la nuit, sans penser à son œuvre. *Twin Peaks* a révolutionné la télévision et le genre même de la série. De *X-Files* à *The Leftovers* en passant par *Lost*, *Desperate Housewives* (qui confie même un personnage à son acteur fétiche Kyle MacLachlan) ou la série de Jane Campion *Top of the Lake*, on ne peut inventorier tous ses échos.

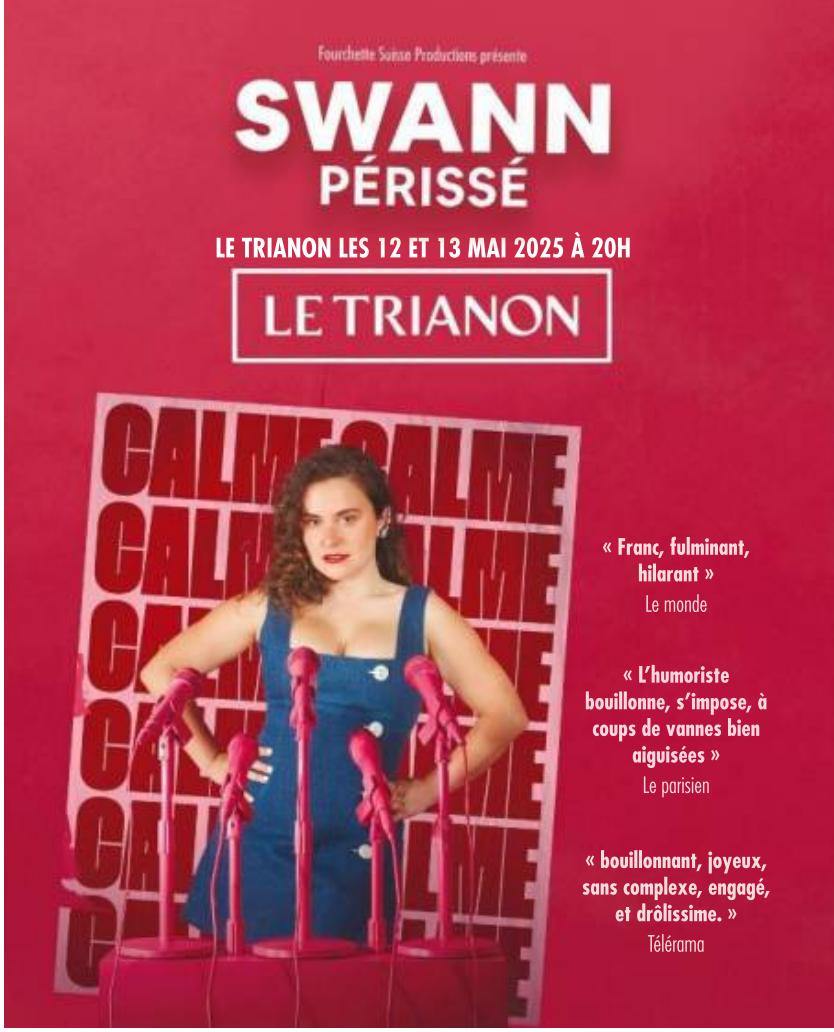
Depuis les années 1990, le cinéma américain s'est abreuvé essentiellement à deux sources : Tarantino et Lynch, beaucoup de films se tenant à la confluence des deux. On a parfois même pu retrouver l'un chez l'autre : la scène d'exécution burlesque avec un homme de ménage passant l'aspirateur dans *Mulholland Drive* paraît tarantinienne. *Donnie Darko* de Richard Kelly, *It Follows* de David Robert Mitchell comptent parmi les œuvres de jeunes cinéastes américain·es des années 2000-2010 dont l'imaginaire semble avoir été entièrement modelé entre *Twin Peaks* et la Black Lodge.

De ce côté-ci de l'Atlantique, le cinéaste à la mèche blanche sculptée a aussi fait des émules. En 2023, dans son film *La Bête,* Bertrand Bonello signait dans une dernière partie angelena un pur pastiche lynchien sur la forme (distorsion des lignes du temps et de l'espace, devenus matières à cauchemar) autant que sur le fond (une femme sous la menace d'un homme comme possédé). Mais déjà en 2014, dans *Saint Laurent* et ses séquences purement mentales, l'influence de Lynch se faisait ressentir.

Chez les cinéastes plus jeunes, on peut citer Alexis Langlois, qui pastiche dans *Les Reines du drame* (son premier long métrage, sorti en 2024) le plan de *Blue Velvet* où le personnage interprété par Kyle MacLachlan observe depuis un dressing à persienne celui joué par Isabella Rossellini.

En 2024 encore, année qui aura décidément accouché de plusieurs œuvres sous influence Lynch, *The Substance* de Coralie Fargeat proposait une référence directe à *Elephant Man* dans sa dernière séquence monstrueuse. Mais on pourrait aussi bien relire tout le film comme une variation sur le thème de *Mulholland Drive,* où l'on retrouve deux personnages féminins que la mise en concurrence dans l'industrie du divertissement va pousser à une forme de folie, le tout dans la Cité des anges.

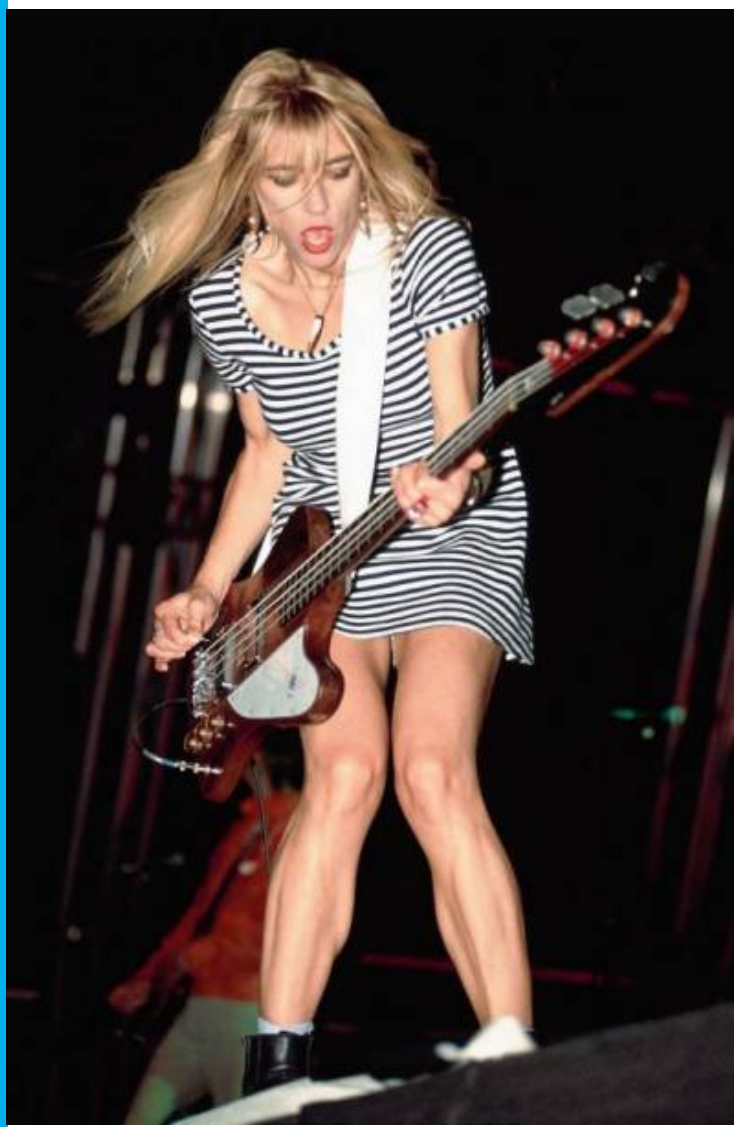
En d'autres points du globe, l'héritage de Lynch se perçoit chez le cinéaste thaïlandais Apichatpong Weerasethakul, qui partage avec son homologue américain un goût pour les mondes qui se tiennent à la lisière du rêve et du réel. *Tropical Malady* (2004) est comme *Mulholland Drive* un film coupé en deux, entre une version idyllique puis cauchemardesque d'une même histoire d'amour. Enfin, on pouvait voir en 2022 dans le très beau film argentin *Trenque Lauquen* de Laura Citarella plusieurs références directes à Lynch : d'une part à travers le prénom de son héroïne, Laura, d'autre part dans sa façon de composer un film-monde, dont les étapes d'exploration en épaississent le mystère plus qu'elles ne le dissipent. Bref, on n'a pas fini de se perdre dans le brouillard lynchien. L'adoption de cet adjectif dérivé de son nom – postérité que très peu d'œuvres connaissent – dit bien à quel point les films de David Lynch ont débordé de leur lit pour irriguer le continent entier des images. On n'a pas fini d'en voir grandir les méandres.





LE CLASSEMENT

Chaque mois, Les Inrocks s'attellent à un classement. Alors que la Fashion Week femme se déploie à Paris début mars, tour d'horizon des cinq musicien·nes les mieux habillé·es de l'Histoire (selon nous !).



1 BJÖRK, VISIONNAIRE

Sur le tapis rouge des Oscars 2001, Björk défie les codes, drapée d'un cygne blanc signé Marjan Pejoski. Loin du glamour hollywoodien, elle choisit un devenir-cygne onirique et critique. Résumer son style ? Une métamorphose permanente où ses tenues deviennent des échos visuels de ses albums. Iris van Herpen la pare d'ailes futuristes, Alexander McQueen forge des armures d'un autre monde. Dès la pochette de *Debut* (1993), en pull oversize Martin Margiela, Björk affirme son goût pour une antimode artisanale et expérimentale, à laquelle elle est restée fidèle depuis plus de trente ans.

2 PHARRELL WILLIAMS, BRICOLEUR

Adolescent, Pharrell choisit des Vans et des Chuck Taylor bricolées DIY, esquivant les Jordan hors budget et baggy XXL trop cliché. À l'époque, il déjoue déjà les stéréotypes bling liés à la masculinité noire pour créer une allure fluide, inspirée de la culture skate. En 2007, il mixe ultra-luxe et avant-garde : Birkin croco XXL, chemises hawaïennes, boots Chanel, ou encore un Buffalo Hat Vivienne Westwood daté de 1984. Perfecto taggé, jeans roulé, ceinture Chanel : en 2015, il est consacré icône de mode. Puis, en 2022, l'ami de Lagerfeld passe de l'autre côté du podium. Le voici DA de Louis Vuitton, poursuivant sa réflexion sur la place des cultures noires dans la mode, comme on a pu le voir à l'occasion du show automne-hiver 2024-2025 avec ses cowboys noirs.

3 YSEULT, RÉVOLUTIONNAIRE

Ses montées de tapis rouge à Cannes sont des événements mode : éclatante en robe rouge Alexander McQueen ou détonante mariée Vivienne Westwood sous un parapluie géant. Révolutionnaire en tailleur New Look Dior, symbole de la haute couture d'après-guerre, alors réservée aux corps blancs et ultra-minces. La chanteuse doit son entrée dans la mode parisienne à Olivier Rousteing en 2020, puis à Casey Cadwallader chez Mugler, qui sculpte des tenues à la mesure de son audace.

4 KIM GORDON, L'ANTIMODE

T-shirt barré du slogan *"Girls invented punk rock not England"*, Kim Gordon annonce la couleur. Féministe, anti-capitaliste, unique femme de Sonic Youth, elle affronte le machisme ambiant dans le monde du rock. Plus qu'à la mode, elle s'intéresse au style : jupe en cuir et cheveux courts à ses débuts, T-shirt et robe à rayures sur scène dans les années 1990. En 1994, elle lance X-Girl et dynamite les codes avec Daisy von Furth : avec leurs baby tees et minijupes, elles inventent l'esthétique *sexy tomboy*. Fidèle à Rei Kawakubo, Saint Laurent ou son ami Marc Jacobs, elle articule au fil des années ses réflexions sur le féminisme et l'apparence, et interroge : *"Comment être attirante sans trahir qui on est ?"*

5 DAVID BOWIE, MANIFESTE VIVANT

Impossible de ne pas parler de Bowie : l'incarnation même de la mode, un manifeste vivant et un tableau mouvant. De Ziggy Stardust, en combinaison kabuki signée Kansai Yamamoto, à l'Union Jack sculpté par Alexander McQueen pour *Earthling* (1997), il obsède de nombreux designers à la pointe de la mode masculine. Jean Paul Gaultier réinvente Ziggy, Dries Van Noten s'intéresse au Thin White Duke, Rick Owens se souvient de *Diamond Dogs* (1974) dans un K-Mart. Fasciné dès l'enfance par le Duke, Hedi Slimane lui taille des costumes filiformes dans les années 2000 et cite son influence à de nombreuses reprises. Indémodable.

Manon Renault

↑
Kim Gordon en concert avec Sonic Youth en 1991.

Mick Hutson/Redferns/Getty Images

THÉÂTRE
DU LIDO

ELECTRO
OPERA

DAMON ALBARN
COMPOSITEUR
PERFORMER

THE MAGIC FLUTE II
LA MALEDICTION

JEREMY SAMS
AUTEUR

LA SUITE DE LA FLÛTE ENCHANTÉE DE MOZART
D'APRÈS LE SCÉNARIO ÉCRIT PAR GOETHE

CONCERTS
27 - 28 - 29 - 30 MARS 2025
RÉSERVATIONS :
WWW.LIDO2PARIS.COM

radio nova

Les Inrockuptibles

© Etienne Mineur – Réalisation : Bulle de Graph.

OÙ EST LE COOL

Des pages de mode intelligentes, un sac à malice et une silhouette parée pour le grand large.

Texte Manon Renault



→ Entre Paris et Hawaii

Quand Fursac s'associe à T&C Surf Designs, c'est un mariage inattendu entre Paris et Hawaii, entre l'élégance du tailoring et l'insouciance des plages. On trouve des *hoodies* en éponge, des shorts de bain, des casquettes frappées du célèbre yin et yang, comme une brise salée venue des seventies. Une capsule où l'esprit du surf s'habille de coupes précises, où le vocabulaire balnéaire flirte avec le raffinement. C'est une garde-robe pour celles et ceux qui vivent à cheval entre l'agitation urbaine et l'appel de l'océan, où chaque pièce raconte une histoire : celle d'un été qui conjugue liberté, élégance et nostalgie du large.

fursac.com



← Sac moderne

Le Chanel 25, c'est comme si Gabrielle elle-même avait passé une tête dans notre époque, histoire de vérifier si les femmes avancent toujours comme elle l'avait rêvé : libres, élégantes, mais jamais encombrées. Ce sac, à la forme souple et pratique pensée pour suivre les mouvements, est un manifeste. Matelassage, chaîne tressée, double C : oui, on reconnaît les aînés. Mais ici, on parle de poches capables d'avaler un ordinateur et des secrets, d'un soufflet pour caser l'essentiel – et l'inattendu. Pas un accessoire d'apparat, mais un outil pour marcher vite, agir, exister. Gabrielle Chanel a toujours su qu'une femme bien habillée était surtout une femme en mouvement. Le Chanel 25 prend le relais.

chanel.com



↗ Réfléchir la mode, penser son époque

Rares sont les publications scientifiques sur la mode en France. Alors, quand la collection "Histo.art" des Éditions de la Sorbonne consacre son seizième numéro aux années 1980-1990, ce n'est pas pour revisiter les podiums dorés de la haute couture. Ici, la mode devient politique, identitaire, un contre-espace qui secoue les institutions. On y découvre Paco Rabanne inaugurant en 1983 un centre pour la diaspora noire parisienne, une critique acérée des expositions mode au Centre Pompidou et un éclairage inattendu sur *Purple,* ce fanzine où l'art se *"modise"* et la mode se *"critique"*. Quant à Margiela ? Pas du *destroy* mais une dissection minutieuse, où chaque couture visible raconte une idée. En somme, le panorama d'une époque où mode et art s'embrassaient autant qu'ils se confrontaient.

Mode : espaces critiques (1980-2000), sous la direction d'Émilie Hammen et Pascal Rousseau (Éditions de la Sorbonne/"Histo.art"), 224 p., 22 €. En librairie.

FOODING

Tarántula, le retour d'une mexicône

L'adresse du mois, spottée pour nous par Le Fooding : un resto *chido y muy delicioso.*

Y a pas à tortilla : en y couchant une came sourcilleusement sourcée avec sa *grinta,* Emmanuel Peña Treviño (ex-El Taco Olímpico et El Nopal) place très haut ses aristos tacos. Entre les murs de feu Le Petit Keller, mythique bistrot parigot qui troque son passé nippon pour un *mood* nocturne et pimenté, le carrelage à damier éclairé à la lueur des bougies, le comptoir à mezcals choisis et la playlist parlent local à la mexcitante carte : taco hallucinogène aux champignons sauvages, soit une galette de maïs souple garnie d'une poêlée de girolles bien relevées et de pleurotes en tempura, sous un bosquet d'herbes fraîches et des giboulées de parmesan ; diabolique oignon grillé lustré d'une sulfureuse sauce au chile güero (piment jaune) brûlé ; juteux demi-coquelet en cuisson lente, à la peau plus cuivrée que Donald T., planant dans un beurre citronné au chile japones avec trois galettes de maïs en escorte ; pour finir avec un flan caramel nourri à l'huile d'olive, coiffure chantilly et romarin frit. *Ay,* entre-temps, l'addition a un peu flambé... Comptez entre 50 et 75 € par bête pour la soirée. En plus ? De quoi boire sans déboires, entre les vins (rouge ardéchois À toi nous signé Andréa Calek, 7 € le verre, macération Vino di Fognano par Paolo Foppiani en Émilie-Romagne, 42 € la bouteille), la dizaine de mezcals et liqueurs de chipotle (7-22 € les 4 cl) et les margaritas (12-13 €).

Tarántula, du mardi au samedi de 18 h à minuit (de 17 h à 1 h les vendredis et samedis), service de 18 h 45 à 22 h 15, 13 bis, rue Keller, Paris XI[e].
Découvrez toujours plus de hot spots à travers toute la France sur l'app iOS du Fooding ou sur lefooding.com !



La boucle infinie

Réunis au Grand Palais pour la bande-son du défilé Chanel haute couture printemps-été 2025, le compositeur-star des *catwalks* Michel Gaubert et le musicien-producteur Gustave Rudman se confient sur le besoin de légèreté.



Une boucle qui tourne, grimpe, s'étire sans jamais conclure. Une montée d'adrénaline en *slow motion* : le *Boléro* de Ravel. C'est autour de ce vertige sonore que Michel Gaubert et Gustave Rudman ont dialogué pour la bande-son du dernier défilé Chanel. Gaubert est l'illustrateur sonore attitré de la maison depuis trente ans et Rudman est compositeur – notamment pour la série *Euphoria* – et a collaboré avec Sia ou The Weeknd. Deux mois d'échanges et de références en rafale pour imaginer un son accompagnant une collection inspirée par le cycle du jour. Une réflexion sur la lumière, l'éphémère et le rapport de Chanel au temps. Gaubert parle d'une musique *"qui ne tourne pas forcément de la même façon à chaque fois",* comme un écho à la mode : tout recommence, mais jamais à l'identique.

Depuis les années 1980, musique et mode avancent main dans la main. On les appelle illustrateur·rices sonores, ou curateur·rices de bandes-son, mais la mission reste la même : créer l'ambiance qui habille les silhouettes. Gaubert, c'est la référence. Karl Lagerfeld l'a fait entrer dans le jeu en lui confiant d'abord ses défilés, puis ses iPod. Depuis, il a façonné le paysage sonore des shows de Raf Simons, Maria Grazia Chiuri (directrice artistique de Dior), Demna (directeur artistique de Balenciaga). Pour lui, le défilé est un spectacle vivant, obligeant à construire une musique *"qui permet de faire vibrer en direct"*. C'est précisément ce qui a attiré Gustave Rudman : *"La musique d'un show, c'est une liberté créative. Il faut créer quelque chose qui donne envie de vivre, qui inspire."* Gucci sous Alessandro Michele, Balenciaga, Alaïa, Valentino… En quelques saisons, sa poésie sonore a essaimé dans les univers des designers les plus en vue : *"Je sculpte la musique comme un vêtement."*

Gaubert avertit : *"La mode a toujours été un miroir de la société. Et la musique reflète le moment présent."* Rudman acquiesce. Être connecté·e à son époque, ce n'est pas être littéral, c'est offrir un souffle, une légèreté, un espace où l'imaginaire n'est pas compressé par le poids du réel. C'est ce que Rudman a compris en visitant l'appartement de Gabrielle Chanel. Il y a vu autre chose qu'un musée figé : une invitation à l'évasion. *"Donner un espace à l'imaginaire, c'est déjà un geste en soi. Dans un monde saturé d'écrans, s'autoriser à rêver devient un acte presque rebelle."* **Manon Renault**

← Vue du défilé haute couture printemps-été 2025 de Chanel sous la nef du Grand Palais, à Paris, le 28 janvier.

Chanel · Alfredo Piola

Élégance brutale, raffinement décalé, engagement affirmé : la Fashion Week homme est piquante et versatile.

Texte Manon Renault

Feutré mais pas figé

Dans l'écrin bétonné du Palais d'Iéna, Hermès invite à *"habiter le temps"* avec une élégance électrique, du genre à sourire poliment à l'hiver tout en lui claquant la porte au nez. Sur une bande-son entre l'Americana rêveuse de King Hannah et la pop aérienne de Leo Hellden, les noirs charbonneux croisent les rouges sanguins. Véronique Nichanian, capitaine de l'homme Hermès depuis plus de trente-cinq ans, met en scène manteaux en laine feutrée, parkas en peau lainée et blousons en cuir, le tout avec une *"décontraction disciplinée"* où chaque détail murmure luxe et réconfort.



↑
Dior Homme hiver 2025-2026.

Fight club queer

Pas de rangs disciplinés ni de projecteurs flatteurs : pour son premier défilé parisien, le créateur écossais Charles Jeffrey Loverboy a transformé les sous-sols de Dover Street Market (Paris IVe) en ring. Chants postpunk saturés, codes du clubbing : le créateur présente des chorégraphies brutales où les polos à rayures de rugby se portent avec des tutus aux accents enfantins, où les vestes à sangles, empruntant au BDSM, ébranlent les codes du tailoring. L'espace queer explose les catégorisations, tant textiles que genrées. La violence devient érotique, le désir se politise. Peut-on cumuler succès commercial, reconnaissance artistique et rester engagé·e ? Jeffrey prouve qu'il existe encore des voies.

Le chant du cygne

La plus belle collection de Kim Jones depuis son arrivée chez Dior Homme en 2018. Présentée une semaine avant l'annonce du départ du directeur artistique de la maison, elle offre un bel hommage à l'héritage de Christian Dior : la ligne H de 1954 se voit traduite en un vestiaire masculin élégant et audacieux. Tailoring précis, larges jupes, bandeaux siglés Dior sur les yeux (une réflexion sur l'aveuglement du monde ?) : Kim Jones prouve que la couture, pensée à l'origine pour les femmes, défie les frontières du genre et réinvente une masculinité romanesque et dandy, débarrassée des carcans patriarcaux. À l'heure d'écrire ces lignes, les rumeurs vont bon train : le styliste Jonathan Anderson pourrait quitter Loewe (également propriété de LVMH) pour prendre les rênes de Dior Homme.

Vous ne devinerez jamais avec qui vous allez déjeuner aujourd'hui.



LES MIDIS DE CULTURE.
12H-13H30

DU LUNDI AU VENDREDI

Chaque jour, Marie Labory vous propose un plateau de critiques et un entretien avec une personnalité du monde de la culture.

Disponible sur franceculture.fr et l'application Radio France.

france culture

©Photo_Radio France/Christophe Abramowitz

LA GUERRE EST DÉCLARÉE

Je me souviens de la force de son regard et de sa détermination lorsqu'elle répondit à ma question sur la transmission de la mémoire de la Shoah après la disparition des témoins. Simone Veil répondit en souriant qu'elle croyait à la force des jeunes générations pour inventer de nouvelles formes qui permettraient ni d'oublier ni de cesser de transmettre. Je me souviens de l'optimisme volontariste de celle qui avait su traverser l'épreuve des camps d'extermination pour ensuite, de manière exemplaire, incarner la flamme de la mémoire de l'Holocauste pour les survivant·es comme pour les vivant·es et les générations futures. Sa parole s'inscrivait dans une époque où le mal absolu existait, était nommé, énoncé, et où les volontés politiques internationales et les sociétés civiles s'accordaient d'un seul souffle à penser et à dire : plus jamais ça.

Aujourd'hui, est-on dans la même temporalité, dans le même état d'esprit, dans le même monde que celui de la commémoration d'Auschwitz en 2005 ? La mémoire, le travail de mémoire, la volonté même de posséder cette mémoire ne se heurtent-ils pas à une lente mais inéluctable progression de la volonté d'oublier ? Une volonté de ne pas être culpabilisé·e – comme si la mémoire était un fardeau –, de ne pas semer le désordre dans les consciences, de ne pas affoler les horloges du temps, en vantant les mérites d'un présent léger et conquérant qui serait notre seule humaine condition.

Cet air du temps, celui de la confusion des valeurs du bien et du mal, qui va de pair avec celui de la déstabilisation de la vérité et de la progression du refus de connaître la différence entre le vrai et le faux, est-il en train d'instaurer un nouvel ordre symbolique du monde ? Un monde qui inscrirait les humain·es dans un rapport bouleversé avec les autres, avec l'altérité ou, plus généralement, avec la nature (on assiste à un recul massif des programmes écologiques) et avec l'espace – la Terre devenant peu attirante et trop usée, contrairement à Mars, qui fait l'objet des désirs les plus financés.

"Le mot 'submersion' prouve que le refus de l'altérité, la banalité du mal s'installent à bas bruit, insidieusement mais durablement."



Aujourd'hui, l'antisémitisme gagne du terrain, le racisme aussi, l'un et l'autre étant consubstantiellement liés. Les "inventions" sémantiques pour désigner négativement la figure de l'Étranger·ère se multiplient et, depuis l'apparition de l'expression "grand remplacement", quantité d'autres mots s'y sont agrégés. Le dernier en date, "submersion", prouve si cela était encore nécessaire que le refus de l'altérité, la possibilité d'en parler de façon décomplexée et la banalité du mal s'installent à bas bruit, insidieusement mais durablement. Ainsi Elon Musk, au lendemain du salut nazi exécuté deux fois lors de son discours pour l'investiture de son new boss, déplorait que de si nombreux·ses internautes perdent du temps à interpréter son geste. Il ne parle pas de sa signification, ni des résonances. Non, il se moque de celles et ceux qui demandent des explications. Circulez, y a rien à voir. It's done.

Et c'est cette indifférence à vouloir même s'en expliquer qui nous glace. Circulez, y a rien à voir. Aujourd'hui, celles et ceux qui parlent des droits humains, de respect des valeurs, de lois internationales passent pour des réacs ringard·es, attardé·es pathétiques d'une démocratie démonétisée programmée, comme le reste, pour l'obsolescence. L'effondrement des barrages sémantiques engendre et encourage une absence de vigilance qui, elle-même, nous endort progressivement en nous présentant le renoncement comme solution. La guerre contre la conscience a commencé.

Illustration : Agnès Decourchelle pour Les Inrockuptibles

KAZAK PRODUCTIONS présente

par la réalisatrice de "UN DIVAN À TUNIS"

REINE MÈRE

camélia jordana ♦ sofiane zermani ♦ damien bonnard ♦ rim monfort

"RÉJOUISSANT"
LES INROCKS



un film de **manele labidi**

arte Les Inrockuptibles

AU CINÉMA LE 12 MARS

(SIMONE) diaphana DISTRIBUTION

POURQUOI CAMÉLIA JORDANA AIME…

NINA SIMONE

Un·e artiste partage un émoi culturel. Ce mois-ci, l'interprète du rôle-titre de *Reine mère* de Manele Labidi évoque sa passion pour la pianiste, chanteuse et compositrice engagée.



← Camélia Jordana.

DÉCOUVERTE

"Je me rappelle la première fois où elle m'a vraiment attrapée. J'étais dans le salon de Babx *[auteur-compositeur-interprète et producteur français]*. J'identifiais sa voix, son nom, ses chansons, mais je n'avais jamais tout rassemblé dans ma tête. J'ai réalisé que je ne connaissais pas Nina Simone. Je devais avoir 16 ou 17 ans. J'ai été bouleversée. Ça a été le début d'une grande histoire. Je me suis mise à regarder tous ses lives, à écouter tous ses albums. Je l'ai découverte à un moment où je construisais mon ADN musical. Nina Simone est devenue un morceau de mon identité. Elle a une histoire si forte, si riche, si dure. À l'époque, dès que je l'entendais, j'étais comme tétanisée, c'était électrique, presque spirituel. Sa version d'*I Get Along without You Very Well* est l'une de mes préférées.

ARCHANGE

Je parle d'une personne que je n'ai jamais vue de ma vie, qui ne m'a jamais adressé la parole, qui ne m'a jamais serrée dans ses bras, mais c'est comme si elle l'avait fait. Elle a cette place dans ma vie. Elle me guide, elle m'apaise. Elle est si folle dans sa tête, dans sa musique. J'ai grandi avec des religions différentes et il me semble que c'est en islam que l'on dit que les artistes sont des archanges. Je trouve ça beau. Je crois à l'idée que les artistes peuvent être cette étoile.

ENGAGEMENT

J'ai découvert son engagement plus tard. Avec le temps, j'ai appris qui elle était humainement. Je me suis rendu compte que c'était une femme très forte, indépendante, libre et très engagée. Son identité était politique. Elle n'a pas eu le droit de jouer devant un public blanc pendant toute une partie de sa vie. C'est quand même quelqu'un qui s'est retrouvé à chanter parce que la chanteuse qu'elle accompagnait dans un club de jazz ne s'est pas pointée un soir.

UNE PORTE D'ENTRÉE

Ça a été pour moi le début du jazz. C'était un monde qui me faisait peur. Pour plein de gens, ça faisait sens que je sois folle d'elle alors que je ne l'avais jamais vraiment écoutée. Pareil pour Billie Holiday, qui a pris une place extraordinaire dans ma vie. Je me suis retrouvée avec des grandes sœurs du jour au lendemain. J'ai ensuite découvert Chet Baker, Mingus, Miles… Quand je me suis mise au hip-hop US, il y a dix ans de ça, j'ai commencé avec Kendrick *[Lamar]*. C'est génial ensuite d'écouter d'autres artistes, mais on revient toujours chez le grand prêtre et chez la grande prêtresse. C'est plus du rap, c'est du Kendrick. C'est plus du jazz, c'est du Nina. Avec elle, je suis entrée par la grande porte, j'ai fait le tour puis je suis revenue."

Propos recueillis par Marilou Duponchel

Reine mère de Manele Labidi, avec Camélia Jordana, Sofiane Zermani, Damien Bonnard (Fr., 2024, 1 h 33). En salle le 12 mars.
Retrouvez la critique du film p.125.



← Nina Simone, en 1969.

Jack Robinson/Hulton Archive/Getty Images · Hellena Burchard

OPÉRA COMIQUE

CLARA OLIVARES
& CHLOÉ LECHAT

LES SENTINELLES

DIRECTION MUSICALE
LUCIE LEGUAY

MISE EN SCÈNE
CHLOÉ LECHAT

ORCHESTRE NATIONAL
BORDEAUX AQUITAINE

DU 10.04
AU 13.04.2025

OPERA-COMIQUE.COM · 01 70 23 01 31

LICENCE E.S. 1-R-21-8858 · CRÉATION ARTISTIQUE : BRONX · ILLUSTRATIONS : JEKATERINA BUDAYTE


Le
complotiste
contre
l'Amérique



Il aurait pu être un génie de la technologie et de l'audace… Il a choisi de mettre son talent au service d'une vaste entreprise capitaliste pour imposer sa vision du fascisme au monde et à d'autres planètes. Lui, c'est Elon Musk, et voici son histoire.

Texte Alexis Noé
Photo Robin Lopvet pour Les Inrockuptibles

L

es Américain·es sont les champion·nes du storytelling. Ils et elles ont tous·tes une petite histoire les concernant à raconter, censée les résumer. Elon Musk ne fait pas exception.
À longueur d'entretiens, il répète inlassablement la même anecdote. On ne sait si celle-ci est vraie, mais à l'ère de Trump et de X, cela n'a plus vraiment d'importance pour lui. À l'âge de 6 ans, Elon Musk est invité à la fête d'anniversaire de son cousin, de l'autre côté de la ville de Pretoria, en Afrique du Sud, mais comme il est puni, ses parents lui interdisent d'y aller. Faisant fi de la sanction parentale, le jeune Elon quitte le domicile après le départ de la voiture familiale et accomplit seul et à pied les 15 kilomètres qui séparent sa maison de celle de son cousin. Après quatre heures de marche, il retrouve sur place sa famille, paniquée mais soulagée qu'il ne lui soit rien arrivé de grave.
Si Elon Musk raconte cette histoire, c'est qu'elle décrit selon lui son caractère : rien ni personne ne peut lui dicter sa conduite. Alors qu'il est âgé de 53 ans, on se demande justement ce qui pourrait arrêter le natif de Pretoria. Homme le plus riche du monde et membre de l'administration Trump, Elon Musk dirige certaines des entreprises les plus innovantes et les plus stratégiques de la planète. Milliardaire mégalo, sponsor principal des extrêmes droites européennes et mondiales, il a les clés pour changer le monde et déterminer notre futur, façonné à sa main, sans réglementation ni contrôle démocratique et dans lequel la technologie est la solution à tous les problèmes. Un avenir autoritaire dans lequel il se voit aussi trôner au-dessus de la masse, tel un "techno king" guidant l'humanité vers la conquête de Mars, l'ambition de sa vie. Pour réaliser ce portrait, nous avons interrogé des spécialistes de la Silicon Valley, mais aussi des proches ou des personnes l'ayant côtoyé. Si les premier·ères nous ont répondu, les second·es ont refusé, même sous anonymat, de livrer leur témoignage, souvent par crainte.



UNE ENFANCE AU TEMPS DE L'APARTHEID

Comme tous les *supervillains*, Elon Musk n'a pas eu une enfance facile. S'il a grandi dans le confort d'une banlieue cossue, il a aussi subi les brimades, les humiliations et la violence de ses congénères. Ces années sud-africaines ont laissé des marques profondes chez lui, au point sans doute d'altérer une part de son humanité. Elon Reeve Musk naît le 28 juin 1971 à Pretoria, dans un contexte d'intense brutalité politique. Les années 1970 en Afrique du Sud sont charnières dans l'histoire de l'apartheid. Le pouvoir afrikaner, de plus en plus isolé sur la scène internationale, étend sa politique de répression contre ses ennemi·es. La violence d'État culmine le 16 juin 1976 à Soweto, avec la mort de plus de 500 écolier·ères et étudiant·es noir·es venu·es manifester et tombé·es sous les balles de la police des Blancs. Musk grandit dans une

communauté où les personnes noires sont rares, sauf dans les cuisines ou les arrière-salles des maisons des riches familles blanches. Son père, Errol Musk, est ingénieur et promoteur immobilier. Sa mère, Maye, diététicienne et mannequin. Les deux travaillent beaucoup et s'acquittent peu de leurs devoirs parentaux.

Alors qu'il est tout petit, Elon n'a d'autre interlocutrice qu'une gouvernante embauchée par ses parents pour lui tenir compagnie. Il est décrit comme timide et silencieux, au point que ses parents croient pendant un temps qu'il est sourd. Il a un frère, Kimbal, né un an après lui, et une sœur, Tosca, de trois ans sa cadette. Le foyer familial est riche mais dysfonctionnel. Errol Musk, qui a servi dans l'armée sud-africaine, fait régner la terreur chez lui. Une violence longtemps tue. Il faut en effet attendre 2017 et une interview accordée au magazine *Rolling Stone* pour voir le milliardaire se livrer pour la première fois sur son père. Dans cet entretien, il le qualifie de *"démoniaque"*, racontant à son sujet qu'il a commis *"les pires monstruosités que vous pouvez imaginer"*, sans détailler. C'est Maye qui est la plus volubile à son sujet. Dans plusieurs entretiens, elle dépeint les coups portés devant les enfants, ainsi que l'emprise psychologique qu'exerçait son mari. Plusieurs fois, elle explique avoir tenté de s'échapper, avant d'y parvenir une fois pour toutes en 1979, date à laquelle le divorce est enfin prononcé.

Elon a à peine 8 ans, et c'est un premier moment fondateur pour lui. Témoin et peut-être victime de la violence du père, il fait pourtant le choix de rester vivre avec lui. Une décision que sa mère expliquera plus tard par la présence des 32 volumes de l'*Encyclopædia Britannica* dans la bibliothèque d'Errol. Une collection qu'Elon étudie avec l'avidité d'un enfant qui découvre un monde nouveau, celui des sciences. Outre l'encyclopédie, il s'immerge dans les romans de science-fiction, et notamment les livres d'Isaac Asimov, des ouvrages qui parlent de robotisation, d'intelligence artificielle et de conquête spatiale. Seul dans sa chambre d'enfant et au gré de ses lectures, le jeune garçon se prend de passion pour tous ces sujets. Olivier Lascar, auteur d'*Enquête sur Elon Musk – L'homme qui défie la science* (Alisio, 2022) : *"Ce qui revient à chaque fois dans les témoignages, c'est que Musk s'est échappé de son enfance difficile en se plongeant dans la science-fiction. C'est à partir d'elle qu'il a forgé une vision, celle du devenir spatial de l'humanité et de la colonisation de Mars."*

Mais avant de devenir le prophète d'une humanité conquérante, Elon Musk est un jeune garçon isolé et harcelé. Ses passions pour Mars et la science-fiction ne lui attirent pas la sympathie des enfants de son âge. La société blanche sud-africaine, qui valorise l'hyper-masculinité et la pratique sportive, laisse peu de place aux nerds et geeks comme lui. Dans ce monde viriliste, Elon Musk est en complet décalage. À la Bryanston High School où il est scolarisé, il est pris à partie et aurait même été jeté du haut d'un escalier en béton. Il doit changer d'école, subissant au passage les foudres d'un père qui ne supporte pas la faiblesse de ce fils aîné si singulier. Dans le panthéon familial, il y a une figure qui écrase tout : Joshua Haldeman, le grand-père maternel d'Elon. Un homme qui semble avoir eu une influence décisive sur le jeune homme, jusqu'à déterminer son caractère et certaines des convictions que nous lui connaissons aujourd'hui. •••

La société blanche sud-africaine, qui valorise l'hyper-masculinité, laisse peu de place aux nerds et geeks comme lui.





→ UN ANTISÉMITISME ATAVIQUE

Dans la série documentaire de la BBC *The Elon Musk Show,* diffusée en 2022, Maye Musk raconte l'incroyable destin de son père, un homme né dans le Minnesota mais ayant grandi au Canada au début du XX^e^ siècle, pionnier de la chiropraxie et pilote. Épris de découverte, Haldeman survole les mers et les continents et collectionne les records. Une quête d'aventure qui finira par lui coûter la vie en 1974, lors du crash de son appareil. La série de la BBC nous parle de ces exploits mais oublie étrangement une autre facette de papi Haldeman. Dans les années 1930, le héros d'Elon est l'un des chefs de file de Technocracy Incorporated, un parti d'inspiration fasciste qui entend substituer à la démocratie un régime dominé par une élite scientifique. Ses membres, en uniforme gris, changent leur nom pour des chiffres. Selon le mensuel américain *The Atlantic,* celui d'Haldeman aurait été 10450-1. Proche de l'Allemagne nazie, Haldeman affirme que *"l'antisémitisme est une création des Juifs pour susciter la sympathie",* toujours selon *The Atlantic,* puis prend la décision d'émigrer en 1950 dans l'Afrique du Sud de l'apartheid qu'il qualifie de *"leader de la civilisation blanche dans le monde".* Olivier Lascar : *"Ce grand-père a eu un impact sur Elon Musk, c'est une évidence. Lui-même le dit quand il explique que sa grande tolérance au risque vient de lui."* Les similitudes ne s'arrêtent pas à cette audace commune. Comme son grand-père, Elon Musk vénère la technologie, se présente comme un libertarien, affiche des penchants autoritaires. L'un de ses fils s'appelle X Æ A-12, un nom qui rappelle les matricules que portaient les amis de Haldeman. Sans oublier les contenus antisémites qu'il partage sur son compte X, comme lorsqu'il répond *"Tu as dit l'exacte vérité"* à un utilisateur affirmant que les communautés juives *"encouragent la haine contre les Blancs".*

À l'image de son grand-père, Elon Musk est aussi ouvert aux nouveautés scientifiques, comme l'informatique qui apparaît alors qu'il n'est pas encore adolescent. À l'âge de 10 ans, il acquiert son premier ordinateur, un Commodore VIC-20, sur lequel il apprend à coder. Une révélation qui change le cours de son existence. C'est donc en Afrique du Sud qu'Elon Musk développe certaines des caractéristiques de l'homme et du patron qu'il est devenu aujourd'hui. Selon ses dires, les problèmes de famille et le harcèlement qu'il a subis lui ont permis de se constituer une armure suffisamment épaisse pour le protéger de la moindre critique ou attaque extérieure. C'est également au cours de ces années que le jeune Elon va nourrir

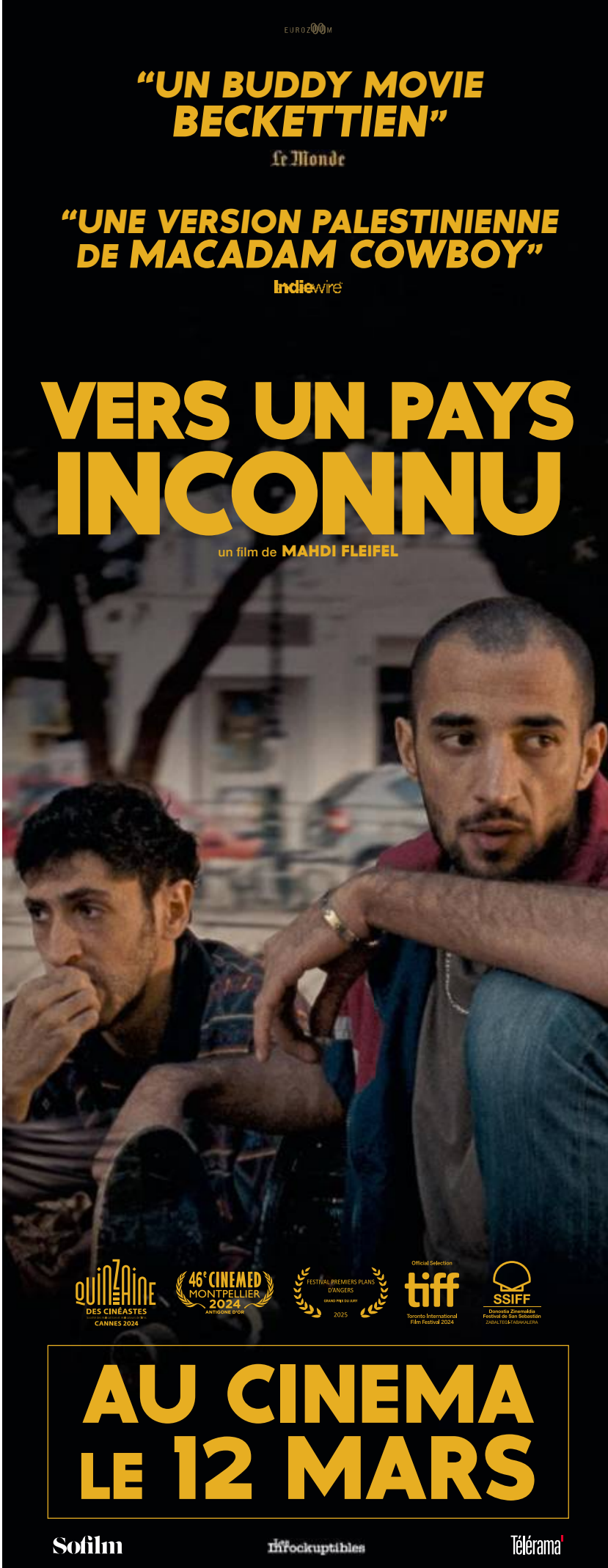
une obsession pour la technologie, et particulièrement pour l'espace. Influencé par la science-fiction et par son grand-père, il construit son rêve de conquête de Mars. Un objectif suprême qui ne l'a jamais quitté, qui le pousse à accumuler le plus de ressources possibles pour le réaliser.

Pour éviter d'avoir à effectuer son service militaire, Elon Musk quitte l'Afrique du Sud pour le Canada à l'âge de 17 ans. Grâce à sa mère, il obtient la nationalité canadienne puis poursuit ses études aux États-Unis. À l'université de Pennsylvanie, il suit un double cursus en physique et en économie et imagine déjà des centrales solaires spatiales. Au lieu de profiter de l'été comme la majorité des étudiant·es, Musk collectionne les stages au sein d'entreprises de la Silicon Valley, et une fois son diplôme en poche, s'installe en Californie avec son frère Kimbal pour lancer Zip2, sa première entreprise. Il a alors 24 ans et fait son entrée dans le monde de la Tech. À la tête de Zip2, qui est une sorte d'annuaire en ligne pour les entreprises, le jeune patron se distingue par ses méthodes de management rudes, usant de pressions psychologiques et d'humiliations pour parvenir à ses fins, reprenant à son compte les préceptes paternels. Magie de la Silicon Valley et signe d'un monde en mutation avec l'essor du numérique, Zip2, qui avait été fondée à partir de quelques milliers de dollars, est vendue quatre ans plus tard au-delà des 300 millions.

Elon Musk est alors déjà à la tête d'une incroyable fortune. Le garçon timide et harcelé tient là sa première revanche. L'ancien geek est sous le feu des projecteurs et il en profite pour crâner. Il a du fric et bientôt la meilleure bagnole du monde : une McLaren F1 à un million de dollars qu'il présente à une équipe de CNN venue le suivre dans son quotidien : *"Voici, messieurs, la voiture la plus rapide du monde."* L'heureux millionnaire en fait des caisses, comme s'il cherchait à se venger de toutes les humiliations passées : *"Je pourrais acheter une île aux Bahamas et m'y créer un fief personnel, mais j'ai bien plus envie de bâtir et de créer une nouvelle entreprise."* Ce sera chose faite avec X.com, une société de paiement bancaire en ligne, qui fusionnera avec sa rivale Confinity au sein de Paypal. Nouveau jackpot quatre ans plus tard lorsque Ebay rachète la boîte pour 1,5 milliard de dollars, dont 250 millions pour Musk. Une somme qu'il va presque entièrement engloutir dans un nouveau projet capitaliste mais aussi messianique : SpaceX. Elon Musk : *"L'humanité a le choix entre deux directions. Soit elle devient une espèce multi-planétaire, soit elle décide de rester confinée sur la Terre, avec un risque important d'extinction."*

OBJECTIF MARS

Musk va tout mettre en œuvre pour poser le pied sur le sol martien. Pour lui, il s'agit d'un projet civilisationnel dont le but est de bâtir un homme nouveau sur une planète nouvelle. Une utopie 2.0 pour laquelle il s'engage corps et âme. Au début des années 2000, Musk part en Russie, où il entend dire qu'il est possible d'acheter des fusées pour quelques millions de dollars. Il est accompagné dans cette aventure par deux ingénieurs, Michael Griffin et Jim Cantrell. Ce dernier parle russe et assure la traduction. Dans *The Elon Musk Show,* •••





→ Cantrell raconte cette étrange expédition : *"On avait rendez-vous dans des gigantesques hangars avec des entreprises russes. Mais les rendez-vous se sont très mal passés, personne ne le prenait au sérieux avec son projet d'aller sur Mars, et un designer en chef russe a même fini par cracher sur les chaussures d'Elon."*
Cet épisode agace fortement le millionnaire, qui lâche à ses accompagnateurs qu'il préfère *"jeter son argent dans un trou"* plutôt que de le voir *"disparaître dans un hangar russe"*. Dans l'avion du retour vers les États-Unis, il assure, calculs à l'appui, qu'il peut construire lui-même un lanceur low cost pour mettre en orbite des satellites de façon très économique. Autrement dit, réaliser un exploit inédit pour une entreprise privée.
Elon Musk n'est pas seulement un businessman, c'est aussi un ingénieur, capable d'avaler les modèles les plus compliqués pour les régurgiter ensuite sous forme de projet capitaliste.
Le 14 mars 2002, SpaceX voit officiellement le jour et fait le pari de construire des fusées récupérables, réutilisables et donc moins chères. Il annonce par la même occasion son ambition de coloniser Mars en seulement une décennie.
Les débuts de la compagnie sont néanmoins apocalyptiques. Pour échapper à l'US Air Force, qui refuse à SpaceX le privilège de lancer ses prototypes depuis la Californie, Musk choisit d'installer sa base sur Omelek, une île perdue dans le Pacifique. Sur ce caillou de l'enfer où il n'y a pas d'eau courante, les ingénieur·es de SpaceX travaillent à un rythme effréné et dans des conditions pour le moins… difficiles. Dans son livre *Liftoff – Elon Musk and the Desperate Early Days That Launched SpaceX* (William Collins, 2021), le journaliste américain Eric Berger décrit le chaos qui y règne. À l'automne 2006, un énième retard dans le ravitaillement de l'île déclenche une mutinerie des ingénieur·es, qui cessent le travail. À des milliers de kilomètres de là, depuis son siège californien, l'équipe de Musk dépêche un hélicoptère de l'armée stationné non loin de là pour larguer en urgence des cigarettes et des ailes de poulet sur la base pour calmer les mutin·es. Mais le manque de nourriture et de clopes ne sont pas les seules difficultés rencontrées par l'équipe technique.
Au printemps suivant, la première fusée conçue par SpaceX, la *Falcon 1*, est prête à décoller. Celle-ci s'élève et explose au bout d'un voyage de… 28 secondes. Un échec monumental causé par les embruns de l'océan qui ont corrodé certaines pièces du fuselage. Les deux fusées suivantes connaîtront le même sort, avant qu'une quatrième atteigne enfin l'espace.
Au bord de la faillite, Elon Musk doit gérer les échecs de son autre entreprise acquise en 2004 : Tesla. L'ennui, c'est que son produit-phare, le Roadster, un véhicule 100 % électrique, est jugé trop cher et pas assez fiable. Les client·es se font rares, à tel point qu'un site prédisant la mort prochaine de Tesla fait son apparition sur internet : The Tesla Death Watch.

AIDER L'HUMANITÉ À "FUSIONNER AVEC LA MACHINE"

Sous pression, Musk s'endette auprès d'investisseurs et des banques et installe un lit de camp dans sa première usine de voitures en Californie pour surveiller et éventuellement punir ses employé·es. Pour décrire ces années difficiles, Musk dit en interview : *"C'est comme mâcher du verre en fixant l'abîme. Au bout d'un moment, on arrête de fixer, mais mâcher du verre ne s'arrête jamais."* Pour s'en sortir, il peut compter sur ses amitiés politiques. Michael Griffin, l'un des deux hommes qui l'avaient accompagné en Russie, a pris les rênes de la Nasa. En décembre 2008, il accorde un contrat en or à SpaceX pour un montant de 1,6 milliard de dollars avec pour mission de ravitailler la Station spatiale internationale, un sacré pari pour une entreprise qui n'a alors à son actif qu'un seul lancement de fusée réussi… Avec ce contrat, SpaceX s'agrandit et peut quitter son île du Pacifique. À un congrès spatial, Elon Musk, 35 ans, se présente en jean et T-shirt devant un parterre d'ingénieur·es de la Nasa et lance : *"Salut à tous. Je m'appelle Elon Musk. Je suis le fondateur de SpaceX. Dans cinq ans, vous êtes tous morts."*
Avant de devenir le *best bro* de Donald Trump, Elon Musk est à cette époque le chouchou des démocrates et de Barack

"Salut à tous. Je m'appelle Elon Musk. Je suis le fondateur de SpaceX. Dans cinq ans, vous êtes tous morts."

Obama. Celui qui vient d'être élu président des États-Unis débloque une subvention de 465 millions de dollars pour développer ses voitures électriques. Tesla est sauvée, entre en Bourse et lève 2,2 milliards de dollars. Le libertarien Elon Musk oublie ainsi souvent de dire qu'il doit une grande partie de sa réussite à cet État fédéral qu'il hait tant. Au mitan des années 2010, le patron de Tesla et SpaceX voit l'horizon considérablement s'éclaircir. Il est d'ailleurs pris d'une fièvre créatrice. Après la banque, l'automobile et le spatial, il s'attaque à l'intelligence artificielle en fondant OpenAI avec Sam Altman en décembre 2015. Puis l'année suivante crée Neuralink, une entreprise qui veut implanter des puces intelligentes directement dans le cerveau humain, pour aider l'humanité à *"fusionner avec la machine"*.

Alors qu'il est bloqué dans les bouchons à Los Angeles, Musk a l'idée d'une nouvelle entreprise : The Boring Company, dont le but est de creuser des voies souterraines. Olivier Lascar : *"Pour moi il y a une cohérence martienne derrière toutes ces sociétés. Pour SpaceX, c'est clair. Tesla fabrique des voitures mais aussi des robots humanoïdes qui pourraient servir de main-d'œuvre et, enfin, les dispositifs d'excavation de The Boring Company pourront construire des bases. Elles sont là pour servir un projet de société inégalitaire, parce qu'elle touche une quantité infinitésimale de la population. Le voyage sur Mars et les puces dans le cerveau pour créer des surhommes ne vont concerner que quelques happy few."* Maya Kandel, historienne et chercheuse associée à la Sorbonne, analyse : *"Des gens comme Zuckerberg ou Elon Musk ont entre 40 et 50 ans et sont devenus immensément riches en relativement peu de temps. Aujourd'hui, il est clair que ces personnalités sont convaincues d'être vraiment beaucoup plus intelligentes que le commun des mortels. Cette croyance et le culte du QI qu'ils ont tous ont nourri un fond anti-démocratique chez eux qui les conduit à rejeter les régulations, les normes ou l'État."* En février 2018, SpaceX envoie une Tesla rouge dans l'espace grâce à son nouveau lanceur Falcon Heavy, qui embarque deux ans plus tard quatre astronautes vers la Station spatiale internationale. La valorisation boursière de Tesla et de SpaceX explose.

UN TROLL DE COMPÉTITION

En juin 2018, douze adolescents et un entraîneur d'une même équipe de football se retrouvent bloqués dans une grotte en Thaïlande, à cause de fortes pluies ayant entraîné une brusque montée des eaux souterraines. Elon Musk veut endosser les habits de superhéros et propose de construire un sous-marin intelligent pour sauver les malheureux. Une aide raillée par Vernon Unsworth, un spéléologue britannique qui participe aux opérations. Sur CNN, il dénonce *"une opération de communication de Musk"*, ajoutant que ce dernier pouvait *"s'enfoncer son sous-marin là où ça fait mal"*. Si les enfants et leur entraîneur sont tirés d'affaire, ce n'est pas le cas d'Unsworth. Sur son compte Twitter, le génie outragé se déchaîne contre le spéléologue qu'il accuse d'être un *"pédo"* – sans aucun fondement. Unsworth porte plainte pour diffamation mais perd son procès. Le jury a considéré qu'il n'y avait rien à redire. C'est la première fois que Musk joue les trolls sur internet, et il va y prendre goût, surtout lorsque advient la pandémie de Covid. •••





→ Maya Kandel : *"Musk a très mal vécu les confinements. Il est entré en rébellion contre la Californie qui lui demandait de fermer ses usines. Par ailleurs, sur Twitter, on remarque qu'il a un rythme effréné. Il n'y a pas souvent plus de trois heures d'écart entre deux messages, ce qui veut dire qu'il ne dort pas assez. On peut penser comme certains psychiatres qu'il n'est pas très stable psychiquement."* La vie personnelle de Musk est pour le moins complexe… On sait qu'il a eu douze enfants d'au moins trois femmes différentes, parmi lesquelles la musicienne Grimes. Le premier est décédé prématurément. Les cinq suivant·es sont conçu·es par fécondation in vitro, deux autres né·es par mère porteuse, des modes de conception privilégiés non pas par nécessité mais par idéologie pro-technologie. En 2022, son aînée de 18 ans annonce sa transition de genre et prend le nom de Vivian Jenna. Par la même occasion, elle indique rompre avec son géniteur et adopte le nom de sa mère, Wilson. Dans une interview, elle confie que son père est un homme *"colérique, narcissique et cruel"*, ajoutant qu'elle ne souhaite plus avoir le moindre contact avec lui.

Cet épisode familial et le supposé excès de modération pratiqué sur les réseaux sociaux servent de justification pour le rachat de Twitter en octobre 2022. Dès son arrivée, Musk licencie 80 % des effectifs et ré-autorise le compte de Donald Trump et des pires influenceur·ses d'extrême droite au nom de la lutte contre le "wokisme". Maya Kandel : *"Musk prétend défendre la liberté d'expression, mais c'est lui qui va répondre aux injonctions de dirigeants autoritaires et bloquer X. C'est lui qui va supprimer ou invisibiliser le compte de certains journalistes critiques, tout en poussant les contenus qui l'intéressent."* Olivier Lascar : *"Pour moi, cette histoire de se battre contre le 'wokisme' est un leurre, un argument opportuniste pour vendre le rachat de Twitter. S'il a acquis la plateforme, c'est pour avoir l'oreille des politiques. Il avait besoin d'installer un allié politique à la Maison Blanche."*

Musk ne se contente plus d'influencer, il s'engage. En juillet 2024, il rejoint la campagne de Donald Trump. En Pennsylvanie ou à New York, on le voit en meeting aux côtés de Trump, sautant de joie en dessinant un X avec ses bras et ses jambes. Il se déclare *"Dark Maga"* (pour "Make America Great Again") et annonce la création d'une loterie pour les électeur·rices qui accepteront de s'inscrire sur les listes électorales. Chaque jour en Pennsylvanie, il distribue un million de dollars à un·e inconnu·e. Une opération d'achat de voix déguisé sans précédent. Maya Kandel : *"Pendant un certain temps, Elon Musk se présentait comme Iron Man. Les démocrates l'appréciaient parce qu'il croyait au changement climatique, et puis il était cool, il avait participé à un épisode de* The Big Bang Theory, *fait le* Saturday Night Live… *Mais je crois qu'il se régale plus dans ce nouveau rôle de* supervillain, *cela se voit notamment quand il dit en meeting 'Je suis Dark Maga'. Ça vient du monde du catch où les héros ne sont pas forcément les gentils, c'est même souvent le contraire."*

"On parle d'un risque technofasciste, mais ce n'est pas un risque, c'est en train de se produire."

Marietje Schaake, autrice

Au total, on estime qu'Elon Musk débourse un peu moins de 300 millions de dollars dans la campagne du républicain. Un investissement colossal qui va très vite être rentabilisé.

LE TRUMPISTE OPPORTUNISTE

Le 5 novembre 2024, Trump est élu à la Maison Blanche, faisant s'envoler la valeur des entreprises de la galaxie Musk et par là même sa fortune personnelle qui atteint 443 milliards de dollars. Du jamais vu. À l'investiture de Donald Trump en janvier dernier, il est là, juste derrière la famille, pour écouter son champion annoncer que les États-Unis iront *"planter leur drapeau sur Mars"*. Musk jubile. Le soir, il s'adresse à une foule de fanatiques à casquettes rouges devant lesquel·les il réalise deux saluts nazis pour les remercier de leur soutien. Autrice du livre *The Tech Coup – How to Save Democracy from Silicon Valley* (Princeton University Press, 2024), Marietje Schaake explique : *"Depuis la victoire de Donald Trump et l'avènement de Musk, nous voyons les États-Unis s'éloigner d'un ordre qui serait fondé sur les règles, tant au niveau national qu'international, et cela va vraiment porter un coup à la démocratie partout dans le monde."*

En Grande-Bretagne, Musk prend fait et cause pour Tommy Robinson, militant néofasciste emprisonné pour des faits de violence, exprimant le souhait qu'il devienne le prochain Premier ministre. En Allemagne, il soutient l'AFD, un parti qui n'a jamais rompu totalement avec le nazisme. Il s'invite à l'un de ses meetings, considérant que *"l'avenir de la civilisation"* se joue aussi en Allemagne. Une déclaration qui rappelle celle de son grand-père à propos de l'Afrique du Sud, pays natal qu'il accuse aujourd'hui de *"persécuter les Blancs"*. Marietje Schaake : *"Musk veut affaiblir l'Europe. L'UE est la seule entité qui réglemente sérieusement la technologie et qui l'empêche de faire ce qu'il veut. Par ailleurs, s'il est un partisan de l'extrême droite, alors il est compréhensible qu'il veuille changer les pouvoirs qui ne sont pas ses amis."*

On ne sait pas si la lune de miel entre Donald Trump et Elon Musk durera longtemps, mais là n'est pas l'essentiel. Même en cas de rupture, le problème ne sera pas réglé. Elon Musk a fait main basse sur nos données, le spatial, l'IA et le débat public. Sans jamais avoir été élu, il démantèle l'administration américaine avec une brutalité hallucinante et semble en capacité de déterminer l'avenir de l'humanité qu'il veut transformer. Outre ses convictions transhumanistes, Musk est un partisan de la sélection génétique pour améliorer les performances de l'homme. Une vision ultra-technologique qui porte en elle les germes d'une nouvelle forme de totalitarisme. Marietje Schaake : *"On parle d'un risque technofasciste, mais ce n'est pas un risque, c'est en train de se produire. La question est de savoir quelle sera la puissance des forces qui s'opposeront à Musk et à son modèle de société."*

Le gamin qui était prêt à tout pour aller à l'anniversaire de son cousin est devenu l'une des personnes les plus dangereuses de la planète. Si, petit, Elon n'avait pas été puni, peut-être que toute la face du monde en aurait été changée.



“Une manipulation massive des peuples a déjà commencé”



En 2024, Alain Damasio publiait un formidable essai littéraire, fruit d’une longue enquête sur la Silicon Valley. Aujourd’hui, l’écrivain décrypte pour nous le basculement brutal de la Tech vers Trump. Une concentration inédite des pouvoirs médiatique, politique et financier qui nous menace toutes et tous.

Texte Nelly Kaprièlian

Michael Swensen/Getty Images



Gina M Randazzo/Zuma Press/Bestimage

← Meeting de Musk et du républicain Dave McCormick à Pittsburgh, Pennsylvanie, le 20 octobre 2024.

↖ Manifestation à Washington Square Park, à New York, le 20 janvier, jour de l'investiture de Donald Trump et Martin Luther King Day.

Pendant votre enquête sur la Silicon Valley, avez-vous vu ou senti se profiler ce qui se passe aujourd'hui : le soutien à Trump des géants de la Tech ?

Alain Damasio — Absolument pas ! Même si le courant libertarien a toujours été fort dans la Silicon Valley, même si une personnalité majeure comme Peter Thiel *[PayPal]* porte de longue date une vision féroce de la prédation capitaliste (il a même été informateur pour le FBI), la Vallée a toujours été traditionnellement "libérale" au sens américain du terme, à savoir progressiste – par exemple, sur les enjeux de genre, le respect des minorités, la valorisation de la diversité, une certaine forme de redistribution des richesses… Il faut rappeler qu'un salarié de la Silicon Valley sur deux est né hors des États-Unis.
Le basculement brutal vers Trump est d'abord dû à l'opportunisme total de Musk *[X]* et à sa convergence naturelle avec le fascisme décomplexé du milliardaire. Derrière, il y a un effet d'alignement, notamment de Zuckerberg *[Meta]*, de Bezos *[Amazon]* ou encore, plus discrètement, de Tim Cook *[Apple]*, pour des raisons à la fois économiques, fiscales et mafieuses : Trump fonctionne à la menace, à la vengeance et à l'allégeance. Il ne laisse pas vraiment le choix. Mais réciproquement, Trump ne peut pas gouverner efficacement sans la complicité active ou passive des cinq plus grosses capitalisations boursières de la planète, qui sont toutes des entreprises américaines de la Tech (à part le groupe pétrolier Saudi Aramco) : Microsoft, Apple, Nvidia, et Alphabet, Meta et Amazon suivant de près. Il faut rappeler qu'une entreprise comme Apple pèse le PIB du Canada, du Brésil ou de la Russie, soit environ 2 000 milliards de dollars.

Comment décririez-vous chacun d'eux ? Par ailleurs, feraient-ils de bons personnages de roman ?

Les chefs d'entreprise sont rarement féconds en matière de personnages car leur objectif, en première approche, reste trop lisible et rationnel : faire de l'argent. Ils deviennent vraiment intéressants quand l'hubris les prend, que toute notion de responsabilité, de culpabilité ou simplement de morale élémentaire explose et qu'on voit apparaître à nu, brut d'inconscient, leur "ça" freudien – un "ça" qui libère les pulsions les plus puériles et les plus sauvages. Musk donne à voir cet effondrement de toute limite depuis trois ans environ. Zuckerberg a vrillé vers un culte machinique du corps, lui dont l'entreprise a sans doute été le plus loin dans la dématérialisation de nos liens et de nos existences. Musk et Bezos ont fait de la conquête spatiale une sorte de trou noir de la raison où ils viennent brûler leur richesse obscène pour une colonisation impossible.

Assiste-t-on à une vraie prise de pouvoir politique de Musk, Zuckerberg, etc. via Trump, qui pourrait ne devenir qu'un homme de paille ?

La vraie nouveauté se situe chez Musk. À savoir la volonté de cumuler à la fois le pouvoir médiatique, par un média vassalisé dont il est le propriétaire et patron *[X]*, le pouvoir politique, en se positionnant comme le bras droit non élu et tout à fait libre du Président, et le pouvoir financier, puisqu'il pèse actuellement plus de 400 milliards de dollars, même si ces chiffres sont très volatils. Ce triple pouvoir cumulé, qui plus est au cœur de la première puissance économique du monde, les États-Unis, n'a pas d'équivalent dans l'Histoire à cette échelle. Et si Trump arrive à fédérer autour de lui une vingtaine de milliardaires de gros calibres, comme ça semble se dessiner, et que cette oligarchie fait corps, elle sera dotée d'un pouvoir financier, militaire, policier, •••

“Notre capacité à réagir, boycotter, résister ou s’insurger est en jeu.”

→ législatif, exécutif et judiciaire (anti-judiciaire, pourrait-on dire) hors norme, apte à soumettre quelques milliards de citoyens à son bon vouloir. Trop de consommateurs de ces réseaux ont longtemps cru que l’extraordinaire puissance d’une entreprise comme Meta, qui regroupe notamment Facebook, Instagram et WhatsApp, soit près de 4 milliards d’utilisateurs, ne représentait pas vraiment de danger pour nos libertés, puisque l’ambition de l’entreprise n’était “que” de faire du profit, en prélevant et valorisant nos traces numériques auprès des annonceurs, sans motivation politique derrière. On a constaté, grâce à Musk, qu’il était possible de soumettre tout un réseau à un agenda politique (ici d’extrême droite, raciste, violent, sexiste, réac à bloc, mais il pourrait être religieux, communiste, ce qu’on veut) et que la convergence du commercial et du politique était parfaitement possible, et même viable. Je crois que Zuckerberg vient aussi de le comprendre.
Ce double pouvoir, s’il est “backé” par le président des États-Unis, ouvre à une manipulation massive des peuples qui a déjà commencé. Sans besoin de complot, de conspiration : tout est parfaitement visible et lisible, fièrement annoncé et limpide. C’est notre capacité à réagir, à boycotter, à résister ou à s’insurger qui est maintenant en jeu. On peut commenter et s’écraser. Ou agir. Et déjà en désertant ces plateformes et ces réseaux !



↑
Elon Musk avait promis d’attribuer chaque jour, jusqu’au 5 novembre, 1 million de dollars à un·e électeur·rice d’un État-clé tiré·e au sort qui aurait signé sa pétition de l’America PAC, le comité d’action politique soutenant la campagne de Donald Trump et qu’il finance pour une large part. Il récompense Judey Kamora à Lancaster, Pennsylvanie, le 26 octobre 2024.

Pensez-vous qu’ils se sont mis d’accord entre eux ? Quelles sont leurs relations ?

La Silicon Valley est réputée pour la facilité avec laquelle on peut rencontrer les personnalités-clés, que ce soient les leaders, les startupers qui montent ou les pontes du capital-risque. C’est une communauté fluide où la culture commune est forte. Naturellement, les intérêts économiques et législatifs sont partagés et ces gens-là se parlent, échangent, ont leurs think tanks, leurs chercheurs, leurs visions. Avec trois grands courants de pensée : les long-termistes, les libertariens et les transhumanistes.

Comment expliquez-vous qu’ils soient à la fois à la pointe de la technologie la plus moderne mais aussi masculinistes, réactionnaires, d’extrême droite et contre la diversité ?

Oui, ça peut sembler paradoxal et, d’une certaine façon, ça l’est. Le sociologue Fred Turner, qui se définit lui-même comme issu du sérail, a très bien montré comment la Tech était issue des visions utopistes des années 1970, de la culture hippie, de la recherche d’un épanouissement individuel, que ce soit par le sexe, la drogue, la musique… ou la Tech. Le cyberpunk en est issu. En Europe, nous associons ces valeurs à la gauche, à Mai 68, sans voir que, dès l’origine, la dimension sociale et communiste (la recherche d’égalité) qui prévalait chez nous n’était pas prioritaire chez eux, au contraire : c’était l’épanouissement personnel qui dominait, une vision plus individualiste. La suprématie du masculin, du Blanc, du protestant, du geek et d’un clair élitisme vient de la sociologie même de la Vallée. Les Hispaniques, les Noirs et les Arabes y sont les premiers de corvée.

Et à un niveau plus profond, la Tech est ontologiquement une volonté d’arraisonnement, d’asservissement du monde par la technique. Un désir de contrôle, de maîtrise, par les interfaces, les machines, les IA, de notre environnement, de nos loisirs, de nos corps connectés, de nos liens sociaux, de nos architectures, de nos maisons par la domotique, etc. Cette économie inconsciente de désirs tend vers le pouvoir, sous toutes ses formes : emprise, délégation d’effort, commande, sous-traitance aux applis de nos tâches cognitives, aux machines de nos paresses physiques. Donc ce n’est guère étonnant que ceux qui portent ces rapports au monde et les fabriquent au quotidien finissent par chercher l’excès de pouvoir et sombrent dans des formes de microfascismes subtils et de macrofascismes brutaux, comme on le voit avec Trump et ses affidés.

À terme, quel est leur but ?

Je crois que le pouvoir est un onanisme. Il est sa propre récompense. Il vaut pour lui-même et pour le plaisir qu’il procure à ceux qui l’exercent. D’où l’extrême labilité des visions, des objectifs. Mais soumettre, faire obéir, exclure (les migrants), dominer (les femmes, les enfants, les Noirs…) reste l’horizon, parce que la satisfaction est alors immédiate. Et le fait important est qu’une bonne moitié de nos peuples se retrouve dans ces désirs primaires, rêve d’y accéder, se projette et s’identifie dans ceux qui ont la chance de les exercer sans vergogne, sans limite, sans complexe, comme Trump avec sa brutalité mafieuse et sa vulgarité assumée. On ne peut pas comprendre le vote Trump, ou l’admiration

Samuel Corum/Getty Images



Saul Loeb/Sipa

← Mark Zuckerberg (Meta), la présentatrice Lauren Sánchez, Jeff Bezos (Amazon), Sundar Pichai (Google) et Elon Musk lors de l'investiture de Trump à Washington, le 20 janvier.

irrationnelle que les gens peuvent avoir pour un taré fasciste comme Musk, si l'on ne voit pas qu'à travers eux, c'est toute une économie libidinale qui se déverse, qui y trouve sa catharsis : purge de ses violences refoulées, de sa vulgarité non assumée, de sa sexualité misogyne, de son rejet tripal de ce qui n'a pas la peau blanche… Ils votent la plupart du temps en toute rigueur contre leurs intérêts, mais la catharsis qu'offre un Trump est plus précieuse que tout, elle les libère. On le mesure encore mal, je trouve. Ce sont les processus d'identification et la puissance libérée des affects qui font les votes.

Ils ont déjà les moyens technologiques de regarder nos vies, d'accéder à nos comptes bancaires, etc. Courons-nous le risque d'un totalitarisme technologique ?

Ce pouvoir de surveillance, d'analyse et de recoupement de la totalité de nos actes sur les réseaux est là depuis vingt ans environ ; il a été révélé et dénoncé par Edward Snowden *[lanceur d'alerte en 2013 sur la surveillance exercée par la National Security Agency – NSA]* sans aucune réaction populaire ni politique digne de ce nom. Cette surveillance, "douce" à l'origine, porte sur la connaissance exhaustive de nos vies publique et intime : messages et échanges avec nos proches, agenda en ligne, vidéos et photos personnelles, enregistrement de nos travaux et de nos productions sur le cloud, pratiques numériques, jeux, achats, consommation, déplacements (par la triangulation), données de santé, absolument rien n'y échappe. D'autant plus que nos vies connectées ont fini par recouvrir nos vies tout court – sauf pour les rares résistants qui refusent le smartphone et anonymisent leurs navigations sur le web, ou encore utilisent des applis et des mails cryptés.

Ce régime totalitaire de la trace potentialise un contrôle extraordinairement fin de nos existences, de nos choix, de nos goûts, de nos orientations et fantasmes sexuels, des choses que nous aimons faire et des textes que nous aimons lire et relayer. Il donne un accès permanent et ouvert à nos réseaux d'amis, à l'intensité de nos liens avec telle ou telle personne, il rend évidents notre orientation politique, nos soutiens à telle ou telle cause, notre sensibilité spirituelle. Il permet donc un profilage qui, auparavant, aurait exigé des espions dédiés, comme en RDA avant la chute du Mur, donc des ressources humaines coûteuses.

La grande nouveauté de nos sociétés de contrôle, c'est qu'elles ont optimisé la surveillance et le profilage de nos vies à un tel point que le rendement policier à en attendre devient particulièrement efficace et jouissif. Avec les IA, il va devenir possible d'obtenir la liste des Arabes gays de France en dix minutes, et en dix autres minutes, de leur envoyer un e-mail de convocation pour les obliger à prouver, par test imposé, qu'ils n'ont pas le sida. Ou d'enclencher l'interdiction de s'inscrire en prépa ou d'obtenir un crédit bancaire pour tous les étudiants pro-palestiniens de la banlieue parisienne de 17 à 22 ans, dont l'un des parents est né à l'étranger et qui n'ont pas dépassé la moyenne de 12 en français en première. Tout cela devient possible avec une vitesse d'exécution proche du temps réel. Ça permet un contrôle de communauté ciblé, mais il est également possible de suivre exhaustivement une personnalité précise, quasiment en continu, rien que par son smartphone : ses paiements, ses appels, ses textos et messages vocaux, ses navigations, ses positions GPS…

Donc oui, le régime totalitaire est là, et il est techniquement opératoire. Ne reste qu'à l'activer et à l'utiliser pour des buts précis. Quand l'extrême droite prend la main, comme en Israël ou aux États-Unis, ou bientôt en France, et s'associe aux géants de la Tech, *"tout devient possible"*, comme dirait Sarkozy. La moindre déviance aux nouvelles normes peut immédiatement vous rendre coupable, vous discréditer, vous faire harceler et, à terme, vous faire condamner pour apologie supposée de l'écoterrorisme.

Big Brother is really watching nous ?

Big Brother est une blague en comparaison, parce que Orwell, pas plus que quiconque, ne pouvait imaginer un pouvoir de surveillance aussi complet, profond, insidieux et performant grâce au numérique. Même O'Brien, en réalité, ne pouvait pas vraiment entrer dans la tête de Winston *[deux personnages de* 1984*]*. Aujourd'hui, les capteurs d'ondes EEG, les détecteurs d'émotions le peuvent. Mais nos traces intimes en disent de toute façon encore plus long…

Comment voyez-vous cette évolution de l'Histoire, d'un totalitarisme de gauche (de type soviétique) à, peut-être, un totalitarisme du capital ?

Ce qui vient est une hégémonie psychique des intelligences artificielles, à travers l'IA personnalisée avec laquelle chacun de nous dialoguera au quotidien dans deux ans. Un psychopouvoir encore plus insidieux, intime et cajolant que ce qu'on a connu jusqu'ici. Le futur se préfigure plutôt comme une Big Mother toute-puissante, à notre écoute, bienveillante, regroupant la totalité de nos traces en une seule interface d'échange, en voix naturelle. Sauf que cette Mother sera conçue, designée et mise à profit par les géants de la Tech qui l'auront élaborée. Et elle aura à sa disposition le spectre entier de l'emprise possible sur une existence humaine, de la pression la plus brutale aux suggestions les plus souples. ■

Vallée du silicium d'Alain Damasio (Seuil/"Albertine"), 336 p., 20 €. En librairie.

Plaintes contre X

Aux côtés d'un collectif transpartisan, David Chavalarias est à l'initiative de HelloQuitteX, une plateforme qui permet de faire migrer ses données de l'application dévoyée par Elon Musk vers des réseaux sociaux plus éthiques. Rencontre avec un étonnant directeur de recherche au CNRS.

Texte Amélie Quentel
Illustration Clémence Mira
pour Les Inrockuptibles

À l'Institut des systèmes complexes, dans un coin de son bureau plein de journaux et de "Que sais-je ?", une part de gâteau attend tristement d'être dégustée. *"Je n'ai pas eu le temps de la manger hier"*, dit en rigolant David Chavalarias, les mains dans les poches de son jean aussi noir que ses boots, sa chemise et ses cheveux. Quelque chose nous dit que la pauvre va rester là un moment. Depuis qu'il travaille sur le projet HelloQuitteX – rassurez-vous, rien à voir avec une version porno de Hello Kitty –, le directeur de cet institut de recherche scientifique francilien suit un rythme *"infernal"*, enchaînant les interviews et les courtes nuits afin d'améliorer cet *"outil"* à destination des citoyen·nes et qui a vocation à s'internationaliser.

Cette plateforme de portabilité développée par son labo du CNRS, également coordonnée par plusieurs organisations (La Quadrature du Net, le mouvement On est prêt, etc.), permet aux utilisateur·rices de X de faire migrer leurs données (abonnements et abonné·es) vers Bluesky ou Mastodon, deux réseaux sociaux ayant l'avantage de ne pas être détenus par un milliardaire friand de saluts nazis et soutenant l'extrême droite européenne. *"Le rachat de Twitter par Elon Musk en octobre 2022 a été la ligne rouge : c'est la première fois qu'un patron d'un grand réseau social assumait de manipuler et d'instrumentaliser celui-ci à des fins politiques"*, note Chavalarias, dont le livre *Toxic Data* (Flammarion), sorti en mars de la même année, alertait déjà sur l'incompatibilité entre *"le modèle économique actuel de la Big Tech, fondé sur la marchandisation de l'influence sociale"* et *"la pérennité de nos démocraties"*.

La réélection de Donald Trump aux États-Unis en novembre 2024 – un funeste comeback largement financé par Musk, qui a en outre multiplié les campagnes de désinformation en ligne contre la candidate démocrate Kamala Harris – a rendu plus nécessaire que jamais, selon le mathématicien, de quitter X, réseau devenu *"dangereux pour ses utilisateurs et la démocratie"*. *"Face à ce que l'on peut dorénavant appeler une internationale fasciste, nous devons organiser une internationale démocratique pour protéger les structures démocratiques encore subsistantes"*, abonde le vice-président de la Ligue des droits de l'homme Arié Alimi, dont l'association fait aussi partie de ce collectif animé par trente bénévoles. •••


FREE
OUR
DIGITAL
SPACES

“C’est une question de bon sens : s’il y a le feu dans une pièce, vous évacuez.”

→ C’est d’ailleurs l’avocat qui a sollicité David Chavalarias, dont il loue les *“très bonnes idées”* et le *“volontarisme”*, pour monter un projet commun : *“Plusieurs organisations de la société civile travaillaient sur une idée similaire à HelloQuitteX. Nous avons appris que c’était aussi le cas de David et avons donc décidé de mutualiser nos compétences hétéroclites.”* Il n’en fallait pas plus pour que ce discret chercheur, que l’on sent tout de même animé d’un immense feu intérieur, se retrouve propulsé sur le devant de la scène médiatique.

DES MILLIERS DE MENACES DE MORT

Quand on le rencontre le 29 janvier, neuf jours après l’appel de HelloQuitteX à déserter le réseau le jour de l’investiture de Trump, plus de 30 000 usager·ères de X s’étaient inscrit·es sur la plateforme, ce qu’il est toujours possible de faire aujourd’hui. *“Cela a même fonctionné au-delà de nos espérances, d’autant que le débat autour de l’importance de retrouver une liberté de circulation dans les espaces numériques, que ce soit X ou Facebook, est à présent au centre de la table”,* se réjouit le directeur de recherche au CNRS, le regard vif derrière ses petites lunettes à la vibe très… directeur de recherche au CNRS. Prolixe et pédagogue, même quand il parle de *“sciences sociales computationnelles”* (l’analyse du social à travers la modélisation, dont il est spécialiste), de *“Métadynamiques en cognition sociale”* (l’intitulé de thèse) ou encore de *“phylogénèse”* (vous irez voir la définition), ce fils de psychanalyste et d’éducateur spécialisé s’intéresse de longue date à l’influence des réseaux sociaux sur les démocraties. *“L’une des grandes questions qui me passionne est d’essayer de comprendre la mosaïque humaine, de comprendre comment on arrive à avoir autant de cultures et de points de vue différents, et désormais de comprendre comment les infrastructures numériques et technologiques contraignent aussi cela”,* explique ce scientifique qui apprécie *“l’interdisciplinarité”* et aime autant les chiffres et les maths que citer John Rawls ou Rabelais.

En 2017, deux ans après avoir lancé un *“Climatoscope”* visant à contrer les thèses climatosceptiques – son prochain livre portera d’ailleurs sur les liens entre *“environnement et systèmes complexes”* –, David Chavalarias crée avec une équipe du CNRS le *“Politoscope”,* un outil permettant de récolter des centaines de milliers de données sur X et a fortiori d’observer le militantisme politique sur le réseau. Résultat : la twittosphère politique française a basculé à l’extrême droite ; l’interconnexion entre l’*alt-right* américaine et ses équivalents européens, dont l’objectif commun est de *“cliver la société”,* s’est renforcée depuis la pandémie de Covid-19 ; sur X, des stratégies pilotées ou influencées par le Kremlin ont tenté de compromettre le barrage républicain contre l’extrême droite lors des législatives anticipées de juin 2024. Son travail mettant au jour ces manœuvres politiques lui vaut quelques inimitiés : depuis le lancement de HelloQuitteX, David Chavalarias a reçu des milliers de menaces de mort. *“D’après l’analyse des posts en question, ils sont issus de la chambre d’écho autour de Florian Philippot, Nicolas Dupont-Aignan, etc.”,* indique-t-il, professionnel jusqu’au bout, tout en nous montrant des captures d’écran sur son PC.

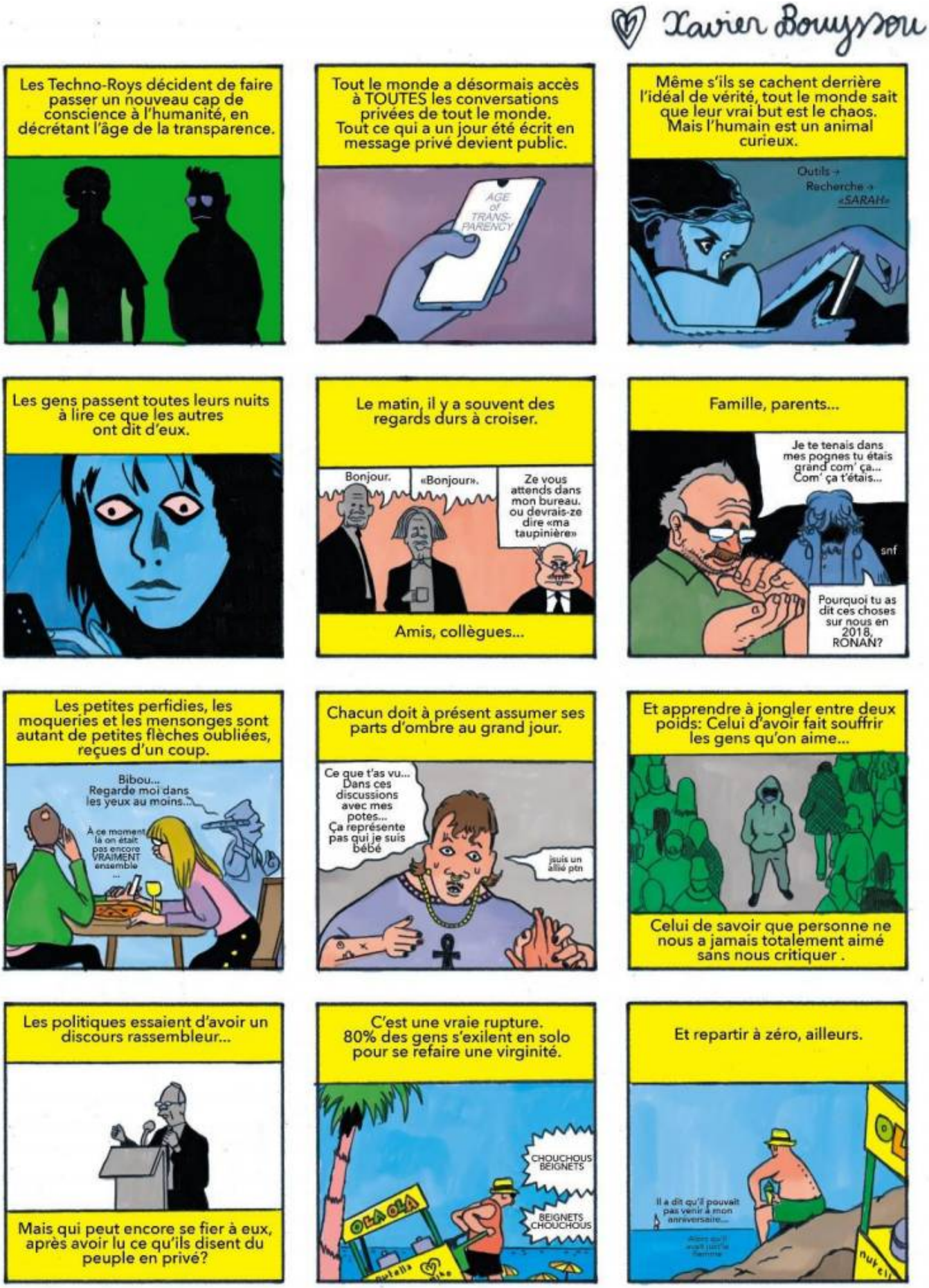
UNE AVERSION POUR L’ESCROQUERIE INTELLECTUELLE

S’il vote en tant que citoyen – et ne nous dira pas pour qui, de même qu’il restera secret sur sa vie privée –, l’athée de 49 ans tient à rappeler que sa démarche scientifique, elle, est neutre : *“Face aux résultats de mes études, on me dit ‘oui, mais tu es de gauche’. C’est absurde : j’ai simplement des outils de mesure que j’utilise et qui sont objectifs, et je raconte ce que je vois.”* Affligé par les critiques reçues par le CNRS à l’occasion du lancement de HelloQuitteX et plus généralement par les attaques régulières visant le monde de la recherche publique, il se dit inquiet de *“la montée des forces antidémocratiques ou dites illibérales”,* lesquelles avancent plus vite que les tentatives de régulation des réseaux portées au niveau européen et empêchent les citoyen·nes de *“s’informer de manière non biaisée”.*

De l’avis de son collègue de l’Institut des sciences complexes Maziyar Panahi, avec qui il a développé le *“Politoscope”,* son aversion pour l’escroquerie intellectuelle n’est pas très étonnante : *“C’est une personne brillante et en même temps très simple et honnête, qui chérit l’idée de liberté et d’autonomie, pour lui-même et pour les autres.”* David Chavalarias, normalien, accessoirement agrégé de maths et diplômé de l’X – l’École polytechnique, il va sans dire –, a au fond une soif insatiable d’apprendre : *“Je suis de la génération moteur de recherche : quand quelque chose m’intéresse, je consulte tout ce que je peux trouver à ce propos. Je peux bosser jusqu’à 6 heures du matin si un sujet me passionne.”*

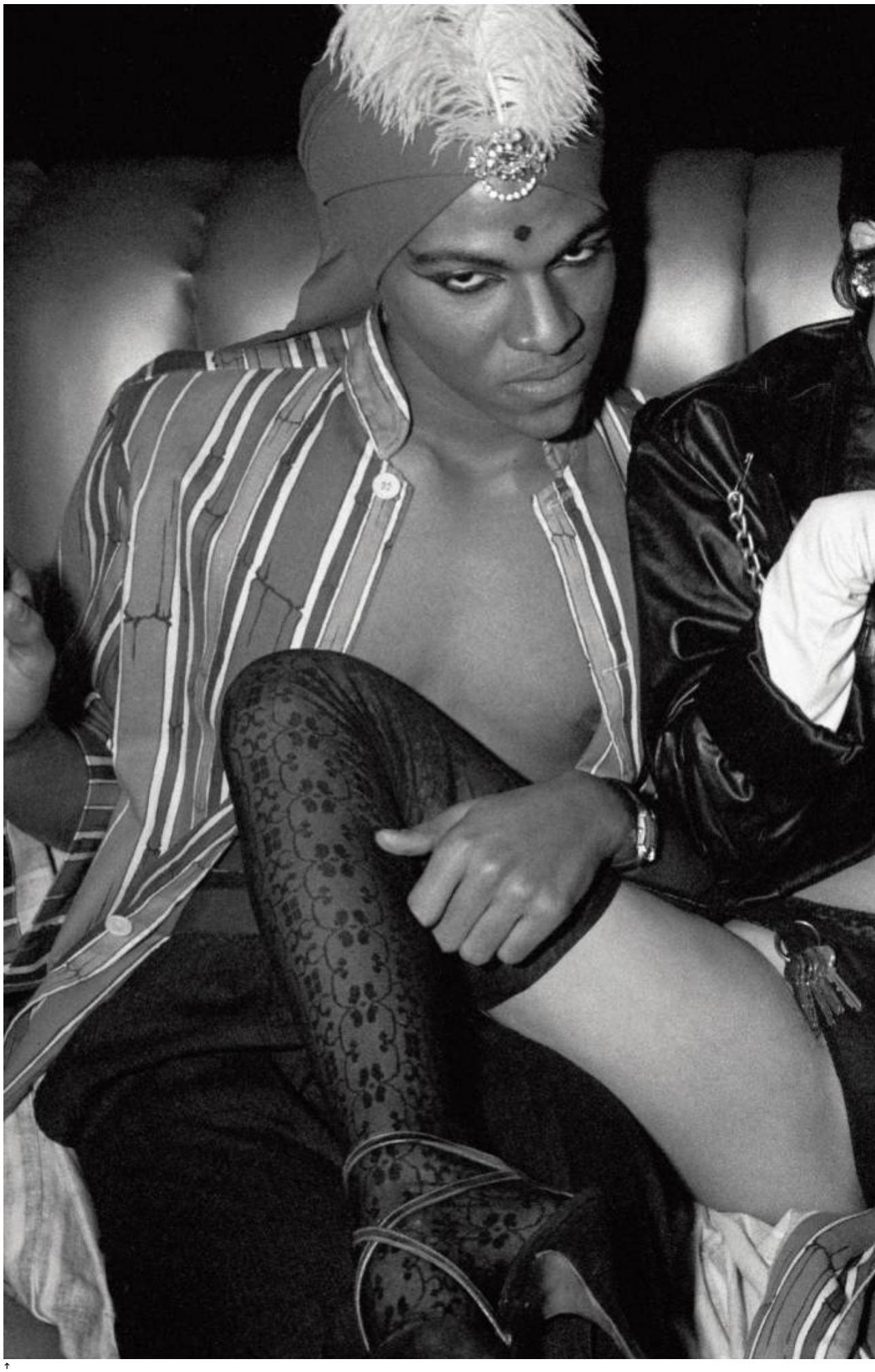
Le mot *“passion”* revient d’ailleurs souvent chez ce fan de Keith Jarrett, Egberto Gismonti ou encore Cabaret contemporain, pour qui la musique est *“très importante”,* le jazz au premier chef. Des vidéos de son projet musical Dacha en témoignent : il y joue du piano d’un air habité, avec sur le nez des lunettes de soleil de rock star à la vibe très… rock star. Il a aussi composé des BO pour des pièces de théâtre et même – on ne l’avait pas vu venir – pour des défilés de la Fashion Week. *“Comme dans le cadre de mon activité de scientifique, où je travaille à la frontière de plusieurs choses, je trouve enrichissant dans le domaine des arts de mêler plusieurs cultures et approches”,* s’enthousiasme l’éternel et affable optimiste qui, durant notre heure et demie d’entretien, ne s’agacera légèrement qu’à une seule reprise : l’évocation des personnes convaincues de l’intérêt de rester sur X pour combattre *in situ* l’extrême droite. *“Le terrain numérique, qui peut générer des choses formidables, c’est nous qui le choisissons. Et on doit le choisir en fonction de principes et de valeurs”,* soutient-il. Et d’ajouter, arguant de l’urgence de ne pas rester *“captifs”* d’une application ne demandant au fond pas mieux : *“C’est une question de bon sens : s’il y a le feu dans une pièce, vous évacuez.”*

Xavier Bouyssou poste d'étonnantes et hilarantes bandes dessinées sur son compte Instagram, dans lesquelles il imagine un futur pas si lointain...



Xavier Bouyssou

DISCO, I'M COMING OUT

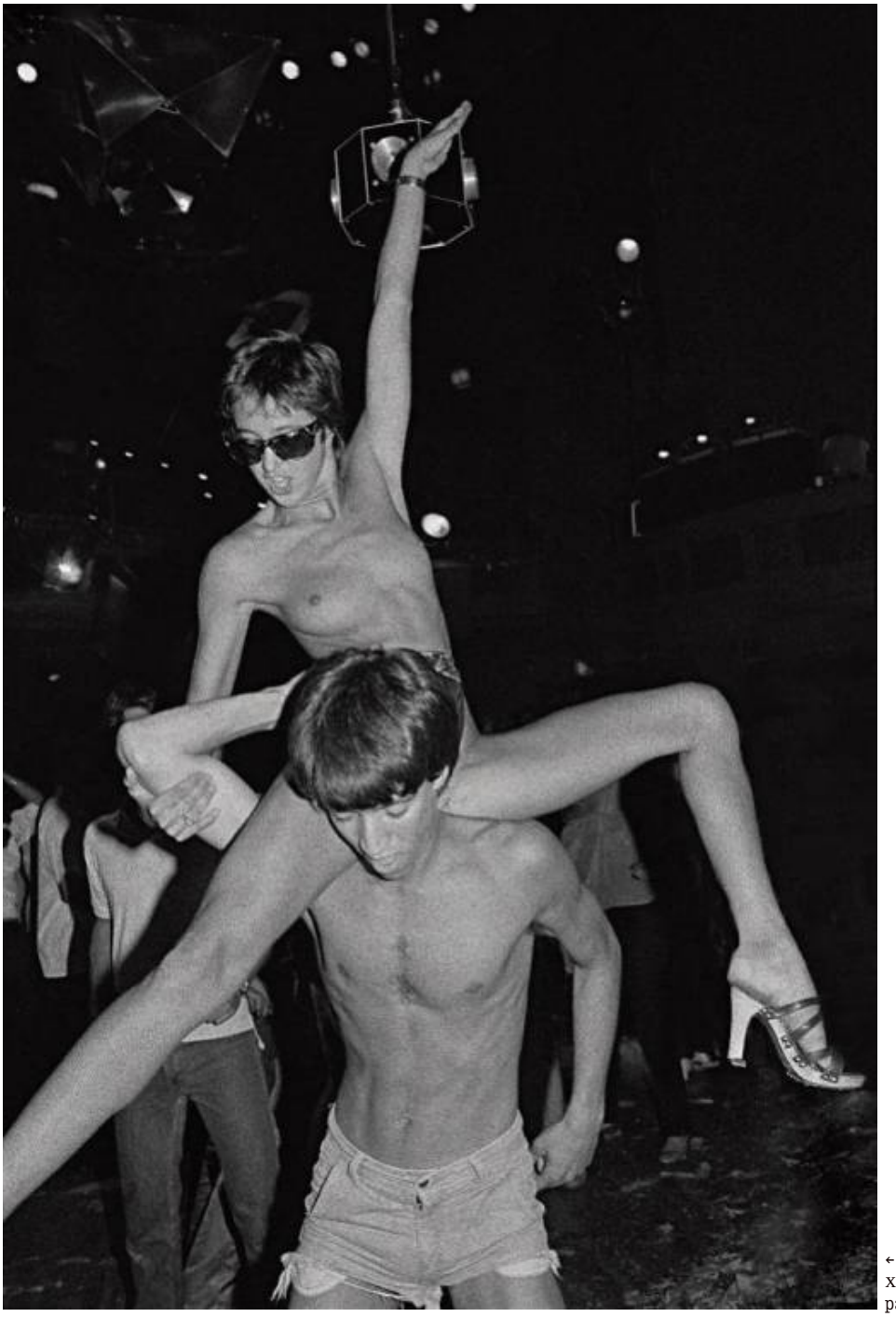


↑
Studio 54, Halloween 1978 par Hasse Persson.





↑
Les Mouches, The Prom, couple kiss on floor, 1978 par Meryl Meisler.



←
Xenon, 1978
par Bill Bernstein.

Après le punk, la musique jamaïcaine, l'electro, le hip-hop ou encore le metal, le disco s'expose enfin à la Philharmonie de Paris. Sous le titre *Disco, I'm Coming Out,* ce nouveau panorama musical retrace l'histoire d'un genre né à New York au début des seventies et devenu ultra-populaire, qui prône l'hédonisme sur la piste de danse illuminée d'une boule à facettes. Cette exposition se regarde autant qu'elle s'écoute, à travers des archives audiovisuelles, des photographies, une collection d'instruments, de costumes, d'objets de design et d'œuvres d'art. À rebours des clichés sur un courant musical parfois dénigré ou mal appréhendé, qui a pourtant joué un rôle important dans l'histoire et la culture noires outre-Atlantique, *Disco, I'm Coming Out* offre notamment une plongée visuelle à travers l'objectif de Bill Bernstein, Meryl Meisler et Hasse Persson, trois photographes noctambules qui ont largement documenté le mouvement et ses folles nuits, et dont les clichés présentés à la Philharmonie donnent à voir la culture de la fête et la célébration des corps. Car c'est aussi l'une des vertus du disco que de rassembler les individus sur le dancefloor, quels que soient leur genre ou leur origine sociale. Parmi les photos marquantes de l'exposition, on s'arrête notamment sur celle de la star Grace Jones en pleine performance au mythique club new-yorkais Studio 54, le soir du réveillon du 31 décembre 1977. Retour vers le futur du disco. **Franck Vergeade**

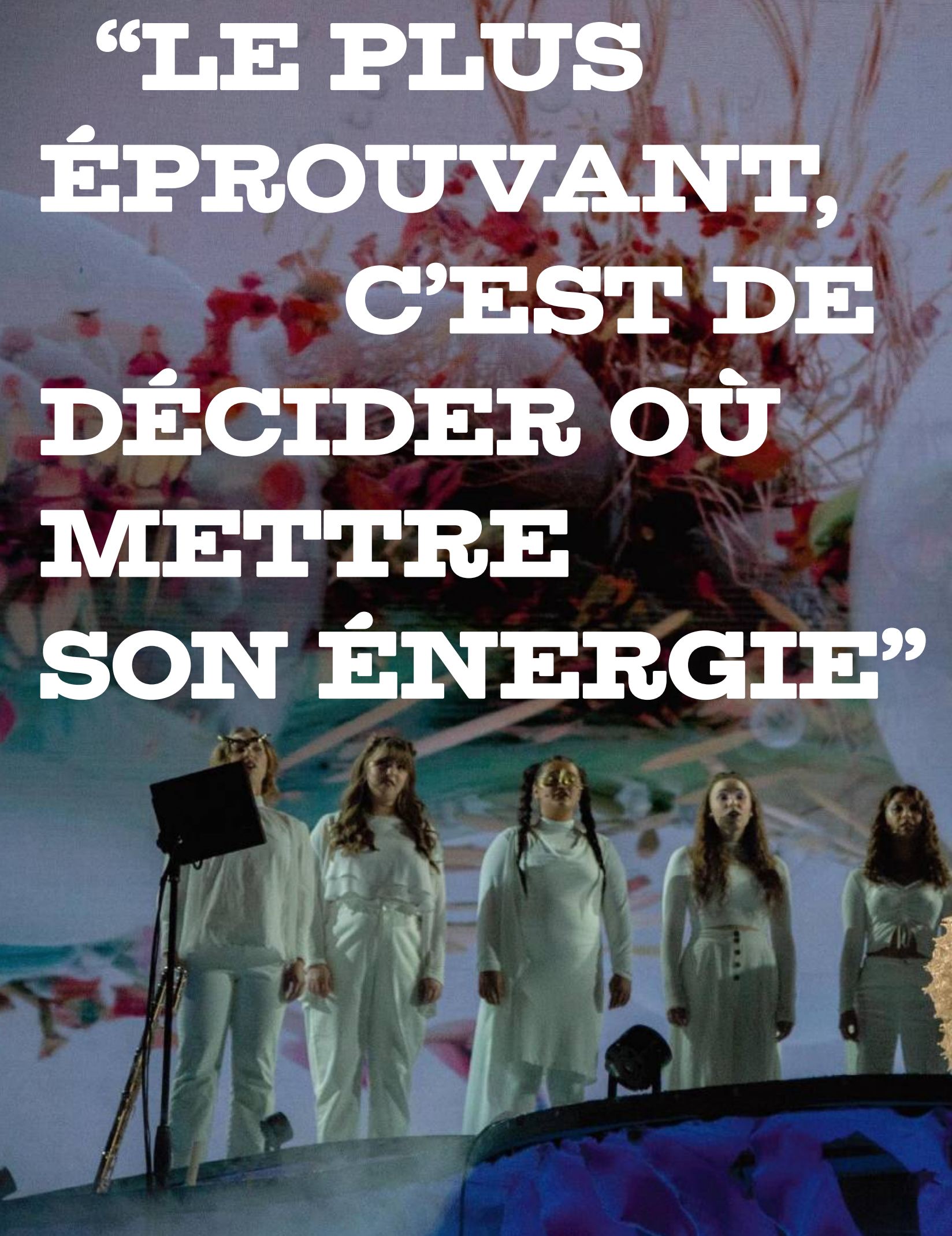
Disco, I'm Coming Out à la Philharmonie de Paris, jusqu'au 17 août. Catalogue d'exposition dirigé par Patrick Thévenin (Éditions de La Martinière/ Philharmonie de Paris), 224 p., 39,90 €. En librairie le 28 février.





↑
Grace Jones, Studio 54, December 31, 1977,
Bettmann Archive/Getty Images.
↗
Le Clique, 1978 par Bill Bernstein.
→
The Ice Palace, Cherry Grove, Fire Island, NY,
September 1977 par Meryl Meisler.





“LE PLUS ÉPROUVANT, C’EST DE DÉCIDER OÙ METTRE SON ÉNERGIE”



Santiago Felipe

↑
Lors de la tournée Cornucopia au Chase Center, à San Francisco, en février 2022.

Chez Björk, la musique est devenue image et l'image, musique il y a un bon moment maintenant. Celle qui débuta avec le bien nommé *Debut* (1993) ne cesse de renforcer les liens entre les sons et les visuels. Lorsque nous l'avions vue à l'Accor Arena, à Paris, en 2023, avait explosé un spectacle facétieux et foisonnant, qui convoquait une sarabande féerique, une robe peu pratique de laquelle sortait un anthurium au pistil rappelant tour à tour une verge et une épée, et un masque-bijou hanté signé James Merry… Un monde onirique, mi-organique, mi-digital, où les lutins auraient eu des jambes bioniques. Le vaste show 3D était cocréé avec la cinéaste argentine Lucrecia Martel et la scénographe Chiara Stephenson, et faisait dire aux puristes que les visuels commençaient fort à bouffer tout le son. Alors même qu'il était indéniable qu'un show pareil ne pouvait qu'émaner de l'esprit pluridisciplinaire et ô combien attachant de Björk. La musicienne islandaise publie un livre et un film sur cette tournée qui alertait sur l'urgence climatique, et a accepté de répondre à quelques questions de notre rédaction et d'artistes-ami·es.

Propos recueillis par Carole Boinet, Jean-Marc Lalanne, François Moreau & Franck Vergeade



Vidar Logi

***Les Inrockuptibles* — Vous sortez un livre et un film sur votre tournée *Cornucopia* qui était visuellement très intense. Les images ont-elles toujours eu cette importance prépondérante pour vous ?**

Björk — Ça m'a moi-même surprise. Il s'agit d'un long voyage. J'ai commencé, adolescente, dans des groupes punk où nous étions profondément anti-images, persuadés que le visuel était un artifice. Puis nous nous sommes laissé photographier, et avons été mal perçus, visuellement parlant. Nous avons donc voulu corriger le tir afin de ressembler à notre musique. Depuis, j'ai cherché sur chaque album à traduire visuellement les timbres, les couleurs et les textures des morceaux afin que l'image devienne un raccourci pour la compréhension de la musique. J'appelle mes pochettes d'albums "des cartes de tarot sonores" sur lesquelles des personnages expriment l'émotion contenue dans les paroles des morceaux, et leurs points de vue sur le monde. J'ai senti qu'il était important de produire ce livre de photos *Cornucopia* pour accompagner le film, dans la mesure où il n'est projeté qu'à Lisbonne. Mais le livre rassemble nos 43 concerts et 100 costumes. On y retrouve nos invités comme Kas de Gabber Modus Operandi, Serpentwithfeet et les chorales locales mexicaines, japonaises, australiennes, californiennes…

La première image qui vous a marquée ?
Hmmm… Une statue de cheval ? Mon grand-père me conduisait à l'école maternelle et nous pointions systématiquement du doigt une statue de cheval que nous croisions sur la route.

Avez-vous peur de l'IA ?
Oui et non. Je pense que lorsqu'une révolution technologique de cette ampleur survient, il est urgent de l'humaniser. Trouver de l'espace pour les sentiments et la spiritualité. Les musiciens sont bons pour ça.

Quand avez-vous pris conscience de la crise climatique et de l'urgence à vous impliquer dans le combat écologique ?
J'ai été impliquée dans différents combats en Islande depuis vingt-cinq ans. J'ai commencé à pratiquer la philosophie consistant à dire "pense global, agis local". L'Islande est le plus grand territoire préservé en Europe et mérite d'être protégé.

Comment convaincre un·e climatosceptique de la catastrophe en cours ?
Je suis musicienne. Ça dépasse le champ de mes compétences. Ou peut-être n'est-ce pas l'angle que j'adopte. J'essaie de me concentrer sur des choses faisables.

Y a-t-il un album que vous souhaiteriez nous inviter à écouter ?
À Noël, j'ai beaucoup écouté le nouvel album de Clarissa Connelly. Il se mariait parfaitement bien à la neige.

David Lynch est décédé. Quelle relation entretenez-vous avec son œuvre ? L'aviez-vous rencontré ?
Je l'ai un peu raté… entre deux générations. Mon groupe d'amis était beaucoup plus obsédé par Jane Campion, Jeanette Winterson, Kate Bush, Anaïs Nin… Et non, je ne l'ai jamais rencontré.

Que pensez-vous de cette nouvelle ère Trump ?
Je n'ai jamais été aussi heureuse et à l'abri que dans ma maison en Islande.

Où trouvez-vous de l'espoir, de la joie aujourd'hui ?
Hmm… Dans différentes choses selon les jours… l'humour ? J'ai toujours regardé beaucoup de comédies, et le duo Trixie et Katya *[deux drag-queens ayant participé au show* RuPaul's Drag Race All Stars*]* est mon préféré en ce moment.
Je passe beaucoup de temps dehors, dans la nature. Deux à trois heures chaque jour… À Reykjavík c'est très simple, même s'il s'agit d'une capitale européenne. Je vis sur une plage entourée de montagnes. Je passe mon temps à chercher de nouvelles musiques, de nouveaux films et de nouveaux livres à découvrir. Et je passe du temps avec ceux que j'aime, mes amis, ma famille. •••

Théâtre équestre Zingaro
Fort d'Aubervilliers
Métro ligne ⑦

Billetterie disponible :
www.fragile-zingaro.fr

Fragile
AU THÉÂTRE ZINGARO

13.03.25 → 23.05.25

Concerts

mars

13 & 14 Mayra Andrade *reEncanto*
18 Les Exilés Poétiques avec Arthur H
20 *One Night Alone with Keren Ann*
21 Shannon Wright
25 Derya Yıldırım & Grup Şimşek
27 Durand Jones & The Indications
29 L'Orchestre National de Barbès *Les 30 ans*

avril

3 & 4 Molécule *Live Quantique*
8 Rocío Márquez *Himno Vertical*
10 Léonie Pernet *Poèmes Pulvérisés*
11 Rodolphe Burger / Sofiane Saidi / Mehdi Haddab
13 Tigran Hamasyan *solo*
14 Niño de Elche *Cante a lo gitano*
17 & 18 Bachar Mar-Khalifé *joue Christophe*
19 Nick Waterhouse
29 Raül Refree *El espacio entre*

mai

17 Sanseverino *30 ans sur la route !*
20 *Les Égarés* Sissoko / Segal / Peirani / Parisien
23 Tinariwen

La suite de la programmation prochainement…

Télérama · Libération · Les Inrockuptibles · radio nova · Théâtre équestre Zingaro · Astéros Spectacles

→ **Sega Bodega (producteur de musique) — *Blissing Me* est l'un de mes morceaux préférés, et j'ai le sentiment que partager de la musique est un langage d'amour pour vous. Avez-vous déjà ou pourriez-vous tomber amoureuse d'une personne qui aime de la très mauvaise musique, ou qui s'en fout ? La musique est-elle essentielle pour se connecter à quelqu'un ?**

Hmmm… C'est un peu crucial… Ou peut-être qu'il suffit que les goûts se chevauchent… ? Par exemple, vous partagez le folk ensemble, mais l'un écoute du death metal et l'autre du R&B ? Je peux trouver exotique que quelqu'un que j'aime énormément et qui me comprend aime un morceau que je n'aime absolument pas… Donc cela varie… Je pense que j'ai une capacité de compréhension assez large en ce qui concerne la musique, peut-être moins avec certaines choses comme l'homophobie, le racisme ou la misogynie, qui sont des tue-l'amour complets.

Kasimyn (moitié du duo Gabber Modus Operandi) — Dans un monde imaginaire où la colonisation n'aurait pas eu lieu, où l'Occident ne serait pas le seul curateur musical, sur quels types de musiques danserions-nous ?

Je suis d'accord avec vous, je trouve absolument épuisant que le seul point de vue soit celui de l'Occident blanc, non-stop ! Il y a un aveuglement au génie, au talent, au savoir-faire dans la dénommée "world music", où le musicien n'est pas considéré comme un auteur au même titre que Debussy ou Bach, mais plutôt comme une créature sauvage et inconnue qui serait en transe. C'est très condescendant. J'adorerais danser sur des milliers de genres musicaux dans le futur… À la pleine lune, nous organisons des DJ-sets chez notre disquaire en Islande *[Smekkleysa, à Reykjavík]*, et le mot d'ordre est "tous genres et toutes générations confondus". Ce sont des raves de journée !

"Je suis avide de la somme d'albums que je pourrais faire, mais il me faudrait cinq Moi pour les réaliser."

Kasimyn — Si vous pouviez être un personnage de fiction, lequel seriez-vous, et pourquoi ?

Hmm… bonne question… difficile d'y répondre. Peut-être Anaïs Nin dans ses journaux, mais il ne s'agit pas de fiction… Ou le loup, ou la forêt enchantée dans *Princesse Mononoké [Hayao Miyazaki]*, ou bien la créature océanique extraterrestre dans *Les Enfants de la mer [Daisuke Igarashi]*.

Marina Herlop (musicienne) — Est-ce que le fait que votre matière de travail – la musique – soit infinie, alors que vous, en tant qu'être humain, ne l'êtes pas, vous a déjà accablée ou gênée ? Par exemple, ressentez-vous parfois la tension qu'il y a à chercher la parfaite combinaison d'éléments avec des possibilités infinies dans une durée de temps impartie ?

Oui !!! Comme vous le dites bien ! Je ressens ça tout le temps, je suis avide de la somme d'albums que je pourrais faire, mais il me faudrait cinq Moi pour les réaliser. Mais je contiens également l'opposé : je pense que l'humilité est essentielle pour un musicien et je cherche à la manifester lorsque je choisis un morceau à enregistrer ou quels musiciens ou concerts prioriser… Donc, quand je découvre que je ne peux faire qu'une petite partie des choses et que je dois choisir avec sagesse, ça les rend d'autant plus précieuses. D'une certaine façon, la limitation nous rabaisse nous-mêmes, de façon positive.

Marina Herlop — Au cours de votre processus créatif, le quotidien vous paraît-il futile ? Par exemple, est-ce que les activités sociales, ou le fait de s'intéresser à celles et ceux que vous aimez, ou réaliser des tâches du quotidien vous semblent être des interférences, incompatibles avec l'état d'esprit ascétique et contemplatif que requiert la créativité ? Pouvez-vous combiner ces rôles, ou devez-vous faire des compromis ?

Peut-être parce que je suis l'aînée d'une fratrie et que j'ai eu mon premier enfant jeune, j'ai toujours insisté sur le fait de faire coexister les mondes de la musique et de la famille sans heurts. J'essaie de regrouper ceux que j'aime, l'écriture musicale et la paperasse dans une seule et même grappe. Et je n'y pense même plus. C'est devenu un mix naturel. Je me rends beaucoup dans la nature afin de nourrir ma solitude. Je l'ai toujours fait depuis que je suis enfant. Les tournées exigent cela de vous, d'être un ermite. Ce qui est le plus éprouvant, c'est de décider où mettre son énergie. Peut-être car mon corps est mon instrument et que je dois donc en avoir conscience. Je l'ai beaucoup protégé, ce qui m'a donné une bonne santé…

Aleph Molinari (écrivain, directeur artistique et corédacteur en chef de *Purple Magazine*) — Quel paysage trouvez-vous le plus musical et vous inspire pour fredonner, inspirer, ouvrir grand vos poumons et chanter ?

Les vallées me semblent se prêter facilement à la progression d'une chanson… Les parcourir comme s'il s'agissait d'un tunnel est similaire à la manière dont le temps s'écoule dans la musique… Mais je dois dire que la quantité d'oxygène dans les forêts tropicales est toujours très stimulante.

James Merry (collaborateur artistique de Björk) — Si vous étiez invitée à vivre dans un tableau pour un an (accompagnée de votre famille et d'ami·es), quel tableau choisiriez-vous et qu'y feriez-vous ?

Wow, bonne question… En ce moment, les univers de Leonora Carrington et Remedios Varos me semblent très habitables… Ithell Colquhoun, également… Cela me semble si délicieux que je refuse de m'engager dans un seul. Je pense que nous devrions faire différentes choses dans différentes peintures.

Catherine Deneuve (actrice) — Chère Björk, est-ce que vous mangeriez de nouveau le chemisier que vous ne vouliez plus porter sur le tournage *[de* Dancer in the Dark *de Lars von Trier]* ?

Barbant de ressortir une fois de plus cet été 1999, mais comme vous le savez, je n'ai jamais mangé de chemisier. Ce n'est pas possible de manger un chemisier. C'était une campagne de dénigrement orchestrée par Peter Aalbæk Jensen, le producteur. Il propageait régulièrement des mensonges auprès d'un média scandinave afin de s'assurer une couverture médiatique supplémentaire et de faire du chantage à ses actrices. Il gérait la presse de la même façon que Harvey Weinstein. Il a par la suite été poursuivi pour de multiples accusations suite à MeToo, au Danemark.

Serpentwithfeet (musicien) — Vous avez créé tellement de choses qui ont changé le paysage artistique et scientifique international. C'est toujours merveilleux d'être le témoin de votre génie. Pourriez-vous nous raconter un moment où vous vous êtes étonnée, un moment où votre idée de vous-même a augmenté (cela peut être un moment créatif ou non) ?

Merci pour le compliment… Une joie humble a explosé en moi lorsque nous enseignions la biophilie et la musicologie à l'aide d'applications sur des écrans tactiles 3D plus vite qu'en classe de musicologie traditionnelle à l'école.

Rick Owens (designer) — Chère Björk, merci pour ce que vous nous offrez ! Quelle est la situation dans laquelle vous préférez vous trouver, et pourquoi ?

Dans la nature… Allumer un feu avec ceux que j'aime, mettre de la bonne musique. Dur à expliquer… L'odeur du feu, l'atmosphère d'intimité avec ses amis, le champagne qui coule dans les veines… absolument irrésistibles !!

Iris van Herpen (designer) — Chère Björk, j'ai vu votre *Nature Manifesto,* et j'ai adoré. Voici ma question : dans la mesure où nature et technologie continuent de s'entrecroiser et de se rapprocher, imaginez-vous de nouveaux écosystèmes pouvant en sortir, qui seraient créés par les humains et les machines ? À quoi ressembleraient-ils ?

Je peux imaginer des combinaisons infinies !!! La biomorphie est en route, la biologie nous permettra de gérer les changements. Cette possibilité donne un espoir extrême !

Cornucopia : The Book de Björk, photographies de Santiago Felipe (OLI/Les éditions Braquage), 480 p., 99,99 €.

Nuits sonores

28 mai — 1er juin 2025

22e édition Lyon, France

Airod b2b Dj Physical
Alice Glass live
Âme live feat. Curses
Anetha presents 'EXHIBIT'
Anto <3
Avalanche Kaito live
Azu Tiwaline & Forest Drive West live
BICEP present CHROMA AV DJ set
BLACKCLUB
The Blessed Madonna
Blood Of Aza
Burna
Busy P b2b Mad Rey
Cashu b2b RHR
Cassius b2b Myd b2b Bambounou
CCL
Chläir live
CHLOE
Daria Kolosova b2b Lacchesi
Das Kinn live
Digital Mystikz [Mala x Coki]
Dylan Dylan b2b Mall Grab
eat-girls live
Effy
Ellen Allien b2b BADSISTA
Fadi Mohem live
Fasme live
FÖLLAKZOID live
Funk Assault [Chläir & Alarico] dj set
Gargantuan Collapse live
Girl Ultra dj set
Goooooose live
Heith, James K & Günseli Yalcinkaya present "The Talk" live AV *Création TIMES*
Helena Hauff b2b DJ MELL G
Honey Dijon
Interplanetary Criminal
Irène Drésel live
IVM Trio [Mika Oki, Apulati Bien & Sébastien Forrester] live
Jeff Mills
Jennifer Cardini b2b Pablo Bozzi
Jersey live
John Maus live
Julmud live
Juno Reactor live
Justine Perry b2b Paula Koski
Jwles live
Kalte Liebe hybrid live
Khalil Epi présente Aïchoucha live AV
KI/KI
KOMPROMAT live
Korea Town Acid live
LB aka LABAT live AV
LEGIT GIRL DJ
LeLeon
Luke Vibert
Lyra Pramuk live
Mac Declos
Machine Girl live
Mall Grab
Manu Le Malin
Mental Overdrive live
Minna-no-kimochi
Mochakk
Mogwaa live
Mohammad Reza Mortazavi live
Moktar
Moxie b2b Wallace
MU540
Mun Sing live
Naajet
Nadah El Shazly live
Nubiyan Twist live
O.B.F x Sr. Wilson
O Ghettão [DJ Nigga Fox, DJ Danifox & DJ Firmeza] live
Patrick Mason
Peggy Gou
Polar Inertia live
Priori live
Promesses b2b Raz 404
Raïna Raï live
Realo live
Renick Bell live coding
Reymour live
Robert Hood
Rosa Pistola
Sara Persico & Mika Oki present 'Sphaîra' live AV
Scorpio Qveen hybride live
Shløмo b2b Oposition
Simo Cell & Abdullah Miniawy live
Solomun
Special Request b2b Flore
Speedy J hybrid live
Suzanne Ciani live
Takkak Takkak live
Tatie Dee live
TOCCORORO
Traumer
Tshegue live
TSVI b2b Surusinghe
Volition Immanent live [Parrish Smith & Mark van de Maat]
Vel
Violent Magic Orchestra live

& many more...

nuits-sonores.com

LA DERNIÈRE ROCK STAR ?

Avec The Strokes, Julian Casablancas a rendu au rock son cool au début des années 2000. Avec The Voidz, il a créé un foyer insurrectionnel contre la toute-puissance du mainstream, dans l'art mais aussi en politique. Rencontre avec un type qui voulait être libre.

Texte François Moreau
Photo Hedi Slimane

On a longtemps couru après Julian Casablancas. L'artiste nous a régulièrement donné des rendez-vous qu'il n'a pas toujours honorés. Quand on arrive à lui mettre le grappin dessus en décembre dernier, il ne semble pas nous remettre. On a pourtant croisé le type partout ces vingt dernières années : dans les coulisses de grands festivals, en concert, dans sa loge le temps d'une interview au milieu de restes de sushis avariés, en chemisette hawaïenne à la sortie d'un show de Blood Orange à Reykjavík (il faisait 1°). Un jour, on s'est même retrouvé par hasard à côté de lui dans un vol Bilbao-Paris. Quand l'hôtesse lui a demandé de relever sa tablette pour le décollage alors qu'il essayait de dormir, il a soufflé comme un ado, puis s'est résigné à obéir, ronchon. Une fois l'hôtesse le dos tourné, il a filé un coup de poing dans le siège pour faire tomber la tablette, avant de retourner pioncer. Essayez de reproduire le même geste, vous n'y arriverez pas. Il faut être lui pour ça.

Car Julian Casablancas est une rock star, peut-être même la dernière rock star. Il a une démarche claudicante, porte des lunettes de soleil du futur et des fringues que même si on voulait les mêmes, on ne saurait pas où les acheter. Il peut aussi se montrer hostile et acariâtre en entretien, comme s'il voyait en nous cette hôtesse de l'air qui l'a un jour sorti de sa sieste. Certes, il n'a pas encore atteint le niveau de confrontation légendaire de Lou Reed, quand ce dernier se payait littéralement la tête des médias, mais le garçon reste difficile à appréhender.

Quand on appelle Julian, c'est pour parler de *Like All before You,* le nouvel album de son groupe The Voidz, sorti en septembre dernier (en quatrième position du top albums 2024 des *Inrocks* et en tête d'affiche des Inrocks Festival cette •••



↓
Julian Casablancas
par Hedi Slimane
au Chateau Marmont,
Los Angeles,
en décembre 2022.





“Les gars, vous ne pourriez pas vous entendre jusqu’à ce que l’on vive enfin dans une démocratie digne de ce nom ?”

→ année). *“C’est drôle, parce que je me suis levé ce matin en me rappelant que j’avais cette interview et qu’on allait encore me demander tous ces trucs que je déteste sur où et comment le disque a été fait. La raison pour laquelle je n’aime pas ce genre de discussion, c’est que connaître les conditions d’enregistrement d’un album n’a d’intérêt que si le disque en question passe l’épreuve du temps”,* nous rencarde-t-il. *“Oui, mais c’est combien de temps, l’épreuve du temps ?”,* lui demande-t-on. *“À partir de trente ans, ça devient pertinent. Mais d’ici là, on s’en fout un peu.”* C’est le moment où on a commencé à énumérer dans notre tête les albums sortis en 1995, au cas où l’échange devait tourner court.

THE STROKES, UNE RELATION CHAOTIQUE

Pour celles et ceux qui, ces trente dernières années, ont préféré se couper de l’actualité musicale, Julian Casablancas n’est pas seulement le leader des Voidz, il est aussi un membre fondateur des Strokes, quintette new-yorkais qui aura rendu son cool au rock au début du siècle avec le cultissime album *Is This It* (2001). C’était avant le streaming, quand l’industrie du disque vendait encore des disques. On dit alors de Julian qu’il est un génie. Gordon Raphael, producteur hirsute de l’album, nous a même confié que son approche de la musique était unique : *“C’est comme s’il avait plusieurs cerveaux, il est capable de jouer plusieurs mélodies à la fois.”* Pas de doute : c’est bien la définition d’un génie.

Après *Is This It,* viendront *Room on Fire* (2003) et *First Impressions of Earth* (2006), puis une période de hiatus jusqu’en 2011, durant laquelle Julian mettra en boîte son seul et unique album solo à ce jour, *Phrazes for the Young* (2009) – on raconte à l’époque que les membres des Strokes sont brouillés et usés par les tournées, trop alcoolisés pour certains (Julian), sous l’emprise de l’héroïne pour d’autres (Albert Hammond Jr., guitariste du groupe et pote de Casablancas depuis le lycée). Quand *Les Inrocks* partent à sa rencontre, à Los Angeles, à l’occasion de la sortie du disque, Julian fait un constat accablant sur la situation qui l’a poussé à prendre le large : *“La décision, au début du groupe, était de bosser le plus possible. Mais bosser dur ne signifie pas uniquement bosser dur en studio, c’est une lutte permanente. Tu dois aussi travailler autant que tu peux quand le groupe n’est pas réuni. Ce n’était plus le cas de tout le monde, et j’ai fini par avoir l’impression d’être le seul à le faire, de me prendre toute la merde, de devoir en permanence tirer les autres vers le haut.* […] *Mais le problème venait peut-être aussi de moi : sur nos derniers enregistrements, on ne savait plus du tout communiquer et mes problèmes avec l’alcool ont sans doute amplifié les malentendus. Ils avaient baissé les bras, écoutaient ce que je disais et s’exécutaient mais n’étaient pas forcément ravis de ne pas avoir leur mot à dire. Ils étaient très frustrés.”*

Mais le groupe tiendra bon. Trois nouveaux albums verront le jour : *Angles* en 2011 (Julian enregistrera les voix, seul dans son coin, vous voyez l’ambiance), *Comedown Machine* en 2013 (le groupe ne fera aucune promo et ne défendra pas le disque sur scène) et *The New Abnormal* (2020), paru en pleine pandémie et avec lequel ils remporteront le Grammy du meilleur album rock l’année suivante, faisant entrer les Strokes dans la salle d’attente du Rock and Roll Hall of Fame. Un triomphe.

N’oublions pas de mentionner que ces vingt dernières années, Julian, mille fois imité mais jamais égalé, a aussi collaboré avec Pharrell, Queens of the Stone Age, Jehnny Beth, Danger Mouse & Sparklehorse, Charli XCX, les rigolos de The Lonely Island et, bien sûr, Daft Punk (pour deux morceaux, dont un classique pour toujours, *Instant Crush*).

Des sources proches du dossier racontent que les Strokes ne seraient plus pour lui qu’un job alimentaire et que c’est avec The Voidz, groupe qu’il a monté en 2013, qu’il s’accomplirait pleinement en tant qu’artiste. Avant de lui parler, en ce décembre glacial, on nous conseille d’ailleurs d’éviter le sujet. Pas seulement parce qu’on est censé évoquer *Like All before You,* ce fameux nouvel album des Voidz, mais parce que parler des Strokes a tendance à le rendre nerveux. On le comprend. Les journalistes se comportent parfois comme des groupies et les gens ont trop tendance à ressasser ce passé qui n’est qu’un mythe, et à rejouer sans cesse l’histoire du New York des années 2000, en projetant leurs propres affects de jeunesse sur ce band qui, lorsqu’il décide de se mettre au travail, ne demande qu’à regarder devant lui.

En 2023, à l’occasion de la sortie de son album solo *Melodies on Hiatus,* Albert Hammond Jr. nous confiait se sentir lui aussi en décalage et totalement dissocié de l’image que semble, parfois, renvoyer le groupe aujourd’hui : *“Je n’ai jamais l’impression de faire face à des gens qui me comprennent, notamment quand je suis face à des fans. C’est une sensation étrange et frustrante.* […] *Je ne vais certainement pas m’asseoir avec toi et énumérer tous les succès des Strokes, je ne peux pas avoir ce recul. Les gens doivent comprendre que si tout ce qu’on a pu faire leur paraît énorme, c’est plus difficile de notre côté d’avoir ce genre de sentiment.”* On imagine que Julian aurait pu nous dire la même chose. Dernièrement, à la question du quotidien britannique *The Guardian “Quelle chanson ne supportez-vous plus d’entendre ?”,* ce dernier répondait *Last Nite,* comme s’il parlait du groupe d’un autre : *“Cette chanson des Strokes est morte pour moi.* […] *Si elle passait là, à la radio, je couperais probablement le son.”* Un véritable camouflet pour les fans, qui plébiscitent le morceau à chaque concert. Mais voyons les choses en face : *Last Nite* n’est-elle pas devenue pour •••

→ les néo-quadragénaires, ex-bébés rockeur·ses, ce que *Les Lacs du Connemara* est aux étudiant·es en école de commerce ? Vous avez quatre heures.

THE VOIDZ, GROUPE ANTI-SYSTÈME ?

Julian Casablancas déteste l'establishment, bien que, par la force des choses, les Strokes en fassent désormais partie. Peut-être en aurait-il été autrement si l'histoire s'était arrêtée en 2005 avec l'éclipse à durée indéterminée du groupe. Julian en tirait un bilan clairvoyant en 2009 : *"On a vendu pas mal de disques, mais nous sommes quand même restés sous le radar du mainstream, nous avons atteint la taille maximum qu'on puisse obtenir tout en restant plus ou moins underground – une position idéale."* Cette position d'outsider étant devenue intenable au début des années 2010, la formation des Voidz en 2013 aura été le ticket gagnant pour un retour à la marge, la place de prédilection du garçon, où il peut envoyer valser les injonctions restrictives de l'industrie et d'un public bloqué sur Radio Nostalgie. L'occasion aussi d'envisager de nouvelles perspectives plus collaboratives, au sein d'un gang sur la même longueur d'onde, après les traumas accumulés au sein des Strokes : *"Quand j'ai débuté les répétitions pour ma première tournée en solo, je me suis dit : 'Oh shit, mais c'est en groupe que j'aime faire de la musique.' J'ai compris que j'aimais me retrouver dans une foutue pièce avec d'autres musiciens pour jouer au coin du feu. Cette alchimie, c'est ce que j'ai cherché toute ma vie. Je ne dirais pas non plus que cela m'a ouvert de nouvelles perspectives, parce que, d'une certaine manière, c'était assez similaire à ce que j'avais déjà vécu. Mais disons que ça m'a permis de réaliser à quel point*



j'aimais écrire et arranger de la musique. À partir de là, j'ai toujours cherché à créer la situation idéale, tant au niveau musical qu'humain. Chaque fois que nous nous retrouvions tous les six, avec les Voidz, c'était la configuration parfaite, presque magique. Tout ce que nous faisions sonnait tellement bien, tellement cool. On s'entendait parfaitement, malgré nos différences. Il y avait beaucoup de respect entre nous, je pense. Nous avions tous déjà vécu l'expérience d'un band auparavant, ce qui nous a permis d'éviter les pièges classiques de la vie en groupe. Nous étions tous animés par le désir de faire de la musique intéressante. Produire quelque chose d'artistiquement puissant et cool était bien plus important que de chercher à être populaires."

Tyranny (2014), le premier album du groupe, ressemble ainsi à un tabassage en règle par le biais d'une musique hostile, tribale et inconfortable, volontiers dissonante, autant qu'à un manifeste d'émancipation. Julian et ses Voidz font alors figure de pionniers en quête d'un nouveau territoire à défricher. En convoquant une imagerie rétrofuturiste, les Voidz, avec leur dégaine de loubards, racontent déjà quelque chose de l'Amérique postcapitaliste des milliardaires apocalyptiques aux affaires aujourd'hui, tout en venant titiller la bien-pensance rock vieillissante, incapable de se remettre de son revival des années 2000. Pourtant, de ce marécage grouillant émergent encore et toujours les prodiges mélodiques qui font la marque de fabrique de Julian Casablancas, à l'image du titre *Human Sadness,* un vertige existentiel hors norme (10 minutes 56 secondes) aux allures de pièce symphonique instable, dont les archéologues s'échinent encore à cartographier la structure. Contre toute attente, c'est le moment où "Jules" décide de mentionner Beethoven : *"Tu me parles de mélodie, mais la marque de fabrique dont tu parles tient davantage à des considérations harmoniques. J'ai étudié l'harmonie à quatre voix à l'école et ça m'est toujours resté parce que, d'une certaine manière, c'est ce qui définit un groupe et ce qui façonne une mélodie. Récemment, j'ai vu un extrait vidéo de Leonard Bernstein* [compositeur et pianiste américain] *dans lequel il jouait une pièce de Beethoven. La mélodie tournait autour d'une seule et même note répétée, mais les changements d'accords étaient magnifiques. Alors, est-ce qu'on peut dire qu'il a écrit une belle mélodie ? Ou est-ce autre chose ? Je veux dire, quand on déconstruit une chanson et qu'on isole la mélodie, il faut évidemment qu'elle soit bonne, mais pour moi, ce qui fait vraiment la différence, c'est le soin et la réflexion apportés à l'harmonie. Je ne m'arrête pas tant que je n'ai pas extrait toute l'essence de l'idée qui se cache derrière. Cela passe par le choix de la note de basse, la note du clavier, les accords que l'on joue."*

Phrazes for the Young, son album solo à l'usage de la jeunesse moderne et formidable témoignage écorché d'un enfant du siècle, aurait pu faire de lui le Bob Dylan de sa génération (un titre honorifique qu'il se serait empressé de refuser d'endosser). Pour les dylanophiles, disons qu'il se situe alors entre l'épiphanie poétique de *Another Side of Bob Dylan* (1964) et les apologues de *John Wesley Harding* (1967) à la sauce new wave. Mais il était l'œuvre d'un gosse à peine éveillé, hésitant encore à entrer en résistance. Julian : *"Pour cet album, j'avais écrit deux types de chansons : des morceaux sombres et* •••



“Dans les années 1950, les médias avaient à cœur de rapporter la vérité, mais on a balancé tout ça par la fenêtre. C’est comme si la vérité n’avait plus aucune importance.”

→ *expérimentaux, et des choses plus traditionnelles. J’ai choisi la deuxième option, pensant que, sinon, personne ne s’intéresserait au disque. Et si l’album devenait populaire, j’aurais alors tout le temps ensuite pour explorer mes idées plus bizarres. Mais c’est une décision que j’ai rapidement regrettée. Je ne ferai plus jamais ça. À partir de ce moment-là, j’ai décidé que je ne ferais que des choses que je trouve vraiment cool.*” “Tyranny *était une réponse à cette prise de conscience ?”,* lui demande-t-on. *“Une réponse sans concession et sans faux-semblants. Une façon de dire que si tu n’aimes pas, je m’en cogne”,* nous répond-il.

PLUS QU’UN SIMPLE GROUPE, UNE PLATEFORME MULTIMÉDIA

L’heure de la révolte a sonné. Mais pas question pour lui de végéter dans les limbes de l’underground. L’idée qu’il a derrière la tête n’est pas non plus de lutter pour la première place du classement Billboard mais de parvenir à affecter l’hégémonie culturelle du mainstream, en le doublant par la marge, tel un Antonio Gramsci punk. Pas un pari remporté d’avance : *“Dans les années 1990, tu trouvais des labels pour miser de l’argent sur des artistes, juste parce qu’ils étaient persuadés qu’ils étaient bons. Tous n’auraient pas un succès colossal, mais ils auraient sans doute placé quelques bonnes chansons dans les charts, à égalité avec la pop. Aujourd’hui, les bonnes chansons sont bannies des tops. Certaines d’entre elles que je considère comme mes préférées auraient eu droit à leur clip vidéo sur MTV dans les années 1980. Maintenant, elles font 30 000 vues sur YouTube quand un morceau qu’on dirait généré par une intelligence artificielle tape direct dans le milliard d’écoutes. Ce constat ne concerne pas seulement la musique, mais tout, du design des voitures à la construction des immeubles. Je veux dire, plus aucun building n’a de gargouilles, aujourd’hui. Tu vois ce que je veux dire ? Le retour sur investissement d’une gargouille est nul. Et si ça ne rapporte pas d’argent, ça finit à la poubelle”,* constate-t-il. On ne le contredit pas.

Dans une interview accordée au magazine *Vulture,* en 2018, il soutenait par exemple que le monde ne tournait pas rond parce que la musique d’Ariel Pink était inconnue du grand public – c’était avant que Pink ne donne dans le trumpiste bas du front et ne participe à la bande originale d’un documentaire complaisant sur la mouvance incel. *“L’Amérique et le monde ne seraient donc pas où ils en sont aujourd’hui si Guided by Voices, The Replacements ou Yo La Tengo, trois groupes-phares de l’indie made in USA, étaient plus célèbres que Taylor Swift ?”,* lui demande-t-on. Julian : *“Guided by Voices a beaucoup influencé nos premiers morceaux et je ne sais pas pour The Replacements, mais la réponse est oui. Après, je ne dis pas qu’ils devraient remplacer Taylor Swift ou être plus populaires, mais je pense que s’ils étaient un tiers aussi connus, le niveau moyen de conscience des choses augmenterait considérablement, oui.*”

Qu’à cela ne tienne. The Voidz ne sera pas qu’un simple groupe, mais une plateforme multimédia adepte de science-fiction vintage, d’esthétique hair metal et d’univers dystopiques, par laquelle transitera tout un tas d’idées et d’outils critiques (oserait-on dire postsituationnistes) visant à éveiller nos esprits ramollis par les desseins illibéraux des grandes corporations qui pourrissent la vie démocratique américaine. *“Tu vois, quand Dave Chappelle part en croisade contre les personnes transgenres ? Mon opinion, c’est qu’il y a des combats plus importants à mener aujourd’hui. Les gars, vous ne pourriez pas vous entendre jusqu’à ce que l’on vive enfin dans une démocratie digne de ce nom ? Après ça, vous aurez tout le loisir de vous prendre la tête sur des sujets spécifiques. C’est pareil quand un critique musical, sûr de ses goûts, vient déverser sa bile sur un groupe indie. Tu ne peux pas juste fermer ta gueule ?”,* s’emporte-t-il quand on évoque les critiques à l’égard de la musique des Voidz et son rôle d’objecteur de conscience. *“Encore une fois, je fais un parallèle entre l’art et la politique”,* répétera-t-il à plusieurs reprises.

POLITISÉ HORS DES PARTIS

Bien qu’il ait grandi à Manhattan, dans un environnement capitaliste (son regretté père, John, était le fondateur de l’agence de mannequins Elite), Julian s’est ainsi forgé une culture politique de gauche un peu foutraque et *border* parfois, mais très

documentée et toujours en marge de l'establishment démocrate. Sa bio Instagram ne laisse pas de place au doute : *"Avec amour et respect, merci d'arrêter de regarder/lire les médias mainstream"*, peut-on lire, avant de rediriger vers un média d'information indépendant, *Rad Indie Media*. Il n'a pas voté aux dernières élections, par exemple, considérant, dans un post Insta supprimé depuis, que les partis républicain et démocrate sont *"une blague"* et *"un tissu de mensonges"*.

Il ajoute que voter pour l'un ou l'autre revient à voter pour *"les banques et les compagnies militaires et pétrolières, dont les médias servent d'outils de propagande et de divertissement"*. Une variante de la peste et du choléra – *"choisir entre manger sa merde chaude ou froide"*, comme l'écrivait Charles Bukowski. *"Dans les années 1950, les médias avaient à cœur de rapporter la vérité, mais on a balancé tout ça par la fenêtre. C'est comme si la vérité n'avait plus aucune importance"*, assène-t-il, un peu désabusé.

Sa mère aurait essayé de le convaincre de faire barrage à Trump, mais il n'y a rien eu à faire. Exit Kamala Harris, donc. Ses héros et héroïnes à lui s'appellent Howard Zinn (historien), Bernie Sanders (il ne pardonnera jamais aux démocrates de l'avoir isolé), Maya Wiley (avocate et activiste des droits civiques, ancienne candidate à la mairie de New York), le linguiste culte Noam Chomsky ou encore le journaliste Chris Hedges (pas vraiment connu en France).

Des personnalités intellectuelles toutes issues de la gauche radicale, critiques féroces du capitalisme et d'un pouvoir en place qui maintiendrait les Américain·es dans l'ignorance au profit d'une petite élite. On comprend soudainement pourquoi il a toujours ses lunettes noires sur le pif : elles lui permettent de voir la réalité au-delà de la propagande subliminale que l'élite oligarchique nous sert, comme dans le film *Invasion Los Angeles* (1988) de John Carpenter.

Il a d'ailleurs reçu certaines de ces personnalités, dont Chomsky et Hedges, dans *S.O.S. – Earth Is a Mess*, son talk-show à l'esthétique sci-fi criarde très Igor et Grichka Bogdanoff *early 80s*, un temps hébergé sur la chaîne YouTube du magazine *Rolling Stone*. On y discutait de la question démocratique et des ressources à notre disposition pour trouver… la vérité. *"La vérité, dans les actualités et en politique, est une chose rare qui ne rapporte pas d'argent, mais qui est pourtant au cœur de ce qui compte si on veut améliorer les choses. Tout ça pour dire que oui, elle se trouve plutôt dans l'underground et plus rarement dans le mainstream. J'ai toujours pensé qu'il était possible de réunir ces deux mondes, mais ils n'ont jamais été aussi éloignés qu'aujourd'hui."* Et *Like All before You*, dans tout ça ? On en reparle dans trente ans.

Like All before You (Cult Records/PIAS). En concert aux Inrocks Festival, Centquatre-Paris, les 4 et 5 mars.

Playlist : Julian Casablancas en 15 trésors cachés.

CHATELET!



Directeur général : Aviel Cahn
Directeur du Ballet : Sidi Larbi Cherkaoui

BALLET DU GRAND THÉÂTRE DE GENÈVE

PROGRAMME 1 DU 30 MARS AU 6 AVRIL
IHSANE SIDI LARBI CHERKAOUI

PROGRAMME 2 DU 10 AU 13 AVRIL
STRONG SHARON EYAL
BUSK ASZURE BARTON
BOLERO DAMIEN JALET
ET SIDI LARBI CHERKAOUI

châtelet THÉÂTRE MUSICAL DE PARIS

Partenaire du Ballet du Grand Théâtre : INDOSUEZ WEALTH MANAGEMENT

Avec le soutien de DANCE REFLECTIONS BY VAN CLEEF & ARPELS

fondation suisse pour la culture prohelvetia

VILLE DE PARIS

MOUVEMENT Les Inrockuptibles PARIS PREMIÈRE

Photo © Thomas Amouroux – Direction artistique : Base Design – Réalisation : .com un poisson dans l'eau – Licences N° L-R-21-4095 / L-R-21-4060 / L-R-21-4059

ICI, LE FUTUR!



Outre les têtes d'affiche The Voidz, pour deux concerts événements, et Fat White Family, espoirs hexagonaux et découvertes internationales se presseront aux Inrocks Festival 2025. Focus sur sept artistes très attendu·es à Paris, Lyon et Bordeaux, du 4 au 8 mars.

Texte Maxime Delcourt, Théo Dubreuil, François Moreau & Xavier Ridel



→ Please

Alors que se confirme le retour en force de la French Touch dans l'imaginaire collectif, le power trio parisien Please se tient en embuscade. Proche de la paire de Kids Return, avec qui il partage un goût immodéré pour le soft rock (l'un de ses morceaux s'intitule *Loving Soft*), le groupe formé par Louis Bahda, Dylan Amsellem et Aristide Lacarrère s'est illustré par deux EP qui charrient autant l'héritage de Todd Rundgren ou d'Elton John que celui des disques du label français Record Makers. À l'instar du single *Flashlight*, qui porte en germe toutes les influences du trio, Please renoue avec l'idée d'un rock à mélodies. Loin des considérations de l'époque et conscients de cette distanciation choisie, les trois musiciens travaillent, non sans dérision, à l'intemporalité de leur son : pas rétif à l'idée du mélange des genres, fantasmant tout de même la musique organique des seventies, mais à la manière postmoderne d'un groupe comme Air. **T. D.**

Au Centquatre-Paris, le 7 mars.

Eat-Girls

Trio lyonnais biberonné à la no wave et autres joyeusetés disco-industrielles, Eat-Girls ne manque pas de piquant. Si la formule peut sembler éculée à la première écoute (boîtes à rythmes, voix monocordes, guitares glaciales), Amélie Guillon, Elisa Artero Flores et Maxence Mesnier tracent une ligne oblique avec des textes taquins et surréalistes. Jamais écrasé par les références, le trio avait fait un clin d'œil au Covid-19 dans les remerciements de son premier EP, façon de dire que les quatre trésors qui s'y trouvaient, faits avec sagacité et les moyens du bord dans l'urgence immobile du confinement, devaient d'abord leur salut à l'ennui. Avec *Area Silenzio,* Eat-Girls confirme, même en prenant son temps, sa capacité à distiller de grandes idées mélodiques dans son minimalisme *badass* et dansant. **F. M.**

Au Centquatre-Paris, le 8 mars.



Hector Passat

← Sad Night Dynamite

Avant Sad Night Dynamite, l'histoire d'Archie Blagden et de Josh Greacen aurait pu n'être que celle de deux amis d'enfance tuant le temps dans les rues de Glastonbury. Biberonnés à *Top of the Pops,* ils préfèrent transformer toutes ces heures passées devant la télévision en des chansons millefeuille où s'invitent aussi bien Gorillaz que The Avalanches ou Massive Attack. Dès les prémices de Sad Night Dynamite, en 2020, l'idée est claire : faire de chaque morceau un subtil mélange de leurs références (hip-hop, electro, dub) autant qu'un terrain de jeu propice à accueillir leur soif de samples et leurs textes surréalistes. *Welcome the Night* (2024), leur dernier album, ne dit pas autre chose et aboutit à cet ultime concert, *Farewell Party,* pour Les Inrocks Festival – Archie et Josh ayant annoncé la fin de leur aventure commune. Sad Night Dynamite est mort, vive Sad Night Dynamite ! **M. D.**

Au Centquatre-Paris, le 6 mars.



No Windows

Signé·es sur Fat Possum, Very Slangen et Morgan Morris, pas encore la vingtaine, donnent l'impression de pouvoir se contenter pleinement de leur vie à deux, faite d'amitié, de retraites en pleine nature, d'émotions pures et de chansons intimistes, enregistrées à Édimbourg. On tient pour preuve le titre de leur premier EP, *Point Nemo*, cinq titres probablement composés en écoutant de manière compulsive les disques d'Elliott Smith ou d'Aldous Harding. Coïncidence ou non, c'est Ali Chant (collaborateur de la Néo-Zélandaise) qui a mixé cet EP à Bristol. Sont-ce là les prémices d'une ouverture vers le monde extérieur ? Leur folk, à la vulnérabilité si touchante, ne demande que ça. **M. D.**

Au Centquatre-Paris, le 7 mars.

Strongboi

Depuis 2020, Alice Phoebe Lou et Ziv Yamin participent sous l'identité Strongboi à un vaste chantier de réhabilitation de la pop lo-fi, dans les pas d'une Cate Le Bon ou d'un Mac DeMarco, mais guidé·es avant tout par les sonorités d'apparence bancales de vieux synthés Casio. Ce qui n'était qu'un espace de détente pour deux artistes vivant à Berlin en quête de plaisirs simples s'est transformé en un premier album bienfaiteur, tout entier tourné vers les ballades nonchalantes qui préfèrent en permanence la délicatesse, la lenteur et le romantisme à la débauche d'intentions un peu vaines. *Honey Thighs,* dit l'une de leurs premières chansons : leur musique se situe effectivement à ce niveau de douceur. **M. D.**

Au Centquatre-Paris, le 8 mars.

Léa Hasbroucq



← Clara Kimera
Réduire Clara Kimera à son rôle de chanteuse au sein d'Agar Agar serait une erreur. D'ailleurs, la musicienne s'est lancée en solo au travers de deux excellents singles, *King Jester* et *Slenderman*. À la fois contemplatifs et rythmés, lugubres et lumineux, froids et touchants, les titres du EP *Dial 8* dévoilent une atmosphère des plus étranges. En témoigne *Slenderman,* qui donne à la créature la plus terrifiante née d'internet des allures d'être esseulé, émouvant, en dépit de sa sinistre réputation. Par la particularité de sa voix, ses compositions et ses arrangements, Clara Kimera pourrait bien finir par connaître un destin similaire à celui d'une musicienne comme Oklou, dont le talent est désormais pleinement reconnu à l'international. **X. R.**

Au Centquatre-Paris, le 8 mars.

Reymour
Reymour est un duo suisse établi à Bruxelles. Sur fond de boîtes à rythmes et de synthés, Lou Savary chante d'une voix cristalline et rassurante, qui nous enveloppe. Elle est parfois rejointe par Luc Bersier, qui fait tout ce qu'il peut pour ne rien laisser transparaître et rester factuel. À nous de décider si c'est de la joie ou de la tristesse. De l'ennui ou de l'excitation. Sur *NoLand* (2024), un deuxième album plus étoffé, plus pop, on pense parfois à Beach House époque *Depression Cherry* (2015). En anglais ou en français, Lou Savary loue la banalité de ces petites choses qui nous lient aux autres, avec un désintérêt spectaculaire pour le spectaculaire. On a l'impression d'avoir entendu mille fois Reymour dans d'autres disques, et pourtant, c'est comme si Reymour avait tout inventé. **F. M.**

Au Centquatre-Paris, le 7 mars.

Playlist : le meilleur des Inrocks Festival 2025.



Soa Ratsifandrihana
Fampitaha, fampita, fampitàna

chaillot danse
theatre-chaillot.fr



À LA CINÉFABRIQUE ON FORME SANS FORMATER



Le succès de Louise Courvoisier avec son premier long métrage *Vingt Dieux* a mis en lumière une jeune école, la CinéFabrique, créée en 2015 à Lyon, puis en 2023 à Marseille. Comment y enseigne-t-on et quel cinéma s'y dessine ? Reportage.

Texte Bruno Deruisseau
Photo Kamila K Stanley/Collectif Solar pour Les Inrockuptibles

Si *Vingt Dieux* de Louise Courvoisier remporte comme on l'imagine le César du meilleur premier film ce 28 février, on pourra dire qu'on n'avait pas connu un tel phénomène autour d'un premier film français depuis *Les Garçons et Guillaume, à table !,* dont le profil esthétique divergeait certes beaucoup, mais qui remporta ce César (et quatre autres) il y a onze ans, à l'issue d'un parcours public triomphal. À l'heure où nous imprimons ces lignes, *Vingt Dieux* s'approche du million d'entrées, après avoir reçu un accueil critique chaleureux, le prix Jean-Vigo et été sélectionné à Un Certain Regard en mai 2024. Ni *Petit Paysan* ni *Mustang,* également césarisés dans cette catégorie et qui n'avaient pourtant pas à rougir de leur volume d'entrées (un demi-million environ), n'ont atteint un tel succès, à la fois populaire et critique.

Cette réussite, la jeune cinéaste la doit en partie à l'école qui l'a formée : la CinéFabrique. Sortie de l'ombre de la Fémis et de l'École normale supérieure Louis-Lumière, l'école marseillo-lyonnaise a le vent en poupe. Déjà en 2019, on avait noté que le court métrage *Mano a Mano* de Louise Courvoisier avait remporté le premier prix de la Cinéfondation à Cannes. Et elle n'est pas la seule à s'être distinguée. En 2022, nous découvrions avec joie *Mourir à Ibiza (Un film en trois étés)* du trio de cinéastes Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon, tous issus de la même école, et attendons avec impatience leur second film, *Laurent dans le vent,* avec Béatrice Dalle, prévu pour cette année. Enfin, le court métrage *Grand Littoral* d'Augustin Bonnet, qui fait partie comme Louise Courvoisier de la toute première promo de l'école lancée en 2015, était présélectionné cette année pour le César du meilleur court métrage de fiction.

Dotée depuis la dernière rentrée de nouveaux espaces, dont un vaste atelier de construction de décor et un luxueux studio LED (plateau virtuel HD) – la seule école de cinéma française d'après son directeur –, la CinéFabrique intrigue. Pour tenter de comprendre comment le cinéma y est enseigné, nous sommes allé·es en reportage dans les deux villes. On est accueilli·es à Lyon par Claude Mouriéras, directeur et cofondateur de l'école, lui-même lauréat du prix Jean-Vigo en 1998 pour *Dis-moi que je rêve* et qui y vit désormais une troisième carrière, après celle de danseur de disco (on le surnommait The Disco King à la fin des années 1970) et de cinéaste, donc.

"C'est l'arrivée de Jean-Marie Le Pen au second tour de l'élection présidentielle de 2002 qui a déclenché l'envie de faire quelque chose, affirme Claude Mouriéras. *Avec un collectif de cinéastes et de techniciens à Paris, nous créons alors l'association Tribudom* •••

↖
À Lyon, dans le studio LED.

“L’école crée une mixité sociale assez unique, je suis autant nourrie par les intervenant·es que par mes camarades.”

Paola, étudiante de deuxième année en scénario à Lyon



→ *pour mener des actions culturelles dans des quartiers populaires. On s’est vite rendu compte qu’il y avait plein de jeunes qui étaient en capacité de porter des projets cinématographiques, mais qui, par inhibition, absence de ressources financières suffisantes ou échec lors d’un concours d’entrée valorisant une forme d’élitisme, n’entreraient jamais à la Fémis ou à Louis-Lumière. D’où cette envie de créer une formation diplômante, abordable, accessible à tous, même sans avoir le bac. La première idée qui nous est venue a été de ne pas s’implanter à Paris. Marseille était l’évidence, mais la Région n’en a pas voulu à l’époque. En revanche, le président socialiste de la région Rhône-Alpes* [Jean-Jack Queyranne] *était partant pour qu’on s’implante à Lyon. Président de la CinéFabrique pendant un temps assez court avant de se mettre en retrait, le cinéaste Abderrahmane Sissako a œuvré auprès de Fleur Pellerin, à l’époque ministre de la Culture et de la Communication, pour qu’on soit soutenu par le CNC* [Centre national du cinéma et de l’image animée].”

“OSEZ RATER!”

Forte du soutien du CNC et de la Région, l’école est lancée en 2015 avec une première promo dans laquelle 29 étudiant·es sont réparti·es en cinq sections : image, son, production, montage et scénario. Deux ont été ajoutées depuis : décor et effets spéciaux, pour arriver à des promos de 49 élèves qui passeront trois années ensemble. Après une première année de tronc commun où les élèves touchent à tous les postes, ils et elles se spécialisent en seconde année puis enchaînent les alternances en milieu professionnel lors de la troisième. Vous l’aurez peut-être relevé, il n’y a pas de filière réalisation à la CinéFabrique. Un choix que son directeur nous explique : *“Dans d’autres écoles, nous avons remarqué que les élèves qui finissaient par réussir leur premier long métrage étaient souvent issus d’autres filières que la filière réalisation. C’est à mon avis parce que l’école fait peser un poids monstrueux sur leurs épaules.*” Et puis cette décision casse aussi une forme de hiérarchie entre les filières, selon Zoé, élève de montage en troisième année : *“Dans d’autres écoles de cinéma, j’ai entendu des témoignages selon lesquels il existerait une forme d’aristocratie incarnée par la section réalisation, qui se pense au-dessus des autres sections, alors qu’ici, on se sent tous et toutes sur un pied d’égalité.*” La CinéFabrique offre à chaque élève la possibilité de s’exercer à la réalisation, avec cette maxime affichée dans les couloirs : *“Osez rater!”*
En 2023, la CinéFabrique passe à la vitesse supérieure en ouvrant une seconde école dans le quartier de la Belle-de-Mai à Marseille. Tandis que la seconde promo marseillaise fait ses premiers pas, la dixième promo lyonnaise l’accompagne. À pleine capacité et dès l’an prochain, l’école pourrait recevoir



→ Laura Brideau, étudiante de deuxième année en montage, participe à la cuisine, à Marseille.

←
Bissame, étudiante en deuxième année de production à Lyon.

sur ses deux sites près de 340 élèves (six promos de 49 élèves et deux classes dites d'orientation préparatoire qui aident des boursier·ères à préparer le concours). Cette montée en gamme est permise notamment par le programme France 2030, à travers son volet "La Grande Fabrique de l'image", dont l'école est lauréate et qui l'a dotée d'une coquette enveloppe de 7 millions d'euros.

La première singularité de la CinéFabrique se joue au moment du concours. Si son déroulement en trois tours – un court métrage, une mise en situation de tournage et, pour finir, un entretien – est des plus classiques, c'est le type de profil sélectionné qui la distingue des autres écoles. Outre une évidente parité hommes-femmes, il y a d'abord la volonté de mettre en avant les candidat·es boursier·ères qui constituent plus de la moitié des effectifs. À la CinéFabrique, la notion de mixité n'est pas galvaudée. Le cinéaste et ex-étudiant Anton Balekdjian nous explique : *"L'école est habitée par un idéal qui crée de très belles choses. Rien n'est parfait ni facile, évidemment, et il arrive que l'école soit rattrapée par une violence sociale qui ne s'arrête pas à ses portes."*

Lorsqu'on interroge les élèves sur ce concours, ils et elles revendiquent cette diversité des profils. À l'image de Bissame, deuxième année en production à Lyon : *"Je n'ai pas été choisie pour ma culture cinématographique, c'est certain ; je ne me définis pas du tout comme une cinéphile, mes références viennent d'autres esthétiques, comme le clip ou les vlogs."* Paola, deuxième année en scénario à Lyon, abonde en ce sens : *"On ne nous prend pas pour un niveau cinématographique, ça se joue sur l'envie de raconter des histoires et la singularité des parcours. Ce sont des gens que je n'aurais jamais rencontrés ailleurs qu'ici. L'école crée une mixité sociale assez unique, je suis autant nourrie par les intervenants et intervenantes que par mes camarades."*

Quant à Louise Courvoisier, qui en connut la toute première mouture en 2015, elle se souvient : *"J'ai entendu parler de l'école un peu par hasard en passant le concours de la Fémis. Ce qui m'a donné envie, c'est son projet politique, le côté laboratoire, une forme d'humilité et le goût du travail collectif dans lequel je me reconnaissais. Au début, nous n'avions même pas de locaux spécifiques, on louait des salles et on déballait le matos au fur et à mesure de l'année. On a peint les murs, la cantine est arrivée durant ma troisième année, plein de choses ont changé, mais je reconnais toujours l'école que j'ai faite quand j'y retourne."*

TOUT LE MONDE MET LA MAIN À LA PÂTE

"Faire une école" : la formule n'a jamais semblé s'appliquer aussi bien qu'à la CinéFabrique, tant ce sont les élèves qui la construisent, de leurs mains mais aussi en élaborant la formation de concert avec l'équipe pédagogique, avec une grande liberté et autonomie. Anton Balekdjian nous dira même : *"J'ai l'impression d'y avoir autant réfléchi à comment enseigner à faire des films que comment apprendre à en faire."*

Cet attrait pour l'autogestion, l'école le cultive en pratiquant par exemple le partage des tâches ménagères et la préparation des repas en commun (à 90 % à base de produits bio ou issus de l'agriculture raisonnée, un vaste potager étant d'ailleurs en construction sur le site de Lyon). De l'équipe administrative aux élèves, en passant par le directeur, tout le monde met la main à la pâte. Autre particularité : avant le début du semestre, les élèves de première année sont invité·es à une sorte de week-end d'intégration en Ardèche pour effectuer ensemble des travaux manuels. Se prêtant au jeu des clichés, Aymard, étudiant de troisième année en production, nous déclare : *"On a un peu une image d'école de babos."* •••







↑
Louise Courvoisier, réalisatrice de **Vingt Dieux**, sur le tournage de son court métrage de fin d'études **Mano a Mano** à la CinéFabrique de Lyon, en 2018.



→ Influencée par la pédagogie Freinet (datant du début du XX^{e} siècle, elle est centrée sur la libre expression et l'expérimentation), ayant adopté le concept du maître ignorant (selon les principes établis par le pédagogue Joseph Jacotot au XIX^{e} siècle) et tournée presque exclusivement vers la pratique, la CinéFabrique se targue de ne pas avoir de professeur·e, mais plutôt de nombreux·ses intervenant·es qui passent à chaque fois trois semaines avec un petit groupe d'étudiant·es. Parmi ces intervenant·es régulier·ères, on compte par exemple le monteur François Quiqueré (dernièrement, *Ma vie ma gueule* ou *L'Été dernier*) et la cheffe opératrice Agnès Godard (fidèle de Claire Denis, entre autres).
Cette tendance à une forme d'horizontalité est visible lors de la séance de projection de courts métrages des étudiant·es qui a justement lieu le jour de notre visite. Une fois la lumière rallumée, Claude Mouriéras se lève de son siège mais ne prend pas la parole. Une poignée de secondes de complet silence s'écoule avant qu'un camarade n'entame une série de commentaires à la fois sans langue de bois et bienveillants.
Alors que l'on quitte la salle de projection, plusieurs tournages se déroulent au sein de la CinéFabrique. Associées au chantier permanent que constitue l'école de Lyon, en pleins travaux de réhabilitation, les allées et venues des élèves donnent au site un aspect de joyeux fatras, une *school in progress*, un espace en mutations constantes, une institution jamais figée, à l'image de l'enseignement qui y est pratiqué.
Mi-squat artistique autogéré, mi-studio de cinéma, l'école promeut un art de la débrouille : *"Ici, on bricole nos films plus qu'on ne les tourne"*, nous glisse Paola. Mais c'est peut-être dans son inclination pour le dialogue social que la radicalité de la CinéFabrique se perçoit le mieux. Outre de nombreuses réunions de débriefing à géométrie variable (de l'ensemble des trois promos à des entretiens individuels), les étudiant·es de la CinéFabrique animent de nombreux ateliers avec des associations de quartier et des scolaires.
Ce qui frappe également, c'est la forte adhésion des élèves au projet, adhésion somme toute logique selon Louise Courvoisier : *"Comme ce sont les élèves qui donnent le ton de l'école, cela les responsabilise sur leur cursus. Ce fonctionnement un peu bordélique, où tout le monde peut donner son avis, où on a à peine le temps de prendre ses marques que ça change déjà, peut convenir, ou pas."* En plus de la programmation de formations sur les VHSS (Violences et harcèlement sexistes et sexuels) dont les étudiant·es sont très en demande, le défi qui attend la CinéFabrique sera dans les prochaines années de préserver ces qualités tout en gagnant en réputation, en effectifs et en moyens.

UN STYLE LIBRE

Quant aux films qui en sortent, on se demande si, de la même façon qu'il existe une idée commune (et réductrice) de l'esthétique Fémis, caricaturalement décriée par certain·es pour une forme d'académisme bobo et son prétendu ancrage parisiano-centré, il se dessine peut-être un style CinéFabrique. Ce que partagent en tout cas *Mourir à Ibiza* et *Vingt Dieux*, c'est un ancrage territorial fort dans des paysages plutôt naturels. Selon Zoé, il s'explique en partie par *"la particularité d'être ici dans une bulle pendant trois ans, préservé de l'écosystème parisien. Cela pousse à penser un cinéma décentralisé, tant sur*

“Ce qui m’a donné envie, c’est son projet politique, le côté laboratoire, une forme d’humilité et le goût du travail collectif.”

Laure Courvoisier

la forme que sur le fond”. Mais la plupart des personnes interrogées refusent l’idée d’une quelconque uniformité esthétique : *“Le point commun, c’est la liberté, elle vient de la diversité des profils et de la façon dont l’école les cultive et les valorise, les pousse à assumer d’autres références, plus populaires, très éloignées du snobisme d’un certain cinéma d’auteur”*, ajoute Zoé. Même si, de son côté, Claude Mouriéras vante les mérites d’un style hérité du cinéma guérilla, il préfère *“former sans formater”*.

Au rayon des références que partage cette génération, quelques noms reviennent : Leos Carax, David Lynch et Éric Rohmer du côté des anciens ; Paul Thomas Anderson, Lucas Guadagnino, Xavier Dolan, Jordan Peele, Ryūsuke Hamaguchi et enfin deux cinéastes très “CinéFabrique compatibles” : Michel Gondry, pour le côté bricolage, et Sophie Letourneur, pour le côté schlag. Certains films français récents semblent aussi avoir frappé leur imaginaire : sans surprise, *Chien de la casse* de Jean-Baptiste Durand et *Anatomie d’une chute* de Justine Triet, mais aussi *Le Règne animal* de Thomas Cailley et *The Substance* de Coralie Fargeat, deux films d’auteur ayant brillamment réussi leur hybridation avec le cinéma de genre.

Quel impact aura la CinéFabrique sur le cinéma français à long terme ? Si le taux d’insertion à la sortie de l’école dépasse les 90 %, l’écart entre le cinéma tel qu’il est pratiqué à l’école et la réalité du cinéma français peut être dur à encaisser, comme le souligne Paola : *“Je sais qu’en sortant de l’école, de nombreuses techniciennes seront confrontées au sexisme et au mansplaining qui règnent encore à de nombreux postes sur les plateaux de tournage, mais plus la nouvelle génération émergera, plus ces pratiques se marginaliseront. Notre génération a tout à déconstruire dans le cinéma pour arriver à en faire de manière éthique.”*

Solidaires, les promos de la CinéFabrique prolongent souvent leur relation professionnelle au-delà de l’école et ne coupent jamais vraiment le cordon avec elle : à l’image de Louise Courvoisier, qui y revient souvent, des équipes de *Mourir à Ibiza* et *Vingt Dieux*, qui proviennent en majorité de l’école, et du trio de *Mourir à Ibiza,* qui y réalise une partie de la postproduction de son nouveau film et déclare : *“Plus qu’une esthétique, la CinéFabrique, c’est vraiment une façon plus collective d’envisager la création.”*

↖ Rayan Saoud, étudiant en scénario, diplômé en 2024 à Lyon.

biennale de danse du Val-de Marne

12 mars – 11 avril 2025

labriqueterie.org

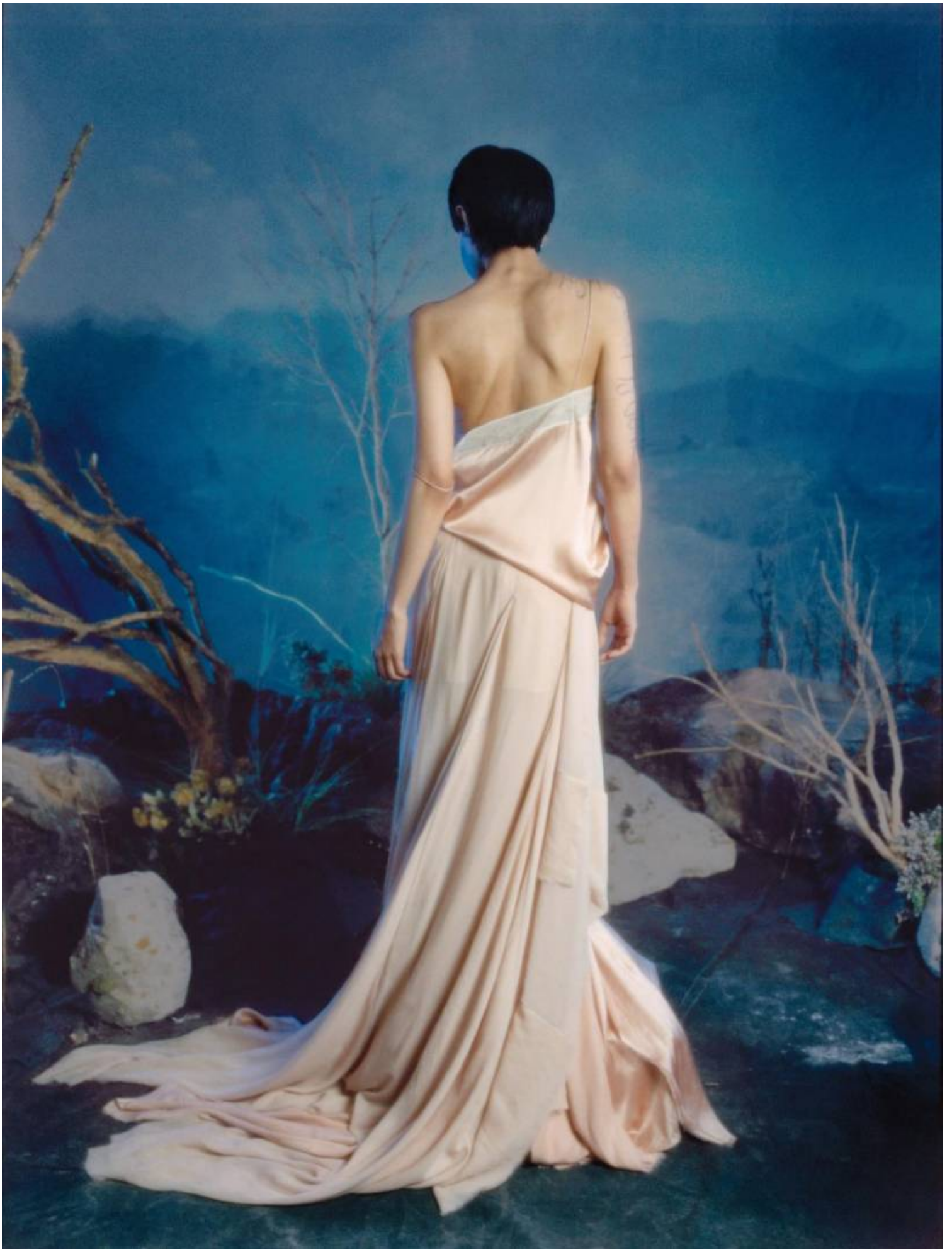
avec : Aina Alegre, Dalila Belaza, Nacera Belaza, Gaëlle Bourges, Dominique Brun & François Chaignaud, Tom Cassani, La Chachi, Idio Chichava, Collectif ÈS, Massimo Fusco, Israel Galván, Pol Jiménez, Eisa Jocson & Venuri Perera, Tatiana Julien, Guillem Mont de Palol & Ghyslaine Gau, Fabrice Lambert, Fernando López Rodríguez, Paradox-Sal, Ayelen Parolin, Supa Rich Kids / Oulouy, Alain Platel & Fabrizio Cassol & Rodriguez Vangama, Soa Ratsifandrihana

•3 paris île-de-france · Les Inrockuptibles · Télérama · Libération · la terrasse · radio nova · le Bonbon · scene web.fr · DANSER canal historique · Cofinancé par l’Union européenne · Préfet de la Région d’Île-de-France · Région îledeFrance · vitry-sur-seine · VAL de MARNE Le Département

NEW ROMANTICS



Sylvie, ci-dessus : total look **Marine Serre**.
Mayah, page de droite : robe **Ann Demeulemeester**.



Attendues aux Inrocks Festival, les révélations Sylvie Kreusch et Mayah Alkhateri insufflent leurs imaginaires pop et poétique à notre série mode.

Texte et casting Carole Boinet
Directrice photo Aurélie Derhee
Photo Céline Bischoff pour Les Inrockuptibles
Stylisme Nikita Vlassenko



Sylvie Kreusch

L'intense Sylvie Kreusch délivre un pop-rock qui fait *"Shebam! Pow! Bop! Wizz!"* sur son deuxième album, *Comic Trip*. Croisée en premier lieu dans le duo Warhaus, la musicienne belge partage une voix de velours avec Lana Del Rey – *"la meilleure songwriter de sa génération"*, dit-elle de l'Américaine –, qu'elle fait rouler sur des mélodies facétieuses. Après avoir fréquenté la scène mode d'Anvers, qui lui a donné le goût du costume, Sylvie Kreusch pose ses bagages à Gand, où elle rencontre les musicien·nes qui l'accompagneront en studio et sur scène.
La scène, parlons-en ! C'est elle qui est au cœur de son projet artistique : *"Contrairement aux musiciens que je connais et qui ont commencé par apprendre la musique, j'ai commencé par la scène avant de faire de la musique avec Ableton* [logiciel d'aide à la composition et aux arrangements]. *Les vêtements que je porte sur scène me permettent de rentrer dans mon personnage. Car ce n'est pas tout à fait moi ! Je crée mes propres costumes : qu'ils viennent d'une friperie ou d'un sex-shop, peu importe, ce sont eux qui me permettent de me sentir libre et en confiance. Tout part du vêtement."*
Sylvie Kreusch a grandi en écoutant Gainsbourg et Birkin, puis a découvert Bowie, Nina Simone, PJ Harvey, Grace Jones… : *"J'aime que la musique s'adresse à un public adulte mais avec un côté ludique, enfantin."*

En concert aux Inrocks Festival au Centquatre-Paris, le 7 mars.



Sylvie, page de gauche : total look **Diesel**.
Mayah, ci-dessus : T-shirt, culotte et bottes **Ann Demeulemeester**, bijoux **Schiller** et vintage.



Mayah, ci-contre : total look **Alexander McQueen**. Sylvie, page de droite : robe **Diesel**, jupe **Ann Demeulemeester**.

Mayah Alkhateri

L'hypnotique Mayah Alkhateri forme le duo Kiss Facility avec Salvador Navarrete (plus connu sous son alias de producteur, Sega Bodega). Shoegaze et dream pop se marient à des sonorités arabes hantées, Mayah Alkhateri ayant grandi aux Émirats arabes unis et en Égypte, en écoutant Oum Kalthoum et Genesis P-Orridge. Rarement avait-on entendu ça. *"Salvador m'a beaucoup appris sur la production musicale,* nous raconte-t-elle. *Puis j'ai pris des cours de chant et des cours de chants arabes avec Oussama Abdel Fattah. J'entraîne également ma voix en lisant de vieux poèmes arabes. C'est un voyage !"*

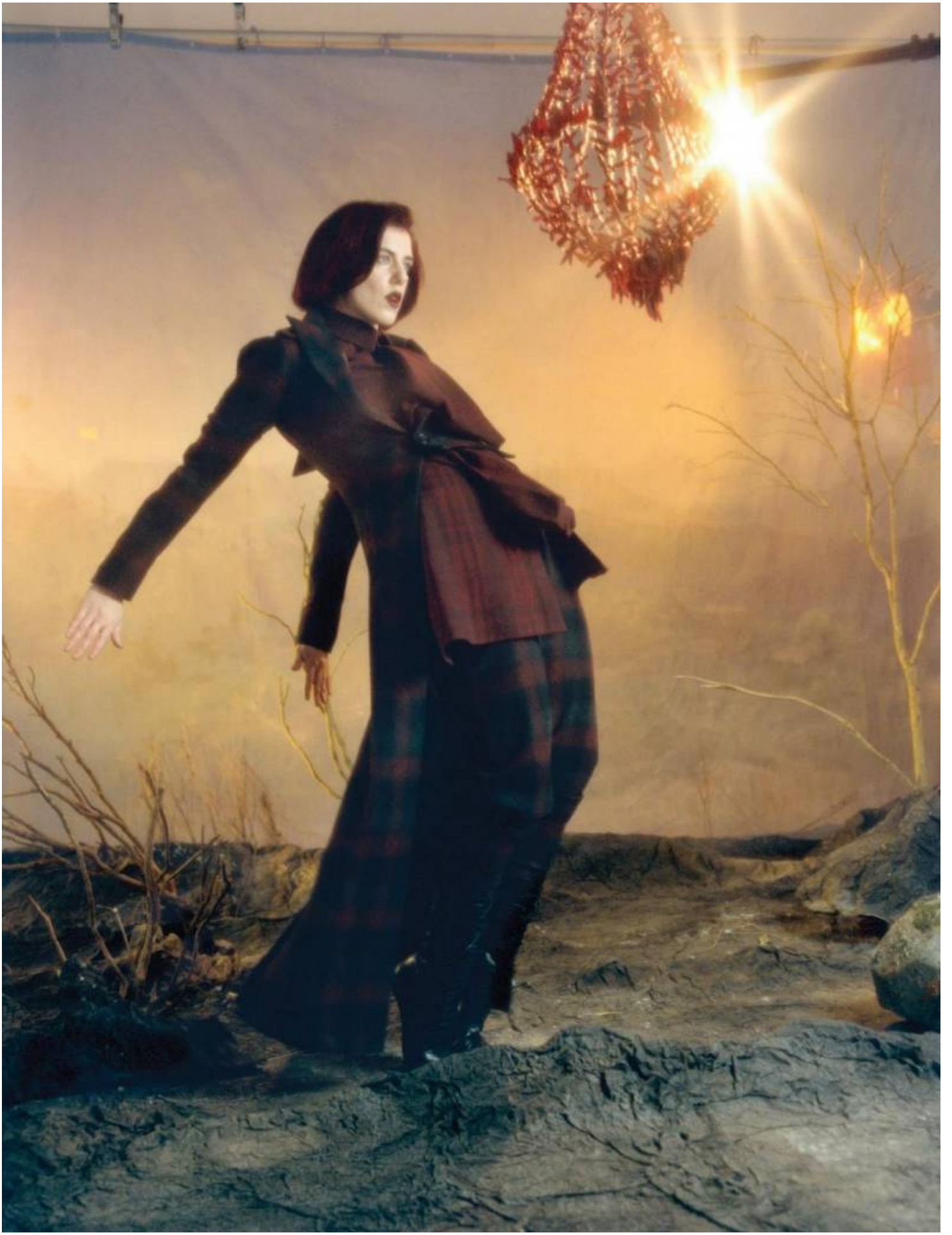
Lorsqu'on lui pose la question de ses influences, Mayah répond : *"Mes ancêtres. Je pense qu'ils me guident et que je le transmets au travers de la musique."* Et la mode, dans tout ça ? : *"J'ai été obsédée par la mode à tel point que j'ai suivi une école de mode à Amsterdam durant un an. Je m'en suis éloignée en m'intéressant à la musique, et en prenant conscience que la mode n'était pas un truc si sérieux. Il s'agit plus de trouver ce qui te fait te sentir bien."*

En concert aux Inrocks Festival au Centquatre-Paris, le 8 mars.





Mayah, ci-dessus : veste **Loewe**, robe **Miu Miu**, caleçon **Vaillant**, soutien-gorge vintage.
Sylvie, page de droite : costume **Yohji Yamamoto**, bottes **Ann Demeulemeester**.





Sylvie, ci-dessus : total look **Issey Miyake**.
Mayah, page de droite : robe et culotte **Fendi**.



Premier assistant photo
Stan Rey-Grange
Assistante stylisme **Myssia Ghosn**
Set design **Bastien Forestier**
Assistante set design **Hanaé Ciuni**
MUA **Saloi Jeddi**
Hair stylist **Katrin Sachenko**

“LA MODE EST FRIVOLE. TANT MIEUX!”

Avec une rigueur d’orfèvre et une curiosité insatiable, l’historien et curateur du Palais Galliera Alexandre Samson défend une vision accessible de la mode. En juin, il plongera dans l’univers magnétique du créateur Rick Owens.

Texte Manon Renault

Doechii, Unicorn on Ketamine et Jean-Baptiste Lully : la playlist d’Alexandre Samson est inattendue. Éclectique et surprenante, elle reflète son approche des expositions de mode : un équilibre entre niche et pop, passé et présent. Depuis 2018, il dirige le département Haute Couture du Palais Galliera, préférant arpenter les sentiers dérobés plutôt que les chemins tout tracés. Sa première exposition en solo, *Margiela/Galliera, 1989-2009,* explore la même année l’univers de l’un des créateur·rices les plus expérimentaux·ales de ces deux dernières décennies. Le discret Margiela lui fait confiance, et il relève le défi.

S’ensuit *Back Side/Dos à la mode* au musée Bourdelle, en 2019, qui questionne l’idée selon laquelle, à l’ère des réseaux sociaux, seul le devant des silhouettes qui défilent sur les podiums attire le regard, comme si la mode n’était plus un art en trois dimensions. Sa dernière exposition en date, *1997 Fashion Big Bang,* se détourne des monographies habituelles dédiées aux grands noms de la couture et met en lumière une année charnière marquée par la prise de pouvoir des groupes de luxe. Une approche qui tape dans l’œil de la légendaire Anna Wintour, qui l’invite en juin dernier à rejoindre le comité



Arthur Elgort/Condé Nast/Contour by Getty Images

artistique de la troisième édition de l'événement Vogue World, aux côtés de Carine Roitfeld et Ib Kamara. *"Lors d'un cocktail, Anna Wintour m'a laissé avec Baz Luhrmann. Je lui ai parlé de son amour pour la France et conseillé de visiter le Mont-Saint-Michel."* Glamour…

Toujours précis, avec une pointe d'ironie délicate mais jamais acerbe, Alexandre Samson préfère habituellement l'ombre à la lumière, évite les mondanités et les projecteurs comme on esquiverait une lumière trop crue. Sa silhouette noire traverse discrètement les défilés de Yohji Yamamoto ou Walter Van Beirendonck, mais aussi ceux de jeunes talents comme Alphonse Maitrepierre ou Jeanne Friot. La plupart de son temps est consacré à la recherche : une exposition exige en moyenne trois ans de fouilles.

À l'origine, la mode n'est pas une vocation. Elle lui fait tourner la tête lorsqu'il découvre un rectangle de velours noir signé Madame Grès, sans couture. *"J'ai compris que c'était ça, la haute couture : porter une idée jusqu'à la technique de création."* Alors étudiant en licence, il convainc Olivier Saillard, tout juste nommé directeur du Palais Galliera, de l'embaucher. Avec lui, il découvre les rouages des expositions, rédige des catalogues et apprend à aimer la création contemporaine. *"Vulgariser. Ce mot ne me fait pas peur"*, affirme-t-il. Assis au fond d'un café, dans son manteau noir, il nous livre son regard sur cet art.



Pourquoi portes-tu toujours du noir ?

Alexandre Samson — Je trouve que ça me tient. Ça donne une tenue particulière, qui me différencie. À une époque où savoir qui on est est essentiel, ce choix esthétique est aussi une protection. Ma décision a été prise l'été de mes 11 ans : j'étais, comme tant d'enfants, victime de harcèlement. Ce changement a marqué un tournant puisque je n'étais plus attaqué. J'en ai tiré une première leçon : l'apparence a une importance capitale dans les groupes sociaux. Et le vêtement dit autant qu'il cache.

Est-ce que tu regardes comment les gens s'habillent ?

J'adore ça, c'est fascinant. J'aime voir les Français oser, quand les filles prennent des risques, quand les garçons sortent des sentiers battus. Cela éduque l'œil. L'acceptation de la différence passe par là. Au musée, je veux m'efforcer de travailler cette perception cognitive de la différence, en multipliant les points de vue. Pour accepter, il faut d'abord se familiariser.

Comment décrire les silhouettes contemporaines ?

Du tailoring qui marque un retour à l'essentiel. Pour moi, cela s'explique par une situation de crise. Dans ces moments-là, on revient à ses fondamentaux. Et qu'y a-t-il de plus fondamental que le tailleur ? Il redresse, structure. Les épaules larges, bien dessinées, sont des symboles de force et d'équilibre. C'est une belle image : tenir droit, tenir bon. Autre phénomène frappant : l'élargissement des semelles. Depuis les années 2010, elles n'ont cessé de gagner en épaisseur. Et ce n'est pas un hasard. Cela renvoie à la Seconde Guerre mondiale, aux périodes de tension. Les semelles épaisses offrent une forme de protection. Elles imposent une démarche lourde, un poids réel. Entrer dans une salle avec de telles semelles, c'est s'imposer, se tenir au-dessus, s'extraire du groupe. Les semelles sont bien plus qu'un détail : elles reflètent l'état de notre société. En période d'incertitude, on cherche des repères : solidité, hauteur, ancrage. Ces éléments façonnent non seulement les vêtements, mais aussi les comportements.

Que réponds-tu à celles et ceux qui disent que la mode est frivole ?

Oui, la mode est frivole. Et tant mieux. On a besoin de frivolité. C'est une légèreté essentielle, surtout aujourd'hui, car la légèreté, c'est la respiration. La mode, c'est une proposition. Vous pouvez l'accepter, vous pouvez la rejeter, mais elle est là. Et c'est notre devoir de la montrer, de dire que cette différence est possible, qu'on l'accepte ou non. Les queers, •••

←
Rick Owens dans son atelier avec le mannequin Stella Tenant, en 2004.

→ les étrangers, les transgenres : ils sont là, ils ont toujours été là, et ils seront toujours là. La mode, elle aussi, porte cette différence. Elle l'affirme et la rend visible.

Certain·es créateur·rices sont associé·es à la mise en avant de la différence, comme Rick Owens, qui fera l'objet d'une monographie intitulée *Temple of Love* au Palais Galliera, à partir du 28 juin…

Il est important de faire émerger Rick Owens comme une personnalité singulière. Il s'inscrit dans une lignée de créateurs comme Rei Kawakubo, Jean Paul Gaultier et surtout Martin Margiela, des figures qui se sont toutes regardées les unes les autres. Ce qui surprend, c'est le classicisme de son parcours. Comme Azzedine Alaïa, il n'a pas étudié la mode, mais le patronage industriel. Il a commencé par reproduire des vêtements de créateurs pour des marques de grande diffusion, s'imprégnant ainsi du travail des autres avant de se lancer. À Los Angeles, il s'est ensuite projeté dans une image marginale. Sa démarche initiale s'est construite autour de la récupération : manteaux, couvertures d'armée, fourrures, T-shirts. Il les transformait, les façonnait, les sublimait. Cette approche l'a mené vers une esthétique glamour, teintée de déchéance et de nostalgie, comme un Hollywood de l'entre-deux-guerres passé à travers le filtre du temps, de la poussière et des déchirures. Adolescent, il découvre *À rebours* de Joris-Karl Huysmans dans la bibliothèque de son père, en Californie. Ce phare du mouvement décadent européen le fascine. Il le cite souvent… En bref, parler de Rick Owens, c'est explorer le sacré, la foi, les rituels, tout en embrassant la transgression. Son travail évoque des pratiques radicales, des sexualités ouvertes, des expressions brutes et sans tabous, et célèbre la différence dans toute sa complexité. Être différent, c'est un parcours du combattant, surtout dans un monde où tout semble homogénéisé, aplati par des schémas de réussite préfabriqués. Or, créativement, il a un immense succès. Commercialement, il est tout aussi triomphant. Rick Owens montre qu'on peut rester fidèle à sa singularité : c'est un message d'espoir pour une nouvelle génération de créateurs et créatrices.



Mais est-ce vraiment plus difficile aujourd'hui pour les jeunes créateurs et créatrices ?

Oui, sans aucun doute. Ils évoluent face à des groupes écrasants qui servent désormais de références absolues. Il y a vingt ans, ce n'était pas le cas. Ces groupes normalisent un certain modèle de réussite, un prisme biaisé auquel il est impossible de se comparer. À cela s'ajoute une récession globale qui frappe durement les jeunes talents, et la crise du *retail [le commerce de détail]* aggrave encore la situation. C'est inédit : les boutiques, frileuses, privilégient des propositions commerciales sûres, souvent au détriment de l'innovation. Cela freine l'émergence de nouvelles voix. Il est crucial de rappeler aux jeunes marques qu'elles doivent produire quelque chose qui leur est propre, qui naît de leur singularité. L'authenticité reste une force. C'est en cultivant leur différence qu'elles pourront trouver leur place dans ce marché difficile. C'est aussi le message de cette exposition sur Rick Owens.



← Essayages lors de la conception de la tenue de la cavalière conçue par Jeanne Friot pour la cérémonie d'ouverture des JO de Paris, en 2024.

↑ Alexandre Samson, historien et curateur du Palais Galliera.

Ismaël Moumin · instagram/JeanneFriot

Qu'est-ce qui te fait vibrer aujourd'hui ?
La cavalière de Jeanne Friot, récemment acquise par le Palais Galliera. Elle incarne un moment martial, une violence contenue, avec cette armure qui la rend prête à encaisser des coups. Présente lors de la cérémonie d'ouverture des JO, au milieu de la Seine baignée de lumière, semblable à de la réalité virtuelle, cette cavalière a transporté un public international bel et bien réel. Ce tableau, imaginé par Jeanne Friot, Thomas Jolly, Daphné Bürki et l'artisan d'art Robert Mercier, est l'une des grandes images de l'histoire contemporaine, prenant place dans un contexte politique sombre et une trêve olympique non respectée. Un moment de convergence entre art, culture et mode, où Paris rayonnait au centre du monde. Cette cérémonie a également provoqué un déferlement de haine, de racisme et une négation des résistances incarnées par cette tenue. Elle illustre une bataille autour du sens et de la symbolique de Jeanne d'Arc. Ici, Jeanne Friot la réinvente dans une démarche résolument queer. Après tout, Jeanne d'Arc, cette femme vêtue en homme, s'impose comme une icône queer. Ce moment, chargé de tensions et de significations, constituera sans doute un terrain d'analyse précieux pour les chercheurs et chercheuses à venir.

L'élection de Trump a-t-elle un impact sur l'avenir du luxe ?
Je n'aime ni le mot "Trump" ni le mot "luxe". Pour le premier, pas besoin d'explication. Pour le second, je trouve qu'il est galvaudé, utilisé à tort et à travers par des marques – y compris des maisons honorables – qui, aujourd'hui, baissent la qualité de leur cuir et leurs exigences dans une course au profit qui nous nuit à tous et toutes. Parce que le luxe, c'est avant tout une quête d'excellence. Il ne faut pas avoir peur de ce mot : "excellence". On la recherche tous, sous une forme ou une autre. On a envie d'exceller : dans le sport, dans l'amour… C'est une performance, un défi qu'on se lance.
Or, aujourd'hui, cette exigence a disparu. Ce mot, "luxe", j'ai du mal à l'utiliser dans ma discipline.

Quel sera le sujet de la prochaine exposition ?
Je ne sais pas encore, mais le handicap est un sujet sur lequel j'aimerais me concentrer dans les années à venir. Les Jeux paralympiques m'ont profondément sensibilisé. Je pense à cette vidéo d'une femme malvoyante qui expliquait son rapport aux vêtements. Il y a ce cliché selon lequel si vous ne voyez pas, le vêtement ne compte pas. Elle prouvait le contraire : elle ressentait, touchait, vivait le vêtement avec une sensibilité incroyable. Cela m'a ému. Je me suis dit
que le musée devait l'aborder. Il est temps de proposer des sujets qui interrogent et incluent ceux qui se sentent trop souvent invisibles.

Une dernière question intime : qu'est-ce qu'il y a dans ton sac ?
Le Comte de Monte-Cristo en poche, trop de stylos, des bonbons au gingembre et un étui Rick Owens sur lequel est inscrit le mot *"cunt"*. Je le sors si quelqu'un m'ennuie. ▼

Stephen Jones, chapeaux d'artiste, jusqu'au 16 mars ;
Rick Owens. Temple of Love, du 28 juin au 4 janvier 2026, au Palais Galliera, Paris.

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

PRINTEMPS 25

GOLEM
Amos Gitaï
4 mars – 3 avril
création
spectacle en anglais, arabe, français, hébreu, yiddish
surtitré en anglais et en français

T'EMBRASSER SUR LE MIEL
Khalil Cherti
5 mars – 5 avril
création
spectacle en arabe levantin
surtitré en français

JOURNÉE DE NOCES CHEZ LES CROMAGNONS
Wajdi Mouawad
29 avril – 22 juin
spectacle en libanais
surtitré en français

www.colline.fr
15, rue Malte-Brun, Paris 20e
métro Gambetta

Le Monde Télérama TRANSFUGE TROISCOULEURS arte france culture france inter

ABONNEZ-VOUS

Le meilleur de la culture, où vous voulez, quand vous voulez

OPTEZ POUR UN ABONNEMENT :

> PAPIER + NUMÉRIQUE



OU

> 100% NUMÉRIQUE



Formule Les Inrockuptibles :

> **Le magazine en version papier + numérique OU 100% numérique**
> L'accès au site lesinrocks.com dans son intégralité et ses archives depuis 1995
> L'accès à l'application des Inrocks disponible sur Apple Store et sur Google Play
> L'actualité culturelle personnalisée via cinq newsletters thématiques
> Des invitations culturelles exclusives via le Club Inrocks, la plateforme d'invitations. *Les Inrocks Super Club*, la soirée concert mensuelle à la Boule Noire et *Les Inrocks Ciné Club*, la soirée projection mensuelle au Centre Pompidou.
> La web radio des Inrocks : une expérience audio de qualité supérieure pour les abonnés

Pour un paiement rapide et sécurisé par carte bancaire, scannez ce QR Code

Les Inrockuptibles Bulletin abonnement :

Complétez ce bulletin et renvoyez-le avec votre règlement à : Service Abonnements Les Inrockuptibles - 60643 CHANTILLY CEDEX

❑ **9,90€ /mois par prélèvement mensuel automatique,** sans engagement. Je remplis le mandat de prélèvement SEPA ci-contre.

❑ **4,90 € /mois** (100% numérique) **par prélèvement mensuel automatique,** sans engagement. Je remplis le mandat de prélèvement SEPA ci-contre.

Coordonnées de l'abonné :

☐ **Madame** ☐ **Monsieur** **PAG38**

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Ville ..... **Code postal** .....

Pays .....

Email ..... **@** .....

indispensable pour la gestion de votre abonnement et vos accès au numérique

Téléphone fixe ..... **Téléphone mobile** .....

❑ Je souhaite recevoir la newsletter hebdomadaire des *Inrockuptibles* (musique, cinéma, livres…)
J'accepte de recevoir par email des offres privilégiées des *Inrockuptibles* ❑ OUI / ❑ NON
et de ses partenaires ❑ OUI / ❑ NON

*Mentions obligatoires.

Mandat de prélèvement SEPA

☐ J'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer les prélèvements présentés par *Les Inrockuptibles* en paiement récurrent dans le cadre de mon abonnement.

En signant ce formulaire de mandat, j'autorise Les Éditions indépendantes à envoyer des instructions à ma banque pour débiter mon compte, et j'autorise ma banque à débiter mon compte conformément aux instructions des Éditions indépendantes.
Je bénéficie du droit d'être remboursé par ma banque selon les conditions décrites dans la convention que j'ai passée avec elle. Ma demande de remboursement doit être présentée dans les 8 semaines suivant la date de débit de mon compte pour un prélèvement autorisé.

Mon compte (indiquez les chiffres figurant sur votre RIB)

*|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

numéro d'identification international du compte bancaire, **IBAN** (International Bank Account Number)

*|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

code international d'identification de votre banque, **BIC** (Bank Identifier Code)

Date et signature :

pensez à joindre votre RIB

☐ Je retourne le présent **mandat de prélèvement SEPA**, accompagné d'un **relevé d'identité bancaire (RIB)** et de mon **bulletin d'abonnement**.

Nom du créancier : Les Éditions Indépendantes - 10-12, rue Maurice-Grimaud - 75018 Paris.
ICS : FR88ZZZ449670 **Type de paiement** : récurrent.

Vous acceptez que le prélèvement soit effectué à l'installation de votre abonnement.
Vos droits concernant le présent mandat sont expliqués dans un document que vous pouvez obtenir auprès de votre banque.

Offre valable 2 mois. Après enregistrement du règlement, réception du premier numéro sous 4 semaines maximum. Vous disposez d'un délai de rétractation de 14 jours à réception du premier numéro (coût des envois à votre charge). L'éditeur, Les Éditions indépendantes, 10-12, rue Maurice-Grimaud, 75018 Paris – RCS Paris 428 787 188 - Tél. 03 44 62 52 35 – est responsable des traitement et collecte des données afin de réaliser l'abonnement au magazine *Les Inrockuptibles*. Vos données sont transmises à nos prestataires de gestion des abonnements et sont conservées pendant 5 ans. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, de limitation, de portabilité, d'opposition, d'effacement de vos données et définir vos directives post-mortem à Service Abonnements Les Inrockuptibles - 60643 CHANTILLY CEDEX ou par mail à support@lesinrockuptibles.fr. Vos données postales sont susceptibles d'être transmises à nos partenaires commerciaux. Si vous ne le souhaitez pas, cochez cette case ❑

Musiques, Cinémas, Livres, Arts, Scènes, Séries, Jeux vidéo, Podcasts

Les critiques

↘
Ada Oda
p. 119



Claudio Ivan Fernandez

Abonnez-vous à notre newsletter quotidienne sur lesinrocks.com

Musiques

Animal productif

L'ALBUM DU MOIS - L'ALBUM DU MOIS - L'ALBUM DU MOIS -

Panda Bear s'échappe à nouveau d'Animal Collective pour se réinventer en homme-orchestre sur un exercice de haut vol, où l'expérimental s'avère accessible.

Difficile d'évaluer le nombre d'heures nécessaires pour percer à jour tous les mystères que peut bien renfermer *Person Pitch* (2007), album à l'aura intacte signé Noah Lennox, alias Panda Bear, pierre angulaire d'une certaine musique indépendante du nouveau millénaire. Une chose est sûre, il en faut beaucoup pour passer en revue la centaine de noms remerciés dans les notes intérieures du disque, quitte à s'orienter en retour vers la discographie de chacune des influences évoquées, pour peu que celles-ci ne paraissent pas familières. King Tubby, Spacemen 3, S.E. Rogie, Aphex Twin, Daft Punk, The Stooges, New Order ou encore George Michael, Joni Mitchell, Cyndi Lauper, Grateful Dead, The Strokes, Maria Callas…

Alors qu'une simple page de livret permet d'ouvrir de nouvelles perspectives à quiconque serait atteint·e de curiosité auditive, cette liste offre surtout la grille de lecture adéquate pour saisir l'ampleur du terreau musical qui ne cesse de nourrir chaque disque de l'Américain exilé au Portugal. Presque deux décennies plus tard, *Sinister Grift*, son sixième album, prouve que les fondements sont intacts.

Du dub au tropicalisme, du rock psychédélique à la musique électronique, sans oublier la pop ou le classique, les rythmes, les sons et les expressions multiples aux origines diverses continuent d'infuser. *"Je m'étais justement dit que ça pouvait être cool de refaire cet exercice. De mettre à jour cette liste ou d'énumérer simplement les choses que j'aime en ce moment, comme un instantané,* confie Noah Lennox lors d'un passage dans les bureaux parisiens de sa maison de disques, bonnet blanc sur la tête et doudoune noire sur le dos, comme un clin d'œil inconscient à son pseudo. *J'y aurais mis des vieux trucs de country mais surtout du reggae et du* classic rock, *comme on dit aux États-Unis, dont je suis un grand fan. Je me vois encore faire mes devoirs en écoutant Jim Croce ou Badfinger, ce qui passait à la radio, au Top 40. C'était le seul truc que j'écoutais au lycée et c'est ce à quoi j'ai le plus pensé pour ce disque, qui est une sorte de version moderne de tout cela, de l'idée que je me fais de cette musique."*

Inspiré par les dernières sorties d'Animal Collective, *Time Skiffs* (2022) et *Isn't It Now?* (2023), albums jumeaux enregistrés dans les conditions du live et selon une instrumentation plus orthodoxe que celle à laquelle le quatuor de Baltimore nous avait habitué·es, le batteur et cofondateur du collectif a élaboré de nouvelles chansons en suivant le même principe. Exit les samplers, séquenceurs et autres machines qui ont si longtemps défini la patte de Panda Bear. Place aux guitares, aux basses et aux batteries ordinaires, que le Lisboète d'adoption s'est appropriées jusqu'à assumer une nouvelle orientation plus traditionnelle. *"L'idée d'origine était de concevoir* Sinister Grift *de cette manière, pour pouvoir ensuite le déconstruire avec l'aide de Josh* [Dibb, alias Deakin, fidèle acolyte au sein d'Animal Collective] *et emmener les chansons vers davantage d'abstraction,* reconnaît-il. *Au final, les compositions sonnaient déjà très bien, ce qui fait qu'on ne s'est pas embêtés avec le reste du processus initial. Aussi loin que je me souvienne, je pense n'avoir jamais fait quelque chose d'aussi direct que ce disque. Pour moi, c'est expérimental. Et même radical."*

Des premières notes faussement solaires de *Praise* aux sursauts d'espoir provoqués en dernier ressort (*Defense* et le solo imparable interprété par Cindy Lee), Noah Lennox entraîne son spleen idiosyncrasique dans les abysses de ses angoisses impressionnistes (le sublime glissement de *Venom's In* vers *Elegy for Noah Lou*). Au fil des dix morceaux où résonnent toujours les harmonies vocales de l'animal et ses lamentations fabuleuses, les balises originelles perdurent, basculant aussi bien du côté de la Jamaïque de Lee Scratch Perry que du Brésil de Caetano Veloso ou des errances d'Arthur Russell. *"Ma musique est un étrange hybride composé de milliers de choses différentes. Les influences ne sont pas régurgitées mais filtrées à ma manière, et peut-être que ma palette est plus élargie que d'autres,* observe Noah Lennox. *Mais mes trucs préférés, ce que j'écoute, ont cette capacité d'être identifiables à l'instant même où on les entend. Ils possèdent une qualité spécifique, quelque chose de spécial. Si tel est le cas pour ma musique, alors mission accomplie."* On ne peut qu'approuver. Et même l'en remercier.



Valentin Gény

Sinister Grift (Domino/Sony Music). Sortie le 28 février.

Chris Shonting/Domino

FADED
de The Limiñanas

Un nouveau chapitre enflammé, toujours en prestigieuse compagnie (de Bobby Gillespie à Jon Spencer), pour le duo de Cabestany.

Avec une humilité rare dans le rock, genre musical plutôt habitué aux torses bombés et aux mentons fièrement relevés, les Limiñanas confient souvent leurs chansons à des collaborateur.rices externes. Depuis leurs débuts il y a quinze ans, leurs compositions ont été ainsi interprétées par une ribambelle de fortes personnalités (Anton Newcombe, Bertrand Belin, Emmanuelle Seigner…), qui se sont mises au service du duo sans déteindre à l'excès sur les morceaux. Petit miracle : c'est bien la patte des Limiñanas, établie dès leur premier album en 2010 et identifiable en quelques instants, qui triomphe sur tous ces projets. Le phénomène saute aux oreilles quand le groupe s'adonne à la reprise (le classique *Louie Louie, Où va la chance ?* de Françoise Hardy) et s'approprie à la perfection ce que d'autres ont écrit lors du siècle précédent.
Quel que soit le casting réuni pour l'occasion, l'ADN de Lionel (guitare, basse, claviers et mille bidouillages) et Marie (batterie) Limiñana reste inchangé, puisant dans les passions du couple catalan (le rock garage et psychédélique, Gainsbourg, la pop yéyé, Ennio Morricone, le Velvet Underground…), tout en explorant d'autres pistes inattendues (comme leur album avec Laurent Garnier en 2021, ou tout récemment leur fantastique collaboration avec MC Solaar pour FIP). C'est justement en restant fidèle à son identité, tout en poursuivant une quête d'ailleurs, que ce tandem est devenu un groupe qui compte dans la scène rock française et dans nos cœurs.
Ne pas se fier au titre de leur nouvel album, *Faded,* qui signifie effacé, délavé. Ces treize morceaux incandescents et bilingues, au contraire, marquent au fer rouge et ne sont pas près de s'estomper de nos mémoires. C'est entre un enchaînement de BO de films et la réalisation du dernier album en date de Brigitte Fontaine que les Limiñanas ont miraculeusement trouvé le temps de façonner ces nouvelles chansons, tour à tour apaisées et chaleureuses ou tiraillées par une énergie rock flamboyante.
Hormis quelques passages Krautrock, répétitifs par définition, ou qui s'étirent un peu trop (l'intro instrumentale *Spirale, Autour de chez moi*), le résultat s'avère diaboliquement efficace et donne une furieuse envie de les revoir sur scène, avec ou sans leurs guests de diamant. Mention spéciale au frétillant single *Prisoner of Beauty,* dynamité par le charisme du Primal Scream Bobby Gillespie, aux deux titres exaltés de Jon Spencer, à l'époustouflant *Shout* que Rover porte au firmament et à



Catherine, emmené par le timbre obsédant d'Anna Jean de Juniore qui, en toute nonchalance, sème le trouble. **Noémie Lecoq**

Faded (Because). Sorti depuis le 21 février. En tournée française et à l'Olympia, Paris, le 10 avril.



Mathieu Zazzo/Because



LA LA LA de Marinero

Un superbe ouvrage inspiré par l'âge d'or hollywoodien et les sixties solaires de la cité des Anges, où Jess Sylvester sublime la Californie en mode lo-fi.

On l'avait quitté en 2021 avec un *Hella Love*, sous influence psychédélique et exotica, qui retraçait ses jeunes années passées à San Francisco. Quatre ans plus tard, Jess Sylvester, alias Marinero, revient avec le bien nommé *La La La*, qui, cette fois, se consacre à Los Angeles, sa ville d'adoption.

Convoquant tant certains de ses piliers cinématographiques (Robert Altman, Billy Wilder, Edward James Olmos) que ses figures sonores tutélaires (The Beach Boys, sa référence ultime, mais aussi Carole King, Santana ou Love), ce troisième album reflète la fascinante schizophrénie d'une cité bizarrement horizontale, aux paysages urbains bordés d'océan et de collines verdoyantes, à quelques pas du désert. Invitant Chris Cohen, Shana Cleveland (La Luz) ou encore Eduardo Arenas (Chicano Batman), *La La La* met en scène différents personnages venus tenter leur chance avec plus ou moins de succès à Hollywood… On entend donc de la salsa *(Taquero)*, de la pop raffinée façon Brian Wilson *(Lost Angel, Sea Changes)*, de la ballade sentimentale *(Dream Suite)*, sans jamais oublier ses racines mexicaines *(Hollywood Ten, Pocha Pachanga)*… Des synthés à la trompette en passant par moult cordes, Marinero maîtrise son instrumentation qu'il ne déploie, à dessein, guère au-delà d'un spectre résolument lo-fi, rendant sa musique plus attachante encore.



Sophie Rosemont

La La La (Hardly Art/Modulor). Sorti depuis le 14 février.

Suchit Upadhyay/Hartly Arty

SUPER !
PRÉSENTE

07 mars 2025
FAUX REAL
Trabendo
Paris

22 mars 2025
ONLY REAL
Le Hasard Ludique
Paris

29 mars 2025
CASH SAVAGE AND THE LAST DRINKS
La Maroquinerie
Paris

25 avril 2025
DIVORCE
Le Hasard Ludique
Paris

26 avril 2025
PETER DOHERTY
Le Trianon
Paris

12 mai 2025
GIORGIO POI
La Bellevilloise
Paris

18 mai 2025
BONNIE PRINCE BILLY
La Cigale
Paris

24 mai 2025
THE WORLD IS A BEAUTIFUL PLACE...
Trabendo
Paris

24 mai 2025
DOUBLE VIRGO
Point Éphémère
Paris

03 juin 2025
PEARL & THE OYSTERS
Trabendo
Paris

25 juin 2025
LUCY DACUS
Trianon
Paris

13 septembre 2025
LORD HURON
Olympia
Paris

23 octobre 2025
JOHNNY JANE
Unplugged
Le Trianon
Paris

24 octobre 2025
JOHNNY JANE
Normal
Le Trianon
Paris

Réservations sur DICE

WWW.SUPERMONAMOUR.COM

WARM UP
d'Étienne de Crécy

De retour avec une brassée de tubes faramineux, le parrain de la French Touch vise les jambes.



Il faut croire éperdument au pouvoir subversif de la fête. Découvrir le nouvel album d'Étienne de Crécy au milieu du marasme, empreint de passéisme ranci, qui nous tient lieu d'arrière-plan politique a quelque chose de trouant. Rien de comparable donc à la joie que procure *Warm Up* qui convoque plusieurs pistes explorées par Crécy depuis *Le patron est devenu fou* qui ouvrait *Super Discount* en 1997, un an après l'indispensable *Pansoul* de Motorbass, son duo avec le regretté Philippe Zdar.
À la manière du syncrétique *Super Discount 3* (2015), *Warm Up* concasse époques et contextes, studios et dancefloors dans une fête aux mille nuances. Le résultat, d'une immédiate efficacité, est démoniaque, comme ce *Brass Band,* deuxième titre après le déjà inusable *World Away* (porté par Alexis Taylor de Hot Chip), où se pose la voix de Peter von Poehl, parfait contre-emploi face à ce vrombissement sourd et à ces ascensions montées sur les rails métronomiques d'un beat sinusal. S'il est remarquablement varié, le disque est traversé de cette vibration lysergique qui chatouille délicieusement les oreilles. Les assauts physiques reprennent de plus belle avec *Ignition* en compagnie de Sugar Pit – son refrain obsédant, sa batterie turbulente. Devant tant de plaisirs, il est permis de penser aux cousins Cassius et de verser une larme sur la piste en souvenir du comparse Zdar, dont l'esprit imprègne la production. C'est une fête émouvante, où tournoient en rosace plusieurs couleurs et autant de chemins à suivre : la colonne vertébrale des tubes ou, plus sinueux, le parcours profil bas que dessinent en pointillé les multiples collaborations avec le rappeur chicagoan Frank Leone.
Généreux, l'album l'est aussi par la richesse de ses featurings : y brillent notamment les geeks londonien·nes Kero Kero Bonito (*Small Screen,* leçon de pop acide et nonchalante), l'ex-The Dø Olivia Merilahti (*Karma,* banger bilingue) et Damon Albarn sur le sublime *Rising Soul* final. En réunissant un tel casting, Étienne de Crécy réalise ce qui est peut-être son *Random Access Memories*. Mais là où le festin rétro de Daft Punk s'est révélé chant du cygne, on préférera croire aux promesses de ce titre : le *Warm Up,* c'est d'abord l'échauffement avant les choses sérieuses. De quoi rêver à une suite dantesque ? En attendant la réponse, le patron est toujours là et il n'est toujours pas devenu sage.



Rémi Boiteux

Warm Up (Pixadelic/Modulor). Sortie le 14 mars. En concert le 16 avril à l'Olympia, Paris.

TEARS OF INJUSTICE
de Mdou Moctar

Pour clarifier son message politique, le rockeur nigérien troque l'électricité pour l'acoustique dans sa revisite de **Funeral for Justice**.

Lorsque, en avril dernier, nous reprenions la métaphore de Mdou Moctar (rapportée par *Pitchfork*) comparant son jeu de guitare à la sirène d'une ambulance pour traduire l'urgence de sa musique, c'était pour mieux saluer l'alliance entre le fond et la forme des *protest songs* qui constituaient son album *Funeral for Justice* (2024).
Mais, suite à un coup d'État militaire en juillet 2023 qui conduit à la destitution du président du Niger Mohamed Bazoum, l'envie naît chez Mdou Moctar (et ses musiciens Ahmoudou Madassane et Souleymane Ibrahim) de troquer la colère, l'urgence et l'électricité de *Funeral for Justice* pour un chant du cygne acoustique. Un processus épousant la tristesse de son auteur face à l'instabilité politique de son pays (Bazoum est à ce jour encore retenu en otage par les putschistes).
Toujours enregistré en quasi live (avant l'étape du mixage permettant la greffe de chants touaregs enregistrés par Madassane), l'hypnotique et lancinant *Tears of Injustice* s'offre comme un formidable contrepoint à *Funeral for Justice*. Sans perdre de sa force politique, mais en déplaçant simplement son regard, la fureur électrique de Mdou Moctar fait place au dépouillement comme forme de recueillement.



Théo Dubreuil

Tears of Injustice (Matador/Wagram). Sortie le 28 février.

Marie de Crécy/Pixadelic

CITY OF CLOWNS
de Marie Davidson

La talentueuse Canadienne livre sa nouvelle collection, taillée sur mesure pour les clubs.

Figure féminine de la scène électronique actuelle, révélée au cours de la décennie 2010, Marie Davidson – autrice-compositrice-interprète mais aussi DJ – a d'abord été remarquée grâce à Essaie Pas, le duo tendance cold wave qu'elle forme avec son compagnon Pierre Guerineau, avant de s'affirmer pleinement en solo sous son propre nom. Suite au succès de son troisième album, *Adieux au dancefloor* (2016), elle a rejoint l'illustre maison anglaise Ninja Tune, pour laquelle elle a conçu deux disques, *Working Class Woman* (2018) et *Renegade Breakdown* (2020). Coréalisé avec le trio masculin L'Œil Nu, ce dernier creusait, de façon diversement inspirée, un sillon singulier entre electro downtempo, pop et jazz.
Ayant signé l'an passé chez Deewee, le label des frères Dewaele (alias Soulwax/2ManyDJs), Marie Davidson y fait paraître son sixième LP, *City of Clowns*, coécrit et produit par Soulwax et Pierre Guerineau. Passé *Validations Weight*, introductif morceau atmosphérique plutôt planant, la Canadienne, qui use ici presque uniquement de l'anglais pour ses paroles à la verve incisive, se tourne résolument vers les clubs et distille sans fléchir un sacré groove déluré. Outre les entêtants singles *Sexy Clown* et *Y.A.A.M.*, dans une vigoureuse veine proto hip-hop à la Peaches, se détachent notamment le très pop *Fun Times* et le rouleau compresseur acid techno *Contrarian*, le quasi instrumental *Unknowing* offrant une idéale conclusion bien vrillée à cet album hautement vibratoire.



Jérôme Provençal

City of Clowns (Deewee/Because). Sortie le 28 février.



Nadine Fraczkowski/Deewee

naïve

ADRIEN SOLEIMAN

présente son nouvel album

BELLEJAZZCLUB

VOL.1

(FT. ARTHUR TEBOUL, HALO MAUD ET LE FESTE ANTONACCI)



Entouré des meilleurs talents de la scène parisienne, **Adrien Soleiman** présente le volume 1 de son **nouvel album**. Un voyage musical unique, mêlant jazz et pop !

Adrien Soleiman a trouvé sa voie. Bienvenue dans BelleJazzClub.

en concert

LA MAROQUINERIE

18 MARS 2025

PARIS (FR)

ÉCOUTEZ SUR Spotify

sélection fip

NOTHING de Darkside

Avec ce troisième disque à la folie maîtrisée, le néo-trio mené par Nicolas Jaar et Dave Harrington n'a jamais sonné aussi libre.

Trois, le chiffre miracle comme le rappait De La Soul dans *The Magic Number* en 1989 ? C'est en tout cas officiel : avec l'arrivée de Tlacael Esparza, qui a créé toute une technologie pour obtenir une batterie augmentée, Darkside n'est plus un duo. De toute façon, depuis ses débuts en 2011, l'échappée musicale lancée par Nicolas Jaar et Dave Harrington se révèle tellement transversale, imaginative et éclatée qu'elle est source d'hallucinations auditives. Face à ces morceaux riches en fausses pistes et en détours chromatiques, il faut souvent se pincer pour se persuader avoir affaire à seulement deux ou trois multi-instrumentistes aventureux plutôt qu'à un collectif protéiforme d'une dizaine d'artistes chevronné·es, qui seraient capables de passer du blues à la house, du prog rock à l'electro-funk. S'il n'y avait pas comme fil rouge la voix de Nicolas Jaar, l'illusion serait même totale.

Ce troisième album renforce encore notre désorientation et joue avec nos habitudes d'écoute et nos repères. Le morceau le moins déconcertant est peut-être le premier, *Slau,* qui développe sur cinq minutes une atmosphère dub lancinante et un groove électronique tout de même bousculé par des voix triturées. Après cette ouverture chaleureuse et accueillante, Darkside monte en puissance, multiplie les greffes stylistiques et les virages serrés sans se noyer dans la confusion. Porté par une ligne de basse atmosphérique et le chant de Jaar, *S.N.C.* se détourne de cette veine intimiste pour s'agiter façon funk à la Stevie Wonder, avec irruption de diva disco, avant de retomber sur ses pattes comme si de rien n'était. Plus loin, *Are You Tired? (Keep on Singing)* s'élève dans les airs, surprend par une direction soft rock californienne soudaine avant de poursuivre son ascension. Quant à *Graucha Max,* il ressuscite le Krautrock mutant et frondeur de Can, suivi par la dance contagieuse d'*American References*.

Lors du diptyque *Hell Suite,* le groupe investit le genre de la ballade avec Nicolas Jaar en quasi crooner jazzy, deux mélodies distinctes et une envie d'imiter le classicisme des grand·es songwriters. Toujours en mouvement, en équilibre parfait entre patrimoine et inconnu, Darkside s'autorise une liberté rare que n'aurait pas reniée Cassius. S'abandonner à ce trio métamorphe constitue une expérience incroyablement sensuelle, et aussi mystérieuse. Pourquoi intituler *Nothing* ce réjouissant disque fureteur ? *Everything* aurait mieux collé…





Vincent Brunner

Nothing (Matador/Wagram). Sortie le 28 février.

MOONLIGHT CONCESSIONS de Throwing Muses

En acoustique mais avec une intranquillité intacte, le groupe porté par Kristin Hersh, magnétise toujours.

En novembre dernier, le premier extrait du onzième album de Throwing Muses nous a rassuré·es : même sans Tanya Donelly, la bande de Kristin Hersh reste capable de nous emporter dans un intense tourbillon comme sur le single *Drugstore Drastic,* brûlot acoustique dont le refrain répète un refus conquérant : *"No, I don't think so."*

Les huit chansons qui viennent compléter cet avant-goût prometteur restent dans cette lignée acoustique, parfois agrémentée de cordes lancinantes qui prennent aux tripes (le sublime *Libretto*). Souvent fiévreux et tourmenté, agréablement rugueux, *Moonlight Concessions* parvient aussi à se stabiliser temporairement sur certains titres plus méditatifs, dont l'ensorcelant *Theremini,* ou la chanson éponyme de conclusion, lessivée mais apaisée.

Si les fidèles Bernard Georges (basse) et David Narcizo (batterie) l'accompagnent ici avec vigueur, Kristin Hersh magnétise toute notre attention à la guitare, à la production, à la composition et par sa voix, désormais voilée mais toujours acérée. Les novices comprendront tout de suite pourquoi elle est devenue au fil des décennies l'une des héroïnes les plus fascinantes du rock indépendant américain tandis que les fidèles se réjouiront de la retrouver en forme olympique. À jamais intranquille, pour notre plus grand plaisir.



Noémie Lecoq

Moonlight Concessions (Fire Records/Kuroneko). Sortie le 14 mars.
En concert à La Marbrerie, Montreuil, le 31 mai, et au Molotov, Marseille, le 5 juin.

Lefteris Paraskevaidis/Matador



BLINDNESS de The Murder Capital

Les Irlandais renouent avec leur fibre punk en onze titres dévastateurs.

Il n'a pas fallu longtemps au groupe de Dublin pour donner naissance à *Blindness,* qui suit de deux ans l'admirable *Gigi's Recovery* (2023). Plus de pandémie, plus de temps à tuer pour retravailler à l'infini les morceaux, The Murder Capital est revenu aux fondamentaux d'une musique nourrie à l'urgence, la rage et la passion. Moins introspectif que son prédécesseur, moins arty et démonstratif que *When I Have Fears* (2019), ce troisième album a été enregistré en trois semaines à Los Angeles avec l'aide de John Congleton, de nouveau embauché derrière la console.

Armé de cette volonté de ne pas s'éterniser et de retrouver en studio l'énergie de concerts incandescents, le quintette a volontairement mis de côté la production léchée de *Gigi's Recovery* pour un son plus brut et des compositions ravivant sa fibre punk. En témoigne ce *Moonshot* dévastateur en ouverture, sur lequel Damien Tuit et Cathal Roper maltraitent leurs guitares dans un torrent noise brutal et sans concession. Les finales de *Born into the Fight, The Fall* ou *That Feeling* sont dans la même veine abrasive, arrachant tout sur leur passage au gré de montées en puissance dont on a désormais l'habitude. À l'opposé, calme et posé, le point culminant de ce nouveau sommet discographique est pourtant ce *Love of Country* crépusculaire, longue réflexion à cœur ouvert de James McGovern sur le racisme, la xénophobie et la haine de l'autre. Déjà l'un des grands morceaux de 2025.



Alexis Hache

Blindness (Human Seasons Records/ ADA/Warner). Sorti depuis le 21 février. En concert au Trianon, Paris, le 17 mai.

Hugo Comte/Human Seasons Records

MIRAGES II

JB Dunckel

Jonathan Fitoussi

SORTIE LE 07.03

Disponible en vinyle & digital

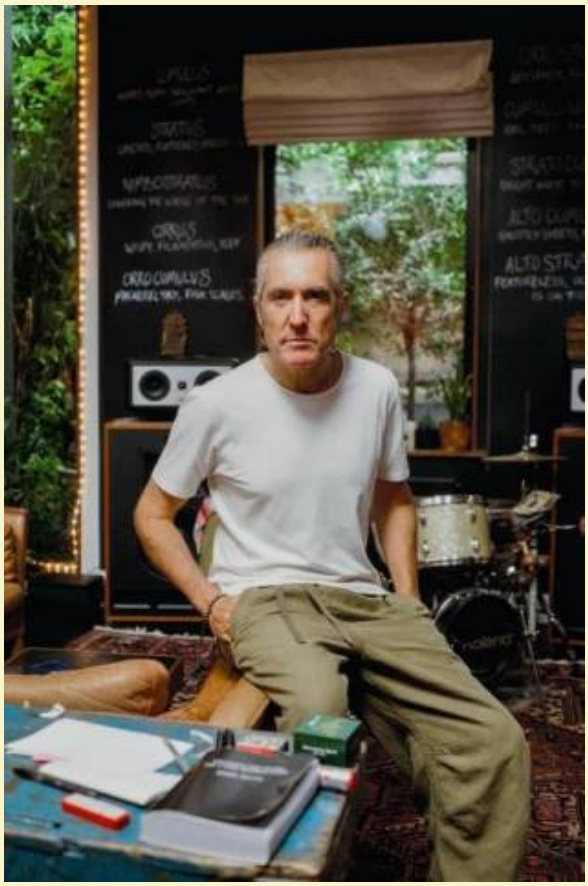


"Ces Mirages, deuxième chapitre du nom, sont à leur zénith." J.Ghosn

Les Inrockuptibles qobuz sélection fip

TEMPORARY d'Everything Is Recorded

Accompagné par des artistes d'exception (de Bill Callahan à Sampha), Richard Russell déploie un disque folk à taille humaine, délicat et touchant.



"Et si la musique folk était passée au numérique dans les années 1980, tout comme le reggae ?" Au moment d'entamer les sessions de *Temporary* en 2020, au sein de son studio londonien, Richard Russell a cette question en tête, qui sert alors de fil rouge à ses nouvelles chansons, les premières depuis *Friday Forever* (2020). D'où ces complaintes d'une extrême finesse, ces bleeps et ces samples minimaux d'artistes tenu·es à l'écart du succès public (Jackson C. Frank, Camille Yarbrough, Molly Drake), ces mélodies de peu charriant mille émotions.
D'où, aussi, ces structures et arrangements synthétiques autour de voix intelligemment mises en avant, tout en feulements soul et suaves *(Never Felt Better)*, tout en retenue et murmures gracieux *(Norm)* : celles d'une flopée de crooners et crooneuses fragiles venu·es prêter main-forte à leur mentor (Sampha, Florence Welch, Jack Peñate, Kamasi Washington) ou ami (Samantha Morton, Bill Callahan), le temps d'un album cathartique.
Tous et toutes ont conscience d'œuvrer au nom d'une musique qui ouvre une brèche, un espace, offre une sortie de secours à la morosité ambiante. Tous et toutes sont persuadé·es que le génie visionnaire du patron de XL Recordings est en capacité d'amener ces réflexions spirituelles sur le deuil et les liens qui peuvent unir les êtres humains jusqu'au sublime.
Contrairement à ce que pourrait laisser supposer son prisme de départ, de même que ses élans gospel, *Temporary* n'a effectivement rien d'anachronique.
Grâce à ses collages minimalistes et ses images saisissantes *("I work hard to be mortal")*, il pourrait même bien être le disque le plus intemporel de ce Britannique de 53 ans aux oreilles curieuses – ses récentes collaborations avec Nourished By Time et Mary in the Junkyard, également présent·es ici, en attestent.
Et pour cause : il y a dans ces quatorze chansons sur l'éphémère et le passage du temps une quête d'éternel, quelque chose de paisible et de rédempteur – sentiment renforcé par le saxophone crépusculaire d'Alabaster DePlume, dont la présence sur plusieurs morceaux constitue l'une des grandes idées de cet album qui retravaille avec maîtrise les guitares chaudes du folk sur de soigneux beats électroniques. James Blake doit se maudire de ne pas avoir eu avant l'idée de cette formule imparable.



Maxime Delcourt

Temporary (XL Recordings/Wagram). Sortie le 28 février.

BLOOD ON THE SILVER SCREEN de Sasami

La multi-instrumentiste américaine poursuit sa mutation et quitte le petit monde de l'indie pour se confronter à la pop mainstream.

De l'indie folk à la pop quasi mainstream en passant par le nu-metal, Sasami fait décidément partie de ces artistes qui semblent capables de tout faire. En 2019, l'Américaine publiait un premier album folk, fin et intimiste lorgnant du côté de Beach Fossils et Devendra Banhart, avant un virage plus heavy voire metal en 2022 sur *Squeeze*. Aujourd'hui, Los Angeles, la ville de Sasami Ashworth, est ravagée par les flammes et la multi-instrumentiste sort *Blood on the Silver Screen*.
Si ses influences restent prégnantes, elles s'érigent ici comme des fondations vouées à servir un propos clair, net et précis pour se réapproprier la pop.
Élevée au sein des valeurs traditionalistes de l'Église de l'Unification, Sasami n'était sans doute pas destinée à composer des hymnes à l'amour aux refrains "supebowlesques".
Elle parvient pourtant sur quelques moments de grâce accrocheurs (*Slugger*, *Love Makes You Do Crazy Things*, *In Love with a Memory* avec Clairo) à se hisser au niveau de pop stars internationales. Cet album lui permettra-t-il pour autant de tutoyer le sommet des charts ?
La suite le dira, mais notre préférence va clairement à ses premières sorties d'indie pop ouvragée.



Xavier Ridel

Blood on the Silver Screen (Domino/Sony Music). Sortie le 7 mars.

Aliyah Otchere/XL Recordings

NEVER STOP DREAMING

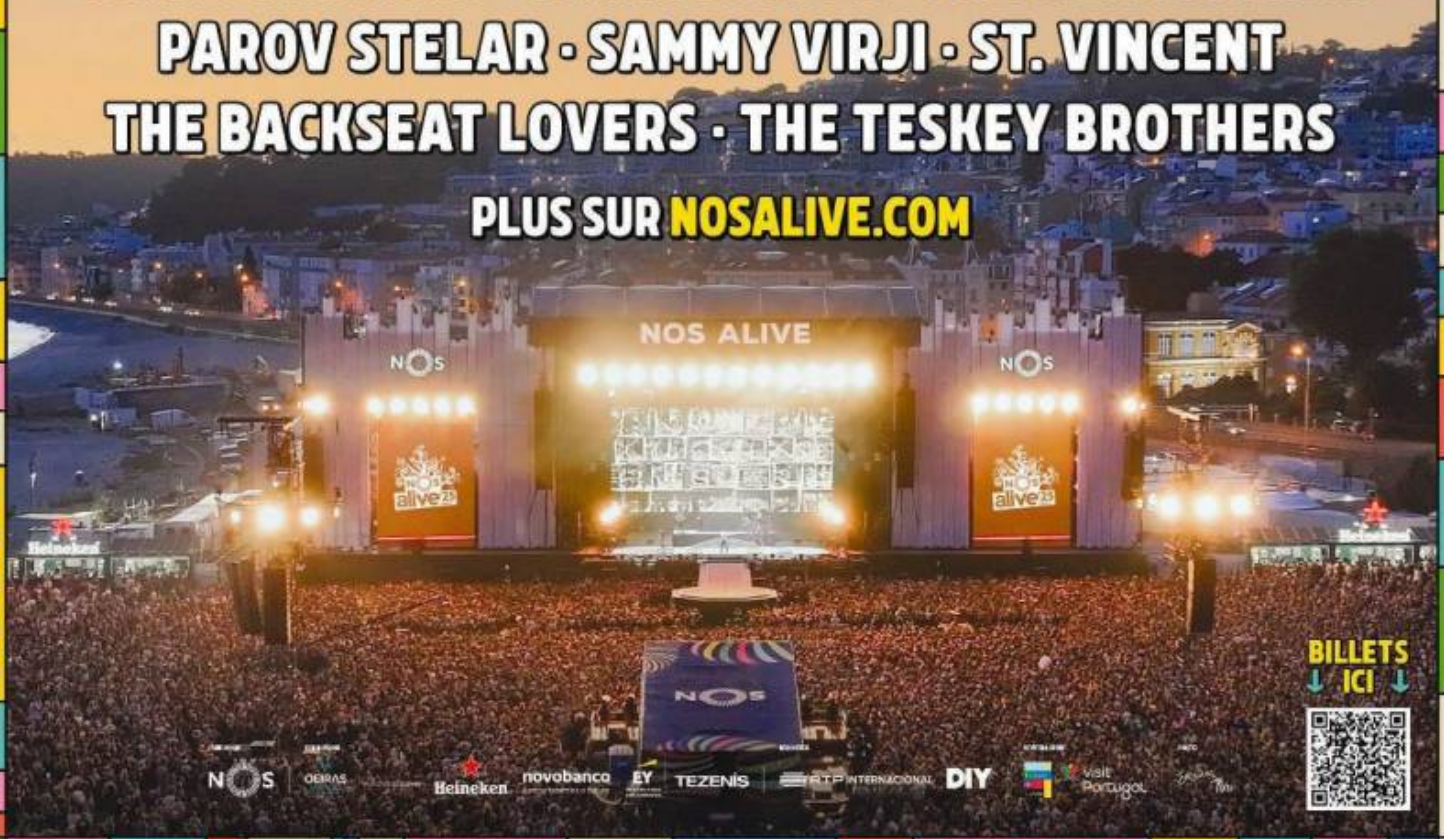
NOS alive'25 Oeiras

10 · 11 · 12 JUL
PASSEIO MARÍTIMO DE ALGÉS
PORTUGAL

OLIVIA RODRIGO
KINGS OF LEON
NINE INCH NAILS

NOAH KAHAN · SAM FENDER · JUSTICE
BARRY CAN'T SWIM · BENSON BOONE
GIRL IN RED · FINNEAS · FUTURE ISLANDS
AMYL AND THE SNIFFERS · ARTEMAS · BRIGHT EYES
CMAT · DEAD POET SOCIETY · FOSTER THE PEOPLE
GLASS ANIMALS · MARK AMBOR · MOTHER MOTHER
PAROV STELAR · SAMMY VIRJI · ST. VINCENT
THE BACKSEAT LOVERS · THE TESKEY BROTHERS

PLUS SUR NOSALIVE.COM



BILLETS ↓ ICI ↓

NOS · OEIRAS · Heineken · novobanco · EY · TEZENIS · RTP INTERNACIONAL · DIY · visit Portugal

MIRAGES II de JB Dunckel & Jonathan Fitoussi

Retour des rêveries de deux musiciens promeneurs, réunis autour d'une élégante trame électro-organique, tant groovy que contemplative.

En 2019, Jean-Benoît Dunckel, moitié d'Air, et le compositeur Jonathan Fitoussi s'étaient réunis pour un *Mirages* hautement sensoriel, proposant, dixit le second, *"une musique instrumentale empreinte de pop et d'expérimentation dans une veine très cinématographique"*.
La pandémie ayant court-circuité une potentielle tournée, le tandem a vite ressenti la nécessité de poursuivre cette collaboration : *"Il lui manquait son deuxième volet, son jumeau plus mature,* raconte JB Dunckel. *On retrouve dans* Mirages II *la même esthétique, mais on a développé les percussions électroniques et le lâcher-prise est plus assumé."*
L'objectif étant de *"lier l'univers pop de JB avec le mien, plus en lien avec l'ambient"*, résume Jonathan Fitoussi.
Après de longues conversations mues par leur *"passion pour les lutheries électroniques"*, les deux musiciens ont enregistré en une dizaine de jours *Mirages II*, avec leur complice batteur Louis Delorme, également sur scène avec Air. *"Il y avait au-dehors cette vibration dystopique de fin de civilisation, à cause de la crise du Covid,* se souvient JB Dunckel, *et le Studio Atlas a joué un rôle de bunker résilient."*
Doté d'une texture synthétique qui épouse un environnement anxiogène, le disque n'en est pas moins réconfortant, prompt au recueillement intérieur, riche de respirations et de rythmiques exaltantes. Dunckel confirme : *"On se sent bien dans ce son comme on se sentait bien au studio, un peu protégés…"*
Et comment transcrire, via la trame musicale de *Mirages II,* ladite illusion d'optique qui donne son titre à l'album ? *"Elle a toujours inspiré mon travail sonore et j'utilise depuis mes débuts des œuvres d'Anni et Josef Albers, Robert Mangold ou Vasarely,* explique Jonathan Fitoussi. *La répétition de séquences musicales, avec de légères variations liées aux anciens instruments analogiques, peut créer des sensations similaires à la répétition de motifs géométriques peints à la main, leurs infimes défauts pouvant être visibles à l'œil nu…"*
En résulte une fragilité nourrie du clavier modulaire ARP 2500 cher au duo, de l'ouverture groovy d'*Iris* à la ritournelle contemplative *Autumnal Equinox,* qui évoque, pour JB Dunckel, un soleil capable de transformer les couleurs maritimes : *"Des variations du spectre de tonalités des vagues de synthés conduisent à l'effacement, ce qui marque ce sentiment mélancolique d'altération des choses par le temps."* Flotte pourtant, longtemps après l'écoute de *Mirages II,* celui d'une mémorable atemporalité.

Sophie Rosemont





Mirages II (Prototyp Recording). Sortie le 7 mars.

DIVINATIONS d'Oracle Sisters

Une nouvelle virée onirique dans l'imagination prolixe d'un trio cosmopolite.

L'équation est simple. Additionnez deux Bruxellois et une Finlandaise dans un cadre donné, Paris. Ajoutez-y une vraie maîtrise harmonique et un solide sens de la mélodie, et vous obtiendrez à coup sûr un excellent groupe indie.

Oracle Sisters est évidemment bien plus que la somme de ces trois parties. Ce trio cosmopolite possède le talent de se mouvoir élégamment entre les styles, en passant de la pop à l'Americana, de l'electro au psyché, du folk au soft rock.
Après deux premiers EP – *Paris I* (2020) et *Paris II* (2021) – et l'album *Hydranism* en 2023, qui leur a permis de se constituer un auditoire assez large, les Parisien·nes d'adoption livrent ce second album avec l'aisance presque étonnée des premier·ères de la classe. Écrit en majeure partie au cours d'une semaine hivernale dans une maison du nord de la France, *Divinations,* comme son nom le laisse entendre, voit son approche mathétique complétée d'une note d'ésotérisme. Mention spéciale, pour ne citer qu'eux, à *Talk Is Cheap* et sa lente progression vers l'épiphanie vocale, ainsi qu'à *Marseille,* titre *laid-back* et ensoleillé, à classer parmi les meilleures chansons dédiées à la cité phocéenne – avec l'inoubliable hymne du même nom enregistré en 1983 par Band Apart. Accessibles, entraînants, tout en étant personnels et poétiques, ces onze morceaux sont une invitation aux voyages immobiles pour tous·tes les rêveur·ses.

Arnaud Ducome



Divinations (Wizard Artists/Fuga). Sorti depuis le 14 février.

Diane Arques/Prototyp Recording

LES 10 ALBUMS DU MOIS

Sélectionnés par les disquaires de la Fnac



KENDRICK LAMAR GNX

Sixième album du rappeur de Compton. 12 titres explosifs avec la présence de Kamasi Washington, Terrace Martin et Mustard, entre autres. Un hommage à Luther Vandross ainsi qu'une base très funk/rap 80's et 90's pour les samples. Il utilise notamment Cheryl Lynn, SWV, Whodini et 2Pac. Phénoménal !

Christophe, disquaire Fnac Chambéry
Retrouvez son blog sur fnac.com



DREAM THEATER
PARASOMNIA



STEVEN WILSON
THE OVERVIEW



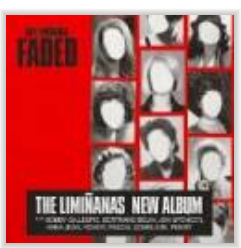
THE VELVETEERS
A MILLION KNIVES



PIERCE FACCINI & BALLAKE SISSOKO
OUR CALLING



YOUSSOU NDOUR
ÉCLAIRER LE MONDE



THE LIMIÑANAS
FADED



COLLECTIF
DAVID BOWIE
UNDER THE INFLUENCE ?



TERRENOIRE
PROTÉGÉE



DARKSIDE
NOTHING

2 CD OU VINYLES ACHETÉS
5€* OFFERTS
EN EUROS FIDÉLITÉ

3 CD OU VINYLES ACHETÉS
10€* OFFERTS
EN EUROS FIDÉLITÉ

* Offre réservée aux adhérents du 03/03/2025 au 30/03/2025 sur présentation de la carte adhérent FNAC en cours de validité. Lecompte de fidélité de l'adhérent sera automatiquement crédité de 5€ en euros fidélité pour 2 CD ou vinyles achetés et de 10€ en euros fidélité pour 3 CD ou vinyles achetés. Les euros fidélité cumulés sur le compte fidélité Fnac sont valables dans les 3 mois suivants leur obtention, à condition que la Carte Fnac ou Fnac+ de l'adhérent titulaire soit en cours de validité et qu'il ait présenté sa carte lors de son passage en caisse. L'ensemble des achats de l'adhérent titulaire et des autres personnes possédant une carte supplémentaire sont comptabilisés sur le compte de fidélité de l'adhérent titulaire. Les euros fidélité peuvent être utilisés dès 1€, en magasin Fnac et Darty ou sur fnac.com pour tout achat supérieur à 1€ (hors livres, coffrets et cartes cadeaux, tirages photos, abonnements presse, cartes de téléphonie, abonnements téléphoniques et internet, prestations de services, téléchargements, billetterie). Offre valable dans les magasins Fnac participant à l'opération. Offre non cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents. Dans la limite des stocks disponibles.

ADHÉREZ À LA CARTE fnac + VOUS ALLEZ ADORER



PHONETICS ON AND ON de Horsegirl

Mis en boîte avec la magicienne des studios Cate Le Bon, ce deuxième album du trio indie rock de Chicago part dans une direction plus joueuse et mélodique que son prédécesseur. Pour le meilleur.

On n'aurait pas aimé être à la place de Horsegirl. Voyez le tableau : en 2022, trois jeunes femmes de Chicago, à peine sorties du lycée, déboulent avec basse, batterie, guitare et signent l'un des albums indie rock les plus enthousiasmants de l'année. Le disque, nineties à mort, s'appelle *Versions of Modern Performance*, un titre témoignant d'une certaine dose de second degré arty, et compte comme invités Lee Ranaldo et Steve Shelley, respectivement guitariste et batteur de Sonic Youth. Pour couronner le tout, l'objet est mis en boîte par John Agnello, vieux routard des studios ayant croisé le chemin de quelques légendes, au premier rang desquelles Sonic Youth (encore), Dinosaur Jr. ou Bob Dylan.

Bref, autant de raisons de perdre la boule face aux attentes suscitées pour la suite, à l'aune du spectre très racé de références qui parsèment cet objet que l'on aura poncé sans relâche, emmitouflé·e dans une chemise à carreaux.
À l'époque, beaucoup s'empressent d'estampiller la musique du trio de "teen rock", comme si Nora Cheng, Penelope Lowenstein et Gigi Reece n'avaient rien de mieux à offrir que des banalités adolescentes sur des amourettes fades au *skate park* du coin. Quand *Les Inrocks* leur demandent alors si ce qualificatif n'est pas un peu flemmard, la réponse fuse : *"Les gens attendent beaucoup des jeunes artistes ou des femmes, comme s'il fallait à tout prix qu'on s'exprime sur notre condition. Notre manière d'écrire se tourne davantage vers les images et l'abstraction, ou des choses un peu hallucinées, proches des drogues."* Et toc.
Il fallait mieux écouter, lire entre les lignes, s'émerveiller des entrelacs vocaux de Penelope et Nora, et des chœurs scandés, de la façon dont les mots s'entrechoquent, rebondissent pour provoquer des visions hors de portée de toute forme narrative traditionnelle. D'ailleurs, leur nouvel album est baptisé *Phonetics On and On* – "la phonétique, encore et encore". Ce n'est pas un hasard. Tout comme il n'est pas hasardeux de retrouver cette fois Cate Le Bon aux manettes, la Galloise ayant le chic pour raconter autre chose que des histoires, en partant d'une idée banale, d'un bruit, que les arrangements, ludiques et cristallins, viendront malmener et magnifier. Ici les filles semblent s'amuser comme jamais, avec une multiplication d'onomatopées, de *"ahoo ahoo"* et de récits laconiques et surréalistes, comme passés à la moulinette du procédé littéraire du cut-up. Velvetien *(Where'd You Go?)* et désarmant de romantisme (*Frontrunner*, que n'auraient pas renié les Moldy Peaches), ce deuxième volet des aventures de Horsegirl est un bijou.

François Moreau

Phonetics On and On (Matador/Wagram). Sorti depuis le 14 février.

ALOHA MEANS GOODBYE de Troy Von Balthazar

Après avoir frôlé l'abîme, l'artiste né à Hawaii et vivant à Angoulême revient avec sa poésie et des mélodies intactes.

Que ce soit autrefois avec Chokebore ou en solitaire depuis vingt ans, l'Américain Troy Von Balthazar met tant d'émotions dans sa musique qu'on a la conviction, en l'écoutant chanter, qu'il s'agit pour lui d'une question de vie ou de mort et non pas d'une carrière – même si, indéniablement, il en construit une avec toute son intégrité et ses obsessions. Justement, des graves ennuis de santé ont failli nous priver de ce septième album et, désormais rétabli, Troy Von Balthazar reconnaît que la musique l'a aidé à *"sortir de ces ténèbres"* et à oublier les idées noires provoquées par de nombreux séjours aux urgences. Leur gestation cathartique explique sans doute que, plus que jamais, les chansons qu'il a enregistrées dans son home studio d'Angoulême exposent leur vulnérabilité, comme les passages les plus oniriques d'un journal intime. Les mélodies claires-obscures de *Swimmer, Please?* ou *Let's Not Forget to Panic* déploient leurs charmes vaporeux selon des arrangements fragiles, constructions originales bâties par des éclats de guitare, un piano, des traits de ukulélé.
Avec tous les instruments qui lui passent par la main, Troy Von Balthazar magnifie ses états d'âme déchirants et touche à une poésie universelle – ce n'est pas pour rien si Leonard Cohen, qu'il a connu, reste l'un de ses maîtres d'inspiration. Composé initialement pour servir de bande-son au livre illustré *Hawaii au goût de sel* de Julie Nakache et Zoé Crevette, le morceau qui donne son titre à l'album le clôt dans un entêtant mélange de mélancolie et de résilience.



Vincent Brunner

Aloha Means Goodbye (Vicious Circle/L'Autre Distribution). Sortie le 7 mars.

Eliza Callahan/Matador/Matador

PELLE D'OCA d'Ada Oda

Le groupe belge qui chante en italien revient avec une vivacité qui fait se côtoyer jovialité, peur et excitation.

Il n'y a pas quinze mille groupes qui peuvent se vanter de maîtriser la subtile alchimie entre les guitares givrées du postpunk et les secrets de la variété italienne. Venu tout droit d'une Belgique à l'accent sicilien, Ada Oda s'est mis le public dans la poche en moins de deux avec *Un amore debole,* son premier album paru en 2022.

Le duo, qui se mue en groupe de cinq musicien·nes sur scène, y formulait déjà des promesses auxquelles on s'était attach·és comme *Mai mai mai* et *Niente da offrire*. En 2025, César Laloux, croisé chez BRNS et The Tellers, et la chanteuse Victoria Barracato raffermissent ces sons de guitares mal élevées *(E questa è la vita)* et s'amusent toujours à rassembler les contraires. Dans des paysages qu'on imagine sans brise, avec la mer qui scintille au bout des escaliers, Ada Oda incorpore cette voix tendance X-Ray Spex *(Immobile)* sur des morceaux cousus dans une pop ultra-joviale *(Sul palo)*.

Le rythme soutenu, voire expéditif, qui fait l'ADN de la bande, se laisse parfois fondre en ballade *(Settembre)*. Pourtant, avec ses faux airs de tête brûlée, Ada Oda construit *Pelle d'oca* ("chair de poule", dans la langue de Lucio Battisti) autour d'un sentiment ambigu mêlant peur et excitation. En une demi-heure, le groupe ponce ses angoisses.



Et c'est peut-être ça qu'Ada Oda réussit finalement avec ce disque. Secouer les fondements d'un monde qui les fait flipper. **Juliette Poulain**

Pelle d'oca (62 Records/Lisbon Lux Records/La Tempesta Dischi). Sorti depuis le 21 février. En concert à Petit Bain, Paris, le 11 avril.



Claudio Ivan Fernandez/62 Records



B.I.C.H.E. de Biche

Le quintette révolutionne sa musique, toujours avec le même soin porté aux trouvailles dans ses arrangements. Un beau numéro d'équilibriste touchant et aventurier.

Il aura donc fallu attendre six ans pour écouter le successeur de *La Nuit des Perséides* (2019), le premier album de Biche. Les neuf chansons du disque suivaient la course de la lune, sous un ciel étoilé, une nuit à fumer des joints. Alexis Fugain et sa bande avaient réussi le prodige de faire entrer leurs obsessions d'arrangeurs biberonnés aux thèmes de Jean-Claude Vannier et consorts dans des pop songs sous influences plus contemporaines, au premier rang desquelles Broadcast et Stereolab. Ce qui n'est pas une mince affaire, les bricoleur·ses n'étant pas toujours de grand·es mélodistes et vice versa. Et puis il a fallu les faire sonner en français, ces chansons. La langue anglaise permet de jouer avec les images, les abstractions, perspectives que la langue d'Étienne Daho n'offre pas toujours. Une question de métrique, entre autres.

Mais, encore une fois, Fugain a trouvé la parade avec ce chant qui s'étire, nonchalant et mélancolique, marqué par le souvenir de ces dimanches qui n'en finissent pas. Avec peu de mots, ces jeunes gens étaient parvenus en 2019 à nous faire ressentir le spleen d'un télescope spatial en orbite *(Kepler, Kepler)* et à faire revivre l'appartement-studio de François de Roubaix *(Le Laboratoire)*. Connaissant le degré de méticulosité d'Alexis Fugain, Brice Lenoble, Alexis Croisé, Thomas Subiranin et Florian Adrien, tous par ailleurs très occupés sur d'autres projets en dehors des affaires du groupe, on n'attendait pas le successeur de *La Nuit des Perséides* avant 2029. Mauvaise langue. L'attente, plus courte, mais longue quand même, aura valu le coup. *B.I.C.H.E.* est l'album exigeant d'une bande de jeunes gens effrayés par l'idée de se répéter. Une palette de nouveaux instruments fait son apparition : des boîtes à rythmes, des cordes, des synthés qu'on n'avait pas entendus sur le disque précédent. Les rythmes sont davantage motorik, comme si au lieu d'aller trifouiller dans les disques des musicien·nes français·es seventies, on avait ressorti ceux de Neu! et Kraftwerk – doit-on encore citer Stereolab ? Ici, la musique de Biche nous paraît familière, mais augmentée. Poétique, toujours, avec cette manie de porter son attention sur ces trucs du quotidien en arrière-plan. Les arrangements recèlent des trouvailles merveilleuses et pas un morceau ne sonne comme le suivant. Les gars ont mis du cœur à l'ouvrage, d'autant que, une fois encore, la chanson n'est jamais sacrifiée sur l'autel des obsessions artisanales de ces garçons qui aiment mettre le nez dans le moteur.





François Moreau

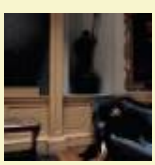
B.I.C.H.E. (Ça va Sound/PIAS). Sorti depuis le 7 février.

MEASURE OF JOY d'Adrian Crowley

Un dixième album sidérant de beauté évanescente par un songwriter secret, compagnon de route de John Parish et Nadine Khouri.

La discrétion n'est pas le trait le plus souvent loué dans les pages traitant de musique. Pourtant, c'est elle qui contribue à rendre aussi singulière la figure d'Adrian Crowley, humble auteur de dix albums déjà, empreints de la brumeuse gravité détachée qui infuse son timbre, proche de celui de Bill Callahan en moins rustique. Son art de la dissolution passe aussi par un sens très sûr de l'entourage : son disque précédent (*Cuckoo Storm,* 2024) était signé en duo avec Marry Waterson, et c'est avec James Yorkston (dont on peut entendre ici l'influence sur le superbe *Brother Was a Runaway*) qu'il a enregistré en 2013 une collection de reprises de l'immense Daniel Johnston.

Sur *Measure of Joy,* Adrian Crowley retrouve en étroite collaboration ses ami·es John Parish et Nadine Khouri – tous·tes trois se connaissent depuis les années 1990 et participent désormais régulièrement aux disques des autres. La voix se pose tantôt sur un tapis de saturations comme avec *Swimming in the Quarry,* tantôt sur le dodelinement western du morceau-titre, souvent sur des arrangements atmosphériques jusqu'à l'évanescence. Au bord de l'effacement : *"Transmission may be lost at any time"*, entend-on sur *Transmission Lost*, chef-d'œuvre famélique et bouleversant de fragilité. Par-dessus tout, le songwriting excelle et étincelle de sa lumière claire-obscure jusqu'au *Cherry Bloom Soft Confetti* final au texte sublime qui, à l'instar du plus enlevé *Genevieve of the Mountain,* s'élève jusqu'aux hauteurs d'un Leonard Cohen. Sacrée performance pour un discret.



Rémi Boiteux

Measure of Joy (Valley of Eyes Records/Bigwax). Sorti depuis le 7 février. En concert à La Boule Noire, Paris, le 10 mars.

Greg Ponthu/Ça va Sound

AVIS DE CONCESSION
Directive 2014/23/UE

COMMUNAUTÉ D'AGGLOMÉRATION DE LA ROCHELLE
M. Jean-François FOUNTAINE - Président
Service Commande Publique
6 rue Saint-Michel - CS 41287 - 17086 LA ROCHELLE – CEDEX 02
Tél : 05 46 30 35 01 - SIRET 24170043400020
Type de pouvoir adjudicateur : Organisme de droit public
Principale(s) activité(s) du pouvoir adjudicateur : Services généraux des administrations publiques.

Objet : GESTION DE L'ESPACE DE MUSIQUES ACTUELLES – LA SIRENE

Réf. : DSP La Sirène - Type de marché : Services - Mode : Avis de concession - Code NUTS : FRI32
Lieu principal de prestation : Boulevard Emile Delmas - 17000 La Rochelle
Durée de la concession : 120 mois, à compter du 01/10/25

Description : Depuis 2011, la Communauté d'Agglomération de La Rochelle a ouvert un espace destiné aux musiques actuelles à La Rochelle, par la réhabilitation d'un immeuble mis à disposition par le Port Atlantique La Rochelle, et situé dans l'emprise du Port de La Pallice. Cet Espace de Musiques Actuelles, dénommé LA SIRENE, a une triple destination :

- La diffusion musicale par l'organisation de concerts (60 par an),
- Le développement et l'accompagnement de la pratique musicale, des amateurs ou en voie de devenir de professionnels, en permanence,
- L'accompagnement du développement et de la professionnalisation de la filière musiques actuelles sur le territoire.

Il représente ainsi un lieu de diffusion de concerts, et également outil d'éducation artistique et d'animation, et de développement local, en relation avec les structures existantes, publiques et privées, en s'inscrivant dans la « politique de la Ville ».
Son domaine d'activité est celui des musiques actuelles, qui comprend différentes familles artistiques :

- Les musiques amplifiées, musiques dont l'électro-amplification constitue un élément de création et de diffusion comme le rock, les musiques électroniques, le rap…,
- Le jazz et les musiques improvisées,
- La chanson,
- Les musiques traditionnelles de toutes communautés qui s'inscrivent dans un processus de recréation et les musiques du monde.

C'est pourquoi, il est proposé de poursuivre l'exploitation de LA SIRENE, à l'issue du contrat en cours, sous la forme de la délégation de service public. Le contrat envisagé est un affermage, dont les caractéristiques principales sont les suivantes :

- La Communauté d'Agglomération de La Rochelle met à la disposition du fermier l'ensemble des ouvrages, locaux, installations, matériels, équipements et mobilier de LA SIRENE, ainsi que ses accès, abords aménagés et emplacements de stationnement en surface à proximité immédiate.
- Conformément au régime fiscal de l'affermage, la Communauté d'Agglomération de La Rochelle transfère au fermier les droits à déduction de la TVA ayant grevé les investissements nécessaires à la réalisation de LA SIRENE, et le Fermier reverse la TVA à la Collectivité.
- Le fermier est chargé des missions suivantes :
  - Assurer le fonctionnement régulier de LA SIRENE durant l'année entière,
  - Exploiter les locaux et espaces de LA SIRENE en les louant à des organisateurs de spectacles et manifestations en relation avec la vocation de l'équipement,
  - Organiser les concerts, les spectacles, les conférences, les formations, toutes manifestations en relation avec la vocation de l'Espace,
  - Organiser et coordonner l'utilisation des locaux et studios de répétition et enregistrement,
  - Exercer une mission d'assistance technique et fonctionnelle auprès de la Communauté d'Agglomération, s'agissant notamment des installations, équipements, matériels et mobilier,
  - Assurer en relation avec les autorités compétentes, la sécurité de l'établissement et des diverses manifestations s'y déroulant,
  - Assurer le nettoyage régulier et l'entretien courant des locaux, espaces et abords de l'Espace, ainsi que ses équipements, installations, matériels et mobiliers, selon une répartition qui sera précisée avec les tâches d'entretien, et notamment de gros entretien-renouvellement, qui seront conservés par la Communauté d'Agglomération,
  - Contribuer à la diffusion des musiques actuelles sur le territoire par l'organisation de concerts hors les murs, le développement d'actions visant à faciliter l'accès à l'équipement des publics éloignés (socialement, culturellement, géographiquement), l'accompagnement des structures et lieux de diffusion existant sur le territoire au moyen de partenariats, le développement de projets de rayonnement des musiques actuelles sur le territoire (festivals) etc. …
  - Mettre gratuitement à la disposition de la Communauté d'Agglomération de La Rochelle, ou des organismes désignés par elle, une ou des salles ou locaux, dix jours par an.

Le Fermier est chargé de gérer LA SIRENE à ses risques et périls. Il devra donc s'engager sur des comptes prévisionnels. En contrepartie des charges d'exploitation qu'il supporte, le Fermier est autorisé à percevoir toutes les recettes afférentes aux missions confiées, qu'elles soient de locations temporaires de l'Espace ou de gestion directe de manifestations. Des tarifs préférentiels ou des gratuités pourront être prévus pour certaines activités, dans le respect du principe d'égalité des usagers devant le service public. En outre, la Communauté d'Agglomération versera au Fermier une subvention forfaitaire d'exploitation, afin de contribuer à la couverture des charges, les activités à vocation culturelle et sociale de l'Espace pour les Musiques Actuelles ne pouvant être rentables. Le montant de la subvention forfaitaire d'exploitation sera fixé sur la base des comptes prévisionnels.

Code CPV principal : 92320000 - Services d'exploitation de salles de spectacles
Code CPV complémentaire : 92370000 - Services prestés par les techniciens du son
Forme : Division en lots : Non

Conditions de participation :

Habilitation à exercer l'activité professionnelle, y compris exigences relatives à l'inscription au registre du commerce ou de la profession.
Liste et description succincte des conditions, indication des informations et documents requis :

- Formulaire DC2, Déclaration du candidat individuel ou du membre du groupement,
- Formulaire DC1, Lettre de candidature - Habilitation du mandataire par ses co-traitants,
- Si l'attributaire est établi en France, les attestations et certificats délivrés par les administrations et organismes compétents prouvant qu'il a satisfait à ses obligations fiscales et sociales ou un état annuel des certificats reçus,
- Copie du ou des jugements prononcés, si le candidat est en redressement judiciaire.

Pièces à transmettre :

- Lettre de candidature avec l'ensemble des attestations sur l'honneur (formulaire Dc1 ou équivalent) ;
- Pouvoir de la personne habilitée pour engager le candidat,
- Déclaration du candidat (formulaire DC2 ou équivalent,
- Si le candidat est en redressement judiciaire, une copie du (des) jugement(s) prononcé(s),
- Si le candidat est une société : extrait Kbis de moins de 3 mois.

Les candidats peuvent se présenter seul ou sous la forme d'un groupement solidaire ou conjoint. Un même opérateur économique ne peut se présenter à la fois en qualité de candidat individuel et en qualité de membre d'un ou plusieurs groupements ; ni en qualité de membres de plusieurs groupements. En cas de candidature en groupement, l'ensemble des pièces demandées devra être fourni par chaque opérateur économique du groupement, à l'exception de la lettre de candidature. De plus, devront être clairement précisés : l'identité, le rôle et, eu égard aux compétences, la complémentarité de chacun des membres. Le mandataire fournira, le cas échéant, les habilitations nécessaires pour représenter et engager les membres du groupement au stade de la présentation de la candidature, de l'offre et de la passation de la concession. Toutefois le concessionnaire devra constituer une société dédiée chargée de l'exploitation du service public de gestion de l'Espace de Musiques Actuelles La Sirène pouvant présenter des comptes clairement identifiés.

Capacité économique et financière :
Liste et description succincte des critères de sélection, indication des informations et documents requis :

- Déclaration concernant le chiffre d'affaires global et le chiffre d'affaires concernant les fournitures, services ou travaux objet du marché, réalisés au cours des trois derniers exercices disponibles,
- Bilans ou extraits de bilans, concernant les trois dernières années, des opérateurs économiques pour lesquels l'établissement des bilans est obligatoire en vertu de la loi,
- Déclaration appropriée de banques ou preuve d'une assurance pour les risques professionnels.

Pièces à transmettre :

- Attestation de régularité fiscale directement en ligne à partir du compte fiscal, pour les entreprises soumises à l'impôt sur les sociétés, ou, auprès de leur service des impôts gestionnaire ; une attestation sociale auprès des services sociaux ou en ligne sur le site de l'URSSAF.
- Déclaration concernant le chiffre d'affaires global et le chiffre d'affaires relatif aux prestations objets du contrat, réalisés au cours des 3 derniers exercices disponibles,
- Extrait des bilans et comptes de résultats pour les 3 derniers exercices clos disponibles ;
- Attestations d'assurances en cours de validité ;
- Tout autre document que le candidat juge utile pour étayer sa candidature.

Référence professionnelle et capacité technique :
Liste et description succincte des critères de sélection, indication des informations et documents requis :

- Déclaration indiquant les effectifs moyens annuels du candidat et l'importance du personnel d'encadrement pour chacune des trois dernières années.
- Certificats de qualifications professionnelles. La preuve de la capacité du candidat peut être apportée par tout moyen, notamment par des certificats d'identité professionnelle ou des références de travaux attestant de la compétence de l'opérateur économique à réaliser la prestation pour laquelle il se porte candidat
- Présentation d'une liste des principales fournitures ou des principaux services effectués au cours des trois dernières années, indiquant le montant, la date et le destinataire public ou privé.
- Mémoire présentant le candidat, décrivant ses moyens humains (formations, qualifications et expériences) et matériels ainsi que ses garanties professionnelles, et attestant de son aptitude à assurer la continuité du service public et l'égalité des usagers devant le service public ;
- Licence d'exploitation de spectacle (art. L.7122-3 et s. du Code du travail) ou engagement de l'obtenir ou titre équivalent pour les candidats étrangers ;
- Licence de 4e catégorie de débit de boissons (Code de la santé publique) ou engagement de l'obtenir ;
- Références pertinentes pour des prestations similaires ou identiques portant sur les 3 dernières années ;
- Tout autre document que le candidat juge utile pour étayer sa candidature.

Informations sur le personnel responsable de l'exécution de la concession
Obligation d'indiquer les noms et qualifications professionnelles des membres du personnel affectés à l'exécution de la concession : Oui - Langues pouvant être utilisées dans l'offre ou la candidature : français.
Critères d'attribution : La concession est attribuée sur la base des critères énoncés dans les documents du marché

Remise des candidatures le 14/03/25 à 12h00 au plus tard.

Les dépôts de plis doivent être impérativement remis par voie dématérialisée : https://www.marches-publics.info/

1) Déroulement de la procédure
Le présent avis constitue un appel à candidatures. Les candidats retenus à l'issue de la sélection des candidatures pourront retirer ou recevront un dossier de consultation définissant notamment les caractéristiques quantitatives et qualitatives des prestations ainsi que les conditions financières de l'exploitation, et précisant les conditions de remise des offres et les critères de jugement.
2) Critères de jugement des candidatures sur la base des pièces remises

- Garanties professionnelles et financières
- Respect de l'obligation d'emploi des travailleurs handicapés (art. L. 5212-1 à L. 5212-4 code du travail)
- Aptitude à assurer la continuité du service public
- Aptitude à garantir l'égalité des usagers devant le service public.

3) Le délégataire sera rémunéré par :

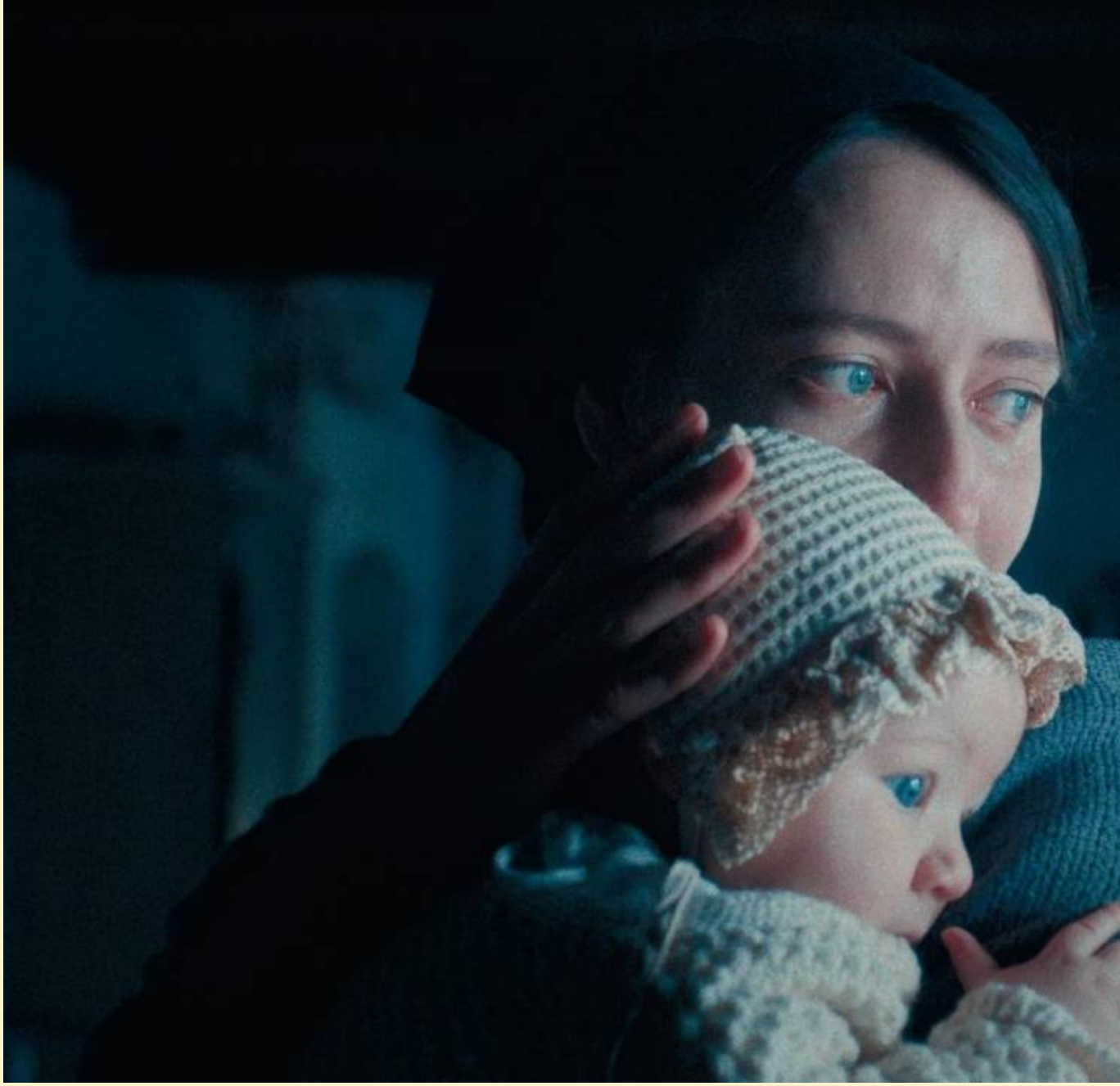
- Les recettes perçues directement auprès des usagers de l'espace Musiques Actuelles, selon une grille tarifaire approuvée par la Communauté d'agglomération et comportant des réductions et, le cas échéant,
- Une subvention forfaitaire d'exploitation, versée par la Communauté d'agglomération, et déterminée sur la base des comptes prévisionnels à fournir par les candidats ;
- Des contributions publiques ou privées, à la diligence du délégataire.

4) Le nouveau délégataire aura l'obligation de reprendre le personnel de l'ancien délégataire en application de l'article L. 1224-1 du Code du travail et/ou de la convention collective nationale pour les entreprises artistiques et culturelles du 1er janvier 1984 - étendue.

Adresse à laquelle des renseignements complémentaires peuvent être obtenus
Communauté d'Agglomération de La Rochelle - Service Commande Publique
via la plateforme marches-publics.info
Tél : 05 17 83 94 50 - commande.publique@agglo-larochelle.fr

Instance chargée des procédures de recours : Tribunal administratif de Poitiers - 15, rue de Blossac - Hôtel Gilbert - BP 541 - 86020 POITIERS Cedex Tél : 05 49 60 79 19 - Fax : 05 49 60 68 09 - greffe.ta-poitiers@juradm.fr - http://poitiers.tribunal-administratif.fr/
Précisions concernant le(s) délai(s) d'introduction des recours : Service auprès duquel des renseignements peuvent être obtenus concernant l'introduction des recours : Cf le Greffe du Tribunal Administratif à l'adresse ci-dessus. Précisions concernant les délais d'introduction de recours : Référé précontractuel prévu aux articles L. 551-1 à L. 551-12 du CJA, et pouvant être exercé depuis le début de la procédure de passation jusqu'à la signature du contrat. Référé contractuel prévu aux articles L.551-13 à L.551-23 du CJA, et pouvant être exercé dans les délais prévus à l'article R. 551-7 du CJA. Recours en contestation de validité, dans un délai de deux mois à compter de la publication d'un avis mentionnant à la fois la conclusion du contrat et les modalités de sa consultation

Envoi à la publication le 10 février 2025.



Una familia grande

LE FILM DU MOIS - LE FILM DU MOIS - LE FILM DU MOIS -

En transformant les archives de ses ancêtres en fiction, Maura Delpero fait de Vermiglio, sis dans les Alpes au mitan du XXe siècle, une chronique intemporelle et foudroyante d'humanité.

En italien, *vermiglio* équivaut à "vermillon", cette couleur rouge orangé vibrante et chaude qui contraste franchement avec l'hiver rude du second long métrage de fiction de Maura Delpero. Vermiglio, c'est aussi le nom de ce village enclavé des Alpes italiennes. Au milieu de la montagne, une petite maison à peine visible est recouverte d'un linceul de neige. Nous sommes en 1944, mais nous pourrions être cent ans plus tôt, tant le temps semble s'être figé. La survie enveloppe chaque mouvement de ce territoire hostile et glacial où la

Paname Distribution



guerre rugit encore de l'autre côté des montagnes, expulsant de temps à autre ses soldats dont on ne reconnaît plus grand-chose.
À partir d'images et de lettres retrouvées dans les archives de ses ancêtres, la cinéaste italienne remonte le temps pour esquisser le portrait intime d'une cellule familiale. Mêlant un regard anthropologique sur la condition paysanne à l'ampleur du mélodrame, la petite histoire se fond dans la grande, dans un même mouvement. Ainsi, les billets doux échangés entre deux amoureux·ses seront fixés avec la même intensité que la lecture de l'armistice en une d'un journal.
Dans cette chronique majestueuse qui camoufle sa virtuosité par la quiétude avec laquelle elle se déverse, les histoires et intrigues quotidiennes d'un couple et de ses neuf enfants s'entremêlent jusqu'à embrasser discrètement la forme du film choral. Prenant la maison familiale pour œil omniscient, la caméra circule au cœur de son réseau pour en sonder les états d'âme et les non-dits. Comme un album de famille dont on scrute les pages, essayant de lire sur les visages les histoires intérieures, comparant les expressions d'une photo à l'autre pour en deviner les trajectoires intimes, *Vermiglio* saisit magistralement le temps qui passe. Comment une vie fait son chemin, traversée par ces imperceptibles mutations.
Dans la petite bâtisse régie par un inflexible patriarcat (le père, enseignant, incarne l'autorité intellectuelle du village) et où la religion structure le quotidien, l'amertume se devine petit à petit chez ses habitant·es. La famille devient le miroir d'une nation fracturée par la guerre, le deuil et les tensions étouffées. Pour beaucoup, ce sont les regrets de vies qu'ils et elles ne mèneront pas : un amour perdu, l'arrêt prématuré d'une formation scolaire pour entrer dans les ordres, l'injonction à procréer qui pèse sur la mère de famille ou encore les ambitions professionnelles que le patriarche a dû revoir à la baisse pour devenir instituteur.
Avec patience et sérénité, calquant son rythme sur le passage des saisons, la vie ménagère et les grandes cérémonies qui rythment la vie du village, *Vermiglio* laisse le temps à tous les membres du foyer, même ceux d'abord tapis dans l'ombre, d'éclore le temps d'une scène et de nous foudroyer par leur humanité. À l'image de l'enfant aîné, pour qui le simple fait d'offrir une fleur à sa mère suffit à raconter toute la douceur et la frustration, jusqu'ici gardées secrètes. Si la caméra de Delpero les observe par rapprochements successifs, chacun·e gardera une part d'énigme irrésolue, rendant le puzzle de cette famille pour toujours incomplet.
La photographie de Mikhaïl Kritchman, fidèle collaborateur d'Andreï Zviaguintsev, alterne entre la blancheur aveuglante du soleil d'hiver et des tableaux nocturnes en clair-obscur. Grande œuvre picturale et contemplative, elle prélève la moindre substance visible de l'horizon alpin pour nous en restituer la sensation, comme si elle caressait notre épiderme. Chaque chorégraphie du quotidien, même la plus anodine (l'attente d'un bol de lait chaud en file indienne, les histoires racontées en cachette avant de dormir), se retrouve alors retranscrite avec la même puissance que lorsqu'elle est vécue durant l'enfance. Si le film convoque une certaine histoire du cinéma italien de la ruralité, tels *L'Arbre aux sabots* d'Ermanno Olmi ou *La terre tremble* de Visconti, on pense beaucoup à Bergman et Dreyer. Comme chez eux, la mise en scène de Delpero détient cette aptitude prodigieuse à métamorphoser une pure quotidienneté en une expérience du monde, universelle et intemporelle. **Ludovic Béot**

Vermiglio ou La Mariée des montagnes de **Maura Delpero**, avec **Giuseppe De Domenico**, **Martina Scrinzi**, **Tommaso Ragno** (Ita., Fra., Bel., 2024, 1 h 59). En salle le 19 mars.

A REAL PAIN de Jesse Eisenberg

Au prétexte d'une visite des sites de l'Holocauste, cette comédie étrange conduit Kieran Culkin et Jesse Eisenberg à un voyage introspectif où ce dernier se révèle fin analyste des gerçures de l'âme.

David (Jesse Eisenberg), jeune père new-yorkais ayant raisonnablement réussi dans la Tech, part avec son cousin Benji (Kieran Culkin) pour un "voyage mémoriel" sur les sites de l'Holocauste, dont leur famille est rescapée. Benji est une personnalité particulière : un être sans aucun filtre social, n'obéissant qu'aux pulsions parfois joyeuses, plus souvent bilieuses voire cruelles ou simplement embarrassantes, qui le traversent.

Benji brusque, énerve, vexe tous·tes les adeptes de la bienséance commune qui ont le malheur de croiser sa route, à commencer par les autres participant·es du voyage organisé, avec lesquel·les les présentations, forcément empreintes de douleur et de précautions, sont finalement un festival de pieds dans le plat : une femme récemment divorcée à qui il demande pourquoi elle est *"such a fucking loser"*, un guide qu'il agonit de reproches quand il ne supporte plus son torrent d'anecdotes wikipédiesques et réclame un silence de recueillement… Pourtant, Benji finit systématiquement par recevoir leur affection miraculeuse et profonde, de celles que l'on réserve aux rares personnes qui parlent avec vérité – tandis que David reste enfermé dans la prison de ses bonnes manières et des relations superficielles auxquelles elles le condamnent.

Le second film de Jesse Eisenberg explore, dissèque, éprouve cette situation au fil d'un frappant travail d'écriture et de psychologie sur tout ce que suppose la coexistence avec celui qui apparaît comme l'un des plus beaux personnages que le cinéma américain ait produit dernièrement. À chacun et chacune d'y projeter une personne de son propre entourage : ces êtres d'exception dont on vénère l'entièreté radicale, le refus de toute concession, et en même temps dont on ne peut s'empêcher de haïr la puérilité, l'égoïsme, de subir l'injustice d'un tempérament pour lequel de malheureux·ses proches conciliant·es payent généralement *in fine* la facture. Faut-il détester, admirer, envier, célébrer, pleurer ces grand·es absolutistes émotionnel·les ?

C'est toute la question d'un film construit comme une comédie étrange, *buddy movie* nomade sur les routes du traumatisme historique et les sentiers de la dépression (ce sont aussi les terres d'origine de la psychanalyse), et qui tire un grand profit de ses deux interprètes, copieusement chargés en bagage méta. Kieran Culkin se montre aussi roublard, vénéneux et magnétique que dans le rôle qui l'a révélé et s'est plus ou moins confondu avec lui (le cadet déséquilibré de *Succession*), mais pour en exhumer tout le soubassement d'angoisses et de morbidité (le film dévoilant peu à peu chez le personnage un état de délabrement intérieur insoupçonné). Quant à Jesse Eisenberg, il apparaît presque lessivé, douloureusement revenu de sa première vie de nerd alpha, recraché dans une condition d'anxieux anonyme qui lui va paradoxalement à merveille.

Le voilà en tout cas instantanément au niveau des grands auteurs d'études de mœurs US, pas si loin d'un Woody Allen ou d'un Noah Baumbach. **Théo Ribeton**

A Real Pain de **Jesse Eisenberg**, avec **Jesse Eisenberg**, **Kieran Culkin**, **Will Sharpe** (É.-U., 2024, 1 h 30). En salle le 26 février.

Retrouvez le portrait de Jesse Eisenberg p.20.



Searchlight Pictures



REINE MÈRE de Manele Labidi

À la fois fantasque et grave, la cinéaste franco-tunisienne ausculte les stéréotypes qui fixent une identité… pour mieux en libérer ses personnages.

C'est à la manière du héros de *La Rose pourpre du Caire* de Woody Allen, traversant l'écran de cinéma pour débarquer dans le réel, que Charles Martel (Damien Bonnard), figure historique et mythe nationaliste modelé par l'idéologie identitaire, sort de l'image affichée dans la classe de Mouna (Rim Monfort). La petite Franco-Tunisienne, d'abord inquiétée par la présence de cet ennemi imaginaire, finit par nouer avec lui une amitié intense quand elle comprend qu'il n'est pas celui qu'elle croyait. Le trucage permet à Manele Labidi d'interroger le caractère trompeur des apparences et de tout ce qui fige une identité. Avec *Reine mère,* la cinéaste agite les stéréotypes pour mieux leur tordre le cou, avec une fantaisie et une drôlerie qui n'occultent jamais la gravité (une histoire de France profondément raciste). Quand le film s'ouvre, Mouna et sa famille sont menacées de perdre leur appartement, détail tout sauf insignifiant. Trouver sa place, sa maison n'est pas aisé quand on est sans cesse ramené·e à son origine, à son genre, à sa classe. À *Reine mère* alors d'offrir à ses personnages l'espace pour se réinventer, loin des poncifs d'un certain cinéma social dans lequel la question de la survie économique, aussi louable soit-elle, prend trop souvent le pas sur la complexité existentielle. Le personnage de la mère, Amel (Camélia Jordana, en photo), n'en est que plus représentatif : son supposé snobisme, ses manières de princesse ou sa façon de ne pas lâcher ce que sa "condition" voudrait lui interdire (cette coquetterie à toute épreuve) sont en réalité des postures de dignité face au déchirement du déracinement et de l'exil. Comme ses personnages, *Reine mère* ne s'interdit rien, navigue gracieusement entre les genres (musical, *screwball comedy, romcom*), exorcise le monde d'hier pour réenchanter le présent et produit un sentiment très réjouissant : la pertinence d'un regard neuf. **Marilou Duponchel**

Reine mère de **Manele Labidi**, avec **Camélia Jordana**, **Sofiane Zermani**, **Damien Bonnard** (Fr., Bel., 2024, 1 h 33). En salle le 12 mars. *Retrouvez le "Pourquoi j'aime" de Camélia Jordana p.40.*

Kazak Productions/Frakas Productions/ARTE

PYRAMIDE VIDEO
présente
QUINZAINE DES CINÉASTES
Société des réalisatrices et réalisateurs de films
CANNES 2024
BEAU À EN PLEURER
TRANSFUGE
UNE GRANDE FRESQUE ROMANESQUE
LES INROCKUPTIBLES
À SON IMAGE
UN FILM DE
THIERRY DE PERETTI
D'APRÈS LE ROMAN « À SON IMAGE »
DE JÉRÔME FERRARI
PUBLIÉ PAR LES ÉDITIONS ACTES SUD
EN DVD, BLU-RAY ET VOD
Télérama positif Les Inrockuptibles



YŌKAI d'Eric Khoo

Catherine Deneuve veille sur les vivant·es dans ce conte japonais doux et malicieux qui la transforme en créature spectrale.

Eric Khoo, réalisateur singapourien au cinéma d'une grande douceur, avait été révélé avec *Be with Me,* un film formellement incroyable, divisé en deux parties, l'une fictionnelle, l'autre documentaire, découvert à Cannes en 2005. Il avait ensuite réalisé *My Magic* (2008), *Hotel Singapura* (2015) puis *La Saveur des ramen* (2018). Il avait disparu de nos écrans depuis sept ans. On retrouve dans *Yōkai* cette bonté, cette tendresse pour ses personnages et l'humanité en général, toujours à l'extrême limite de la nunucherie (sans jamais y tomber), et une humilité, un côté *low profile* et une fausse simplicité qui font tout le charme de son cinéma.

Tout commence mal, par le sort malheureux de trois personnes fort portées sur la bouteille. D'abord un jeune écrivain japonais en mal d'inspiration, Hayato (Yutaka Takenouchi), qui se bourre de whisky. Pendant ce temps, son vieux père, Yuso, meurt, lui aussi épris d'alcool. Au même moment, la grande Claire Emery (Catherine Deneuve), célèbre chanteuse de variété française, très populaire au Japon, en deuil de la femme de sa vie, s'apprête à atterrir à Tokyo où elle doit donner son dernier concert car elle a décidé de mettre fin à sa carrière. Hayato, pour rendre hommage à son père qui vénérait Claire, va la voir se produire.

À la fin du spectacle triomphal (les chansons composées par Jeanne Cherhal et chantées par Catherine Deneuve sont très belles), il lui demande même, très ému, un autographe, en précisant qu'elle était l'artiste préférée de son père. Seule dans son hôtel de luxe, Claire a un gros coup de blues. Elle quitte sa chambre, entre dans le premier resto venu et commence à boire du saké. Beaucoup de saké (la scène et Deneuve sont très drôles). Trop de saké, qui lui sera fatal. Yuso et Claire, au lieu de partir dans l'au-delà, se transforment tous·tes deux en Yōkai.

Au Japon, les Yōkai, personnages issus de la culture populaire, sont des créatures surnaturelles, entre monstres et spectres, parfois cruelles, parfois gentilles. Et nos deux spectres récents, du genre très bienveillant, vont s'allier pour retrouver Hayato et tenter de le sortir de son désespoir autodestructeur, et de le remettre sur le droit chemin, celui de l'inspiration et du bonheur (c'est pareil).

Notons avant de nous quitter que *Yōkai,* ce conte doux et malicieux, est une œuvre un peu extraordinaire dans la carrière de Deneuve : c'est l'un des très rares films, avec *Le Choix des armes* d'Alain Corneau et *Les Prédateurs* de Tony Scott (où son corps de femme-vampire égyptienne trois fois millénaire se désagrège), où elle meurt. Enfin pas tout à fait, puisqu'elle se transforme en ange gardien... Comme si, tel que l'a écrit en substance notre confrère Jean-Marc Lalanne au sujet de Delphine Seyrig, quelque chose résistait toujours en Deneuve à la possibilité de la faire mourir au cinéma. **Jean-Baptiste Morain**

Yōkai – Le monde des esprits d'**Eric Khoo**, avec **Catherine Deneuve**, **Masaaki Sakai**, **Yutaka Takenouchi** (Fra., Jap., Sin., 2024, 1 h 34). En salle le 26 février.

Laurent Champoussin

PEACHES GOES BANANAS de Marie Losier

Un portrait au long cours où exaltation des tournées et intimité familiale éclairent une icône queer electro-punk majeure : Peaches.

C'est au début du tournage de son documentaire *La Ballade de Genesis et Lady Jay,* sorti en 2011, que Marie Losier rencontre au détour d'un couloir Peaches, qu'elle suivra par fragments pendant dix-sept ans. La cinéaste plonge dans la frénésie des tournées européennes de la star electro-punk-rock-queer avec des plans backstage qui réjouiront les fans de la photographe Nan Goldin (autrice de *The Ballad of Sexual Dependency,* un titre en rappelle un autre…). Avec ces papiers peints fleuris, ces grands miroirs, ces corps féminins de tous âges qui déambulent, Peaches et sa vulve géante sur la tête, Marie Losier propose une réjouissante version féminine des documentaires de groupes de rock masculins des années 1970 – assortie d'une réflexion sur l'identité de genre, omniprésente dans son cinéma. Munie de son outil de prédilection, la caméra 16 mm, la réalisatrice compose merveilleusement avec l'urgence, l'intime et la liberté et donne à son documentaire une forme punk qui se fond parfaitement avec son sujet. Porté par la texture en peau de pêche de la pellicule, le film baigne tout entier dans une atmosphère de douce effervescence. La cinéaste capte, entre autres, la relation d'amour et de bienveillance qu'entretient



l'artiste avec sa sœur atteinte de sclérose en plaques ou encore sa vie de couple avec son compagnon qui, ni vu ni connu pendant une partie de ping-pong, lui fait peut-être l'une des plus jolies déclarations d'amour vues cette année au cinéma : *"Je t'aime, j'aime tes fesses, j'aime ton minou-minou, j'aime tout ton être, maladroit, canadien, original, contrasté, futile et chiant."* **Maud Tenda**

Peaches Goes Bananas de **Marie Losier** (Fra., Bel., 2024, 1 h 13). En salle le 5 mars.

Norte Distribution

CINÉFRANCE STUDIOS ET MADISON FILMS PRÉSENTENT

"UN THRILLER INTENSE ENTRE JEUX DE POUVOIR ET PASSION"
LES INROCKS

DAMIEN BONNARD
JEANNE BALIBAR

LE SYSTÈME VICTORIA

UN FILM DE SYLVAIN DESCLOUS

ADAPTÉ DU BEST-SELLER D'ÉRIC REINHARDT



LE 5 MARS AU CINÉMA

CINE+ OCS · madame FIGARO · Les Inrockuptibles · LA TRIBUNE DIMANCHE · Babelio · Les Fiches du Cinéma

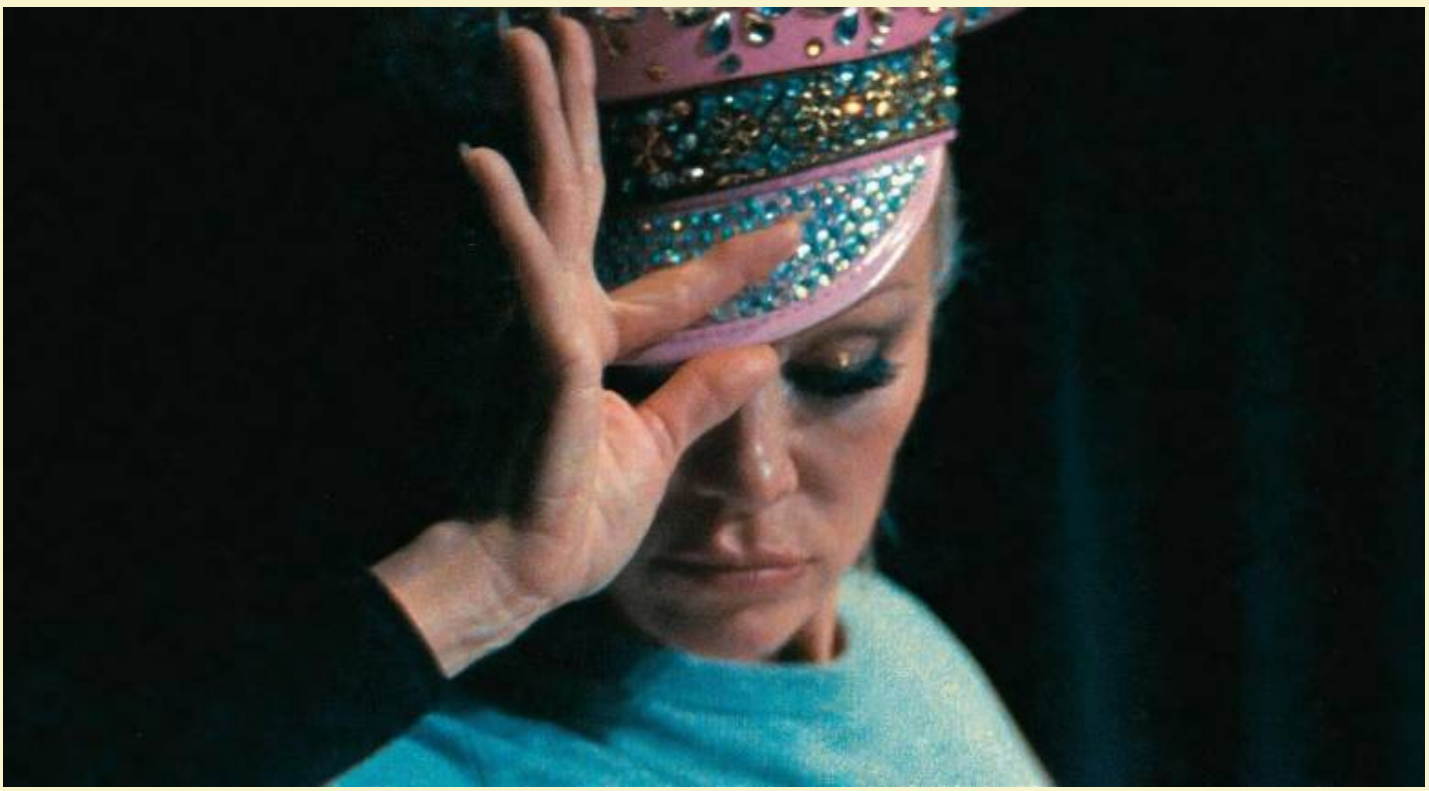
THE LAST SHOWGIRL de Gia Coppola

En danseuse de cabaret à la carrière déclinante, c'est à Las Vegas que Pamela Anderson fait son retour sous le feu des projecteurs. La chronique, sensible et inspirée, d'un rêve périlleux.

Outre l'immense œuvre que l'on connaît, Francis Ford Coppola aura aussi transmis au XXIe siècle une descendance fructueuse pour le cinéma d'auteur·rice américain. Nièce de Sofia, Gia Coppola vient ainsi compléter le palmarès familial avec une filmographie en pleine expansion. Après deux premiers longs métrages sur la jeunesse (*Palo Alto, teen movie* reconnu sorti en 2014, puis *Mainstream* en 2020), la cinéaste se penche sur une autre Amérique à travers l'histoire de Shelly, une danseuse de cabaret au crépuscule de sa carrière. De Malibu à Vegas, il n'y a qu'un pas, et c'est Pamela Anderson qui interprète cette ancienne "vedette" du *Razzle Dazzle,* un show burlesque démodé qui n'attire plus grand monde. Coppola fait d'ailleurs le choix judicieux de ne jamais montrer ce fameux show, mais de nous laisser l'imaginer depuis les coulisses, à travers l'opinion des différents personnages à son sujet. Plongé dans une torpeur de soir d'été presque apocalyptique, le film raconte la fin d'une époque et surtout la fin d'un monde, celui de Shelly, qui toute sa vie s'est battue corps et âme pour pouvoir vivre quotidiennement son rêve, quitte à délaisser sa fille. Un rêve de fausses plumes, de breloques et de strass en plastique, comme un trésor d'enfant, complètement désuet aux yeux des autres, mais précieux pour elle, et elle n'en démordra pas.

C'est ce qu'il y a de plus touchant dans *The Last Showgirl,* cette idée qu'il suffit du regard d'une personne pour que les petites choses restent à jamais grandioses. Mais un autre rêve entre en conflit avec le film, celui d'une cinéaste qui semble vouloir réaliser coûte que coûte ses fantasmes de cinéma d'auteur·rice sans pour autant les mettre au service de son sujet. On pense à certaines scènes comme posées là, où Shelly déambule dans les rues de Vegas, ou encore cette danse en petite tenue improvisée par sa meilleure amie (Jamie Lee Curtis) sur un podium de casino, qui cherche à montrer une autre image du corps féminin sans pour autant aller plus loin. Même si le film semble parfois tâtonner, il trouve progressivement son ton et prend son envol dans sa deuxième partie, notamment grâce à la présence de Dave Bautista, qui cimente le film par sa justesse. Dans le rôle du régisseur du show et ancien amant de Shelly, il est parfait en colosse timide au regard doux et fuyant. Véritable muse de la cinéaste, Pamela Anderson est quant à elle bien plus qu'un judicieux choix de casting, tant l'on sent chez Gia Coppola un profond désir de la filmer. *The Last Showgirl* est finalement traversé par deux destinées, celle de Shelly et de sa "fin de carrière" qui croisent, à l'inverse, celle du renouveau artistique de son interprète. **Maud Tenda**

The Last Showgirl de **Gia Coppola**, avec **Pamela Anderson, Dave Bautista**, **Kiernan Shipka** (É.-U., 2024, 1 h 29). En salle le 12 mars.



Sony Pictures



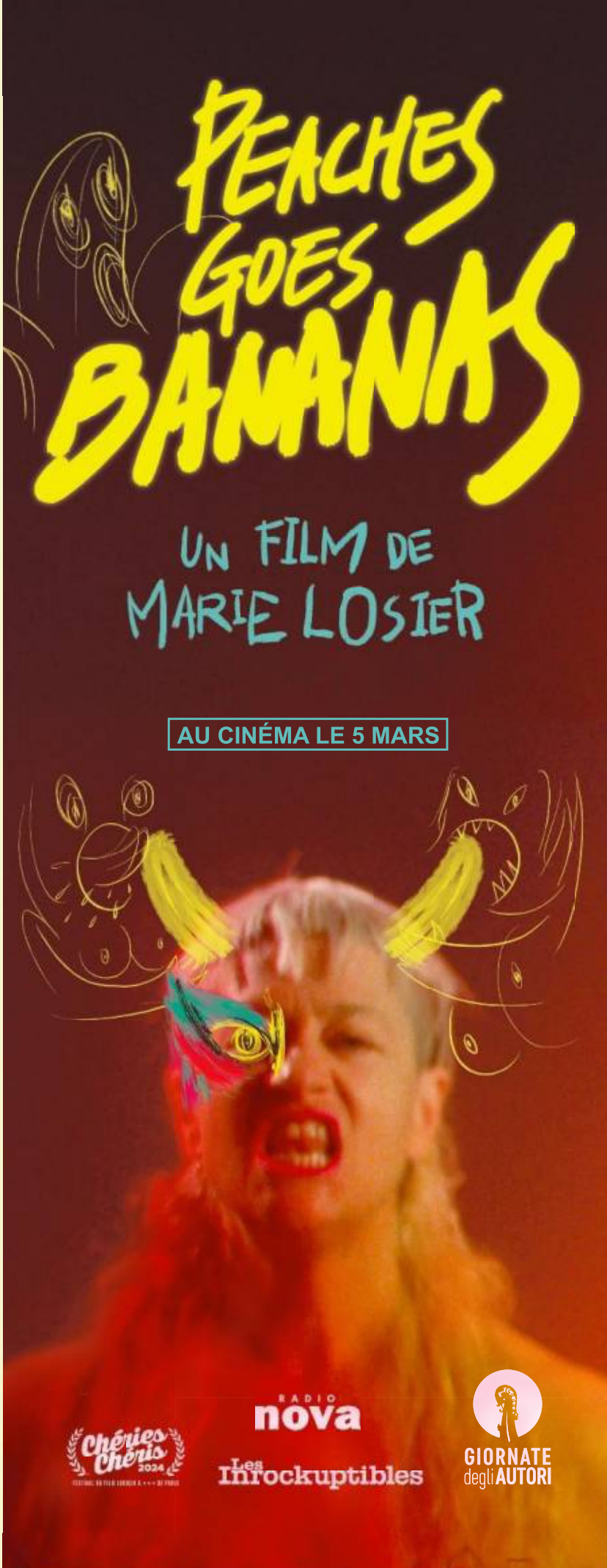
VERS UN PAYS INCONNU de Mahdi Fleifel

La question de l'exil des Palestien·nes abordée sous l'angle inattendu du film de genre, entre thriller et buddy movie.

Seul écho à la situation en Palestine de la sélection du dernier Festival de Cannes, *Vers un pays inconnu* y était présenté à la Quinzaine des cinéastes. Il narre la vie de magouilles que mènent Chatila et Reda, deux cousins palestiniens réfugiés à Athènes où ils attendent, après un passage au Liban, d'amasser la somme nécessaire à l'obtention de leur passeport pour l'Allemagne, terre fantasmée d'un nouveau départ.
Si le réalisateur de ce premier film, Mahdi Fleifel, a grandi à Dubaï et vit désormais au Danemark, il a plus jeune connu la réalité des camps de réfugié·es et y a d'abord consacré un travail documentaire. Cependant, *Vers un pays inconnu* délaisse vite l'esthétique réaliste pour se déployer dans le cinéma de genre, à mi-chemin entre le *buddy movie,* le thriller et le film d'arnaque, un peu à l'image de *Macadam Cowboy*. Comme chez John Schlesinger, la réussite du film repose sur le duo antinomique formé ici par les excellents Mahmood Bakri et Aram Sabbagh. Le premier incarne Chatila (prénom loin d'être innocemment choisi puisqu'il renvoie au camp de réfugié·es, au Liban, où se sont déroulés les terribles massacres de 1982), cerveau de leur opération clandestine, tandis que le second est Reda, d'un tempérament artistique, tendance héroïnomane, et travailleur du sexe occasionnel dans les buissons de la capitale grecque. Ce qui trouble dans un premier temps en voyant *Vers un pays inconnu,* c'est le peu de distance qu'il met avec les actions de ses personnages, peinant parfois à représenter leur extrême violence. Mais c'est parce que le film est le récit d'une bascule d'une adhésion au point de vue de Chatila, prêt à tout et même au pire pour rejoindre l'Allemagne, à celui de Reda, qui préfère se faire du mal plutôt que d'en faire à autrui, figurant bien le dilemme moral de celles et ceux (surtout ceux, tant Mahdi Fleifel décrit un monde d'hommes) qui prennent la route de l'exil clandestin vers l'Europe.

Bruno Deruisseau

Vers un pays inconnu de **Mahdi Fleifel**, avec **Mahmood Bakri**, **Aram Sabbagh**, **Mohammad Alsurafa** (Fra., All., Gr., P.-B., Pal., Qat., Ar. Sa., G.-B., 2024, 1 h 46). En salle le 12 mars.





MAMAN DÉCHIRE d'Émilie Brisavoine

La documentariste enquête sur sa mère, figure aussi fougueuse que complexe, dans un récit foisonnant et hybride.

Après un premier long consacré à sa sœur (le génial *Pauline s'arrache*, 2015), Émilie Brisavoine reste en famille. La cinéaste regarde cette fois-ci sa mère, personnage haut en couleur déjà présent dans son film précédent. Meaud, ancienne punk et clubbeuse, occupe ici le centre et même déborde du cadre. Sa seule présence, suscitant un mélange d'hilarité et d'inquiétude, suffit à occulter le reste. Et c'est bien là le problème, ou plutôt l'un des enjeux de *Maman déchire* : comment prendre sa place (dans une famille, et en l'occurence ici dans une image) quand l'un des personnages principaux mange tout l'espace ?

Avec *Maman déchire*, Brisavoine invente un film-spécimen, une tragi-comédie en mutation constante, quelque part entre le *home movie*, le film d'épouvante et, pourquoi pas, la science-fiction. Sa forme hybride, tentaculaire et foisonnante, nourrie par des images et des documents épars (des archives d'hier, des prises de vues d'aujourd'hui, des vidéos YouTube, de l'animation et un journal intime), n'a d'égale que la démesure de son sujet, de sa quête et de sa protagoniste aussi attachante qu'effrayante. Comment faire avec ses traumas ? Comment confronter les personnes qui en sont la cause ? Émilie Brisavoine cherche, s'interroge à haute voix, s'entretient avec son frère (personnage bouleversant qui mériterait aussi son documentaire à lui), enfant inquiet devenu adulte hypocondriaque. Son regard n'est jamais inquisiteur, il est même tendre, admiratif (car il y a aussi de l'audace et du courage dans l'anticonformisme de Meaud) et parfois intimidé. *Maman déchire* a vraiment la couleur de cette recherche, de cette collecte de preuves. Le film est endurant comme l'est son autrice qui, à chaque tentative de discussion avec sa mère, se retrouve comme projetée en arrière, redevenue petite fille timide et silencieuse. Dans ces séquences, la dissonance entre l'agacement de Brisavoine en off et ce que l'on voit est d'une irrésistible drôlerie. Il faut attendre qu'une dispute en hors champ fasse tout voler en éclats, lors d'une scène stupéfiante, pour rétablir enfin le rapport de force entre l'une et l'autre – un renversement qui rappelle l'ouverture d'*Une famille* de Christine Angot, sorti en 2024. La famille, justement, Brisavoine la regarde comme un trou noir, un Big Bang de névroses, d'héritage empoisonné mais aussi, quand celle-ci est choisie, comme un cocon protecteur. L'émotion très vive du film vient de son aveu pudique : après le déchirement de l'enfance, faire du cinéma pour tenter, enfin, de recoller les morceaux. **Marilou Duponchel**

Maman déchire d'**Émilie Brisavoine** (Fr., 2023, 1 h 20). En salle le 26 février.

LE SYSTÈME VICTORIA de Sylvain Desclous

Un thriller amoureux intense, adapté librement du roman éponyme d'Éric Reinhardt.

David (Damien Bonnard), architecte de formation, est directeur de travaux sur la construction d'un nouveau gratte-ciel de La Défense. Mais les travaux, comme toujours, ont du retard, et le promoteur lui parle mal. David est sur le point de laisser tomber le chantier quand il rencontre par hasard une femme séduisante, Victoria (Jeanne Balibar, en photo), grande bourgeoise, brillante DRH, qui lui conseille de finir coûte que coûte le chantier.

S'ensuit une liaison intense entre les deux amant·es. David s'attache à Victoria, pose trop de questions. Et puis un jour, un homme mystérieux lui propose une grosse somme pour ralentir la construction de l'immeuble. Le scénario, adapté d'un roman d'Éric Reinhardt, mélange deux types de récit de manière assez habile : une histoire d'amour ambiguë et la description très documentée des méthodes de travail inhumaines et tortueuses du BTP, si éprouvantes pour David mais dont Victoria prétend qu'elles excitent les ouvriers parce qu'elle fait d'eux des héros. On devine très vite que Victoria ne s'est pas trouvée par hasard sur le chemin de David (comme le personnage d'Eva Marie Saint placé sur la route de Cary Grant dans *La Mort aux trousses*). Mais peu importe : où Victoria veut-elle mener David par le bout du nez ? La fin est une surprise. Un thriller intense, efficace, entre jeux de pouvoirs et passion, interprété par deux acteur·rices exceptionnel·les. **Jean-Baptiste Morain**

Le Système Victoria de **Sylvain Desclous**, avec **Damien Bonnard**, **Jeanne Balibar**, **Cédric Appietto** (Fra., 2024, 1 h 41). En salle le 5 mars.



JHR Films · The Jokers

CD mars 2025 → 15 titres

Les Inrockt

01 Panda Bear *Defense* (feat. Cindy Lee)
Extrait de l'album *Sinister Grift*
(Domino/Sony Music)



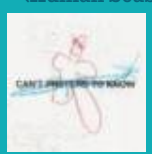
→ L'animal a rangé ses machines mais, même en solo, la joue collectif, puisque la guitare précieuse de Cindy Lee fait office d'enluminure idéale pour cette sobre élégie.

02 Sasami *Honeycrash*
Extrait de l'album *Blood on the Silver Screen* (Domino/Sony Music)



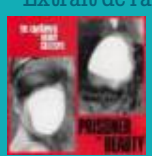
→ Sous des faux airs de pop mainstream se planquent par endroits des éclairs de type heavy et une batterie de type Dave Grohl, qui donnent tout son sens à l'intitulé *Honeycrash*.

03 The Murder Capital *Can't Pretend to Know*
Extrait de l'album *Blindness*
(Human Seasons Records/ADA/Warner)



→ De l'inépuisable creuset postpunk dublinois émergent ce mois-ci le troisième album de The Murder Capital et l'assurance chancelante d'un morceau qui vante les mérites du doute.

04 The Limiñanas *Prisoner of Beauty*
(feat. Bobby Gillespie)
Extrait de l'album *Faded* (Because)



→ Depuis que le duo a ouvert son garage rock en Catalogne, il a toujours bénéficié d'une clientèle de haut vol. Ici, c'est le Primal Scream Bobby Gillespie qui s'y colle pour une "psychénalyse" survoltée.

05 Ada Oda *La Gioventù*
Extrait de l'album *Pelle d'oca*
(62 Records/Lisbon Lux Records/
La Tempesta Dischi)



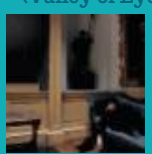
→ Le groupe belge qui chante en italien nous donne un sourire immédiat grâce à la furia vocale de Victoria Barracato, que son acolyte César Laloux soutient de sa propre folie.

06 Biche *Le Code*
Extrait de l'album *B.I.C.H.E.*
(Biche Music/PIAS)



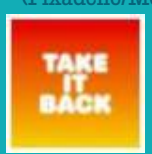
→ Une rythmique pop caoutchouteuse et psyché pour dénoncer notre société numérique. Un morceau parfait pour danser de guingois lors d'une Biche party.

07 Adrian Crowley *Genevieve of the Mountain*
Extrait de l'album *Measure of Joy*
(Valley of Eyes Records/Bigwax)



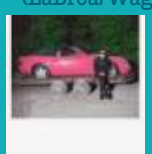
→ La gravité de la voix d'Adrian Crowley happe, d'autant qu'elle est posée sur des arrangements qui évoluent dans un crescendo fusionnel.

08 Étienne de Crécy *Take It Back*
(feat. Sports)
Extrait de l'album *Warm Up*
(Pixadelic/Modulor)



→ Étienne de Crécy se libère de l'étiquette vétéran-de-la-French-Touch qui lui est sans cesse accolée par la grâce de ce feat. avec Sports, pour une vraie cure de jouvence.

09 Lescop *Message acide*
Extrait de l'album *After Parti*
(LaBréa/Wagram)



→ Pour célébrer l'after de *Rêve parti*, son album publié l'an dernier, Lescop délivre un message contradictoire puisqu'il y *"pleure au milieu de la fête"*.

10 Marie Davidson *Fun Times*
Extrait de l'album *City of Clowns*
(Deewee/Because)



→ Pour une ambiance ouvertement festive, invitez-vous chez Marie Davidson, où sont convié·es Miss Kittin & The Hacker, et une acid pop tout en produits de synthèse.

11 Clara Kimera *Strangers on Screen*
Extrait de l'EP *Dial 8*
(Tamago Records)



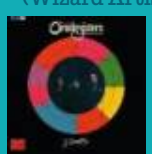
→ Elle est attendue de pied ferme aux Inrocks Festival avec sa voix voilée et pourtant affirmée, et ses arrangements subtils qui dévoient la soul et le R&B.

12 Troy Von Balthazar *Hammertime*
Extrait de l'album *Aloha Means Goodbye*
(Vicious Circle/L'Autre Distribution)



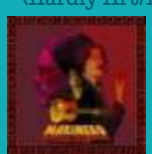
→ En moins de trois minutes, Troy Von Balthazar suspend le temps et efface l'espace qui nous entoure pour nous mener vers des terres inconnues.

13 Oracle Sisters *Blue Left Hand*
Extrait de l'album *Divinations*
(Wizard Artists/Fuga)



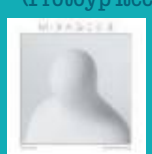
→ Si l'on en croit ces pythies belges, le futur sera pop et placé sous l'égide de Bananarama. De quoi se réjouir en ces temps anxieux.

14 Marinero *Cruz*
Extrait de l'album *La La La*
(Hardly Art/Modulor)



→ Le soleil de cet hiver, ce sera Marinero, sorte de Beach Boys à lui tout seul, aussi pacifique que l'océan qui l'inspire et dont les chansons chaleureuses annoncent déjà l'été.

15 JB Dunckel & Jonathan Fitoussi *Ghost Town* (Video Edit)
Extrait de l'album *Mirages II*
(Protoyp Recording)



→ Le duo de *Mirages* revient six ans plus tard avec un sequel où la verve groovy se confronte aux atmosphères éthérées.



QUEER
de Luca Guadagnino

Cette adaptation de William S. Burroughs étouffe sous son vernis chic et peine à s'emparer de son sujet.

Quelques mois à peine après *Challengers* (2024), Luca Guadagnino revient avec *Queer,* adaptation tardive du court roman éponyme et semi-autobiographique de William S.Burroughs, écrit en 1951 dans une prison mexicaine (mais publié seulement en 1985). Alors qu'il attendait son procès pour le meurtre accidentel de sa femme, Joan Vollmer, Burroughs avait jeté sur le papier un texte âpre et hanté, souvent lu comme un exorcisme littéraire. Le problème est que Luca Guadagnino en fait un écrin chic, d'un bon goût irréprochable mais curieusement anesthésié.

Écrit par Justin Kuritzkes, déjà à l'origine du script de *Challengers, Queer* s'intéresse à l'errance mélancolique de Daniel Craig, grimé en double fictionnel de Burroughs, écrivain fuyant ses démons dans la torpeur moite de Mexico City. Tel un Bond qui aurait complètement lâché la rampe, il passe ses soirées dans un café où la diaspora américaine se retrouve pour boire, draguer, commérer, jouer aux échecs… Là, il s'éprend d'un jeune GI au charisme magnétique (Drew Starkey), et Guadagnino capte avec brio la montée et l'empêchement de leur désir, livrant même quelques belles scènes de sexe, une gageure dans le Hollywood très chaste d'aujourd'hui – où l'on note toutefois un timide retour de l'érotisme à travers une poignée de films récents *(Pauvres Créatures, Anora, Babygirl, The Substance…).*

Une chose qu'on n'enlèvera pas à Guadagnino, c'est sa capacité à bien s'entourer. Sayombhu Mukdeeprom, collaborateur régulier du réalisateur italien et de Weerasethakul, livre une photographie somptueuse, baignant Mexico dans une lumière qui tend vers l'artificiel, évoquant Wes Anderson (la présence de Jason Schwartzman dans un petit rôle y est aussi pour quelque chose) voire le Sternberg de *Fièvre sur Anatahan* (1953). La bande originale, signée Trent Reznor et Atticus Ross, est l'une de leurs plus belles, enrichie de morceaux de Nirvana, Sinéad O'Connor et Prince. Les costumes de JW Anderson et la caution littéraire offerte par l'écrivain-phare de la Beat Generation parachèvent cet étalage de bon goût. Mais tout ce joli vernis tend à étouffer le film, qu'on finit par regarder comme on feuilletterait un guide touristique Louis Vuitton. Comme si le réalisateur de *Call Me by Your Name* (2017), qui excelle pourtant à figurer l'évanescent, peinait à explorer les profondeurs de l'âme.

Guadagnino, qui fait ici plus œuvre de curateur que de cinéaste, tourne autour du sujet sans jamais l'affronter directement. Ce sujet, en vérité, est une béance, un gouffre, un non-dit dont seul·es les connaisseur·ses de la biographie de Burroughs mesurent la gravité : la mort de Joan Vollmer, qu'il a tuée d'une balle dans la tête lors d'un jeu macabre à la Guillaume Tell. Cette tragédie est certes évoquée, mais tardivement et de manière oblique : au lieu de montrer le meurtre de son épouse, le film s'égare dans une séquence symbolique et fantasmagorique, édulcorant, "blanchissant" le réel pour en faire une méditation consommable sur les affres de l'inspiration et du désir, vidée de tout son poids moral.

Jacky Goldberg

Queer de **Luca Guadagnino,** avec **Daniel Craig**, **Drew Starkey, Jason Schwartzman** (É.-U., It., 2024, 2 h 17). En salle le 26 février.

Yannis Drakoulidis

BLACK DOG de Guan Hu

Un western motorisé et ultra-référencé où l'amitié qu'un jeune homme noue avec un chien, dans une province chinoise en ruines, revêt une charge hautement politique.

Des paysages désertiques à immense profondeur de champ, un accident de voiture en plan-séquence, une plaine dévalée par des dizaines de chiens qui ont peut-être la rage… *Black Dog* est un film traversé par des imaginaires contradictoires, convoquant autant le western classique américain qu'une frange contemplative du cinéma chinois contemporain, *Mad Max* et la comédie noire. Mais dès lors qu'on plonge à l'intérieur des références, *Black Dog* se révèle bien plus fin et précis qu'un simple film-hommage, et consiste plutôt en une charge politique contre le pouvoir chinois qui, déjà en 2008 où se situe l'action à la veille des JO, faisait miroiter des progrès sociaux à sa population. La Chine, ce pays encore divisé, même de l'intérieur.
Lang gagne sa vie en chassant à moto les chiens errants de sa ville natale. À des milliers de kilomètres des futures festivités, sa ville se meurt à la vue de tous·tes, ses rues se vident, ses habitant·es, humain·es et animaux, s'entretuent. Contre la raison, dans ce marasme de désespoir, Lang se lie d'amitié avec un chien. Pour la première fois, il expérimente une relation désintéressée dans laquelle il donne tout, s'occupe de son compagnon chez lui, le lave, le nourrit, le divertit…
La dimension peu rentable de l'amour prend alors une tournure politique : contre les recherches indécentes de profit, il reste possible de vivre avec dignité. Au milieu des guerres de gangs, le solitaire violent se reconvertit en épicurien régressif vivant d'affection canine et d'eau fraîche. Aux diktats, tant politiques que formels, le réalisateur Guan Hu répond par une fuite en avant, l'indépendance. Prends ta moto et tire-toi, la vie n'attend plus que toi !

Nicolas Moreno

Black Dog de **Guan Hu**, **Liya Tong**, **Eddie Peng**, **Jia Zhangke** (Chi., 2024, 1 h 56). En salle le 5 mars.





LA SÉRIE DU MOIS - LA SÉRIE DU MOIS -

Un univers impitoyable

Après Hawaii et l'Italie, **The White Lotus** se déplace en Asie pour une troisième saison tout aussi réussie où le luxe vit toujours en vase clos avec la beauté, la noirceur et le chaos.

Aimer une série qui vieillit ressemble à un exercice de renoncement. Surtout quand il s'agit, comme *The White Lotus,* d'un récit anthologique avec un nouveau décor et de nouveaux personnages chaque saison, malgré une intrigue et une atmosphère identifiables. Il faut accepter un savant mélange d'oubli radical et de retour à une familiarité latente. Par chance, Mike White, son créateur, a conscience de ces enjeux. On peut même dire qu'il en joue habilement, ce qui ne gâche rien.
La seule perte irrémédiable de cette troisième fournée – dans les six premiers épisodes sur huit que nous avons pu voir au moment d'écrire ces lignes – est celle de l'incroyable Jennifer Coolidge, dont le personnage de retraitée richissime et désespérément comique a terminé la saison précédente dans la mer, probablement sans vie. Sa "remplaçante", une matriarche shootée aux médocs et à la tristesse sans fin, jouée par l'excellente Parker Posey, ne la fait pas oublier.

La construction en flashback est toujours là, autour d'un acte de violence mystérieux qui survient dès la première scène. On croise une famille explosée, des amies surmenées en pleine crise de la quarantaine, un couple dépareillé et quelques âmes solitaires. Toutes et tous sont regroupé·es dans un hôtel de luxe, sur une île en Thaïlande, partageant l'espace et parfois la fiction avec le personnel local. La structure reste donc la même. Après Hawaii et l'Italie, *The White Lotus* se déplace en Asie, mais c'est pour nous dire à peu près ceci : l'ailleurs n'est pas où on pense le trouver, l'internationale du luxe pour riches Occidentaux·ales est la même, quelles que soient la latitude et la piqûre du soleil. Seul change le décor. Cela pourrait lasser, mais ce n'est pas le cas. Il s'agit d'un sujet majeur de l'époque : le privilège et ses impasses mortelles.
Pour que la série dépasse la simple dénonciation rigolarde, tout se joue dans le regard de Mike White, qui écrit et réalise seul les épisodes. Avant de créer cette série, l'Américain avait fait ses armes sur *Freaks and Geeks* et sorti notamment de terre la très belle *Enlightened* au début des années 2010, où brillait la lynchienne Laura Dern. Il atteint aujourd'hui une sorte de majesté et de certitude de ce qui l'anime. Ces nouveaux épisodes sont sans doute



HBO/Max

les plus stylisés de la série, créant – parfois un peu trop, mais on s'en remettra – la sensation d'un monde clos, tel un écrin où se mêlent passions et désirs observés à la loupe.
The White Lotus cherche en chacun·e la folie et le point de rupture, comme dans le bel épisode 5, un soir de pleine lune. Le scénariste-réalisateur utilise souvent miroirs et transparences pour placer en quelque sorte les personnages face à eux-mêmes.
Car sous la carapace délicate et le rythme presque langoureux, au son de chansons de variété thaïlandaise, se niche une noirceur plus brutale que jamais. Entre le magnat de la finance sous la menace d'une enquête pour fraudes en plein décrochage psychique, deux frères potentiellement incestueux, un quadra déchiré par la douleur d'un père assassiné, un agent de sécurité questionnant sa masculinité ou une femme confrontée par hasard au danger – liste non exhaustive –, le paysage humain décrit par Mike White craque de partout.
Le nom de Trump est cité durant un repas, des horreurs politiques sont prononcées (*"Il faut qu'elle ait peur de la pauvreté, comme tous les gens que l'on connaît"*, dit une mère de sa fille), des actes impardonnables sont commis, comme si une forme d'effondrement moral se jouait sous nos yeux. Sauf que White – c'est sa marque en tant que créateur – refuse de laisser le chaos supplanter la beauté. Il saisit les un·es et les autres dans des moments de choix, filme leurs interrogations, ne garde pas la violence ou la souffrance en suspens gratuitement. Au contraire, il s'y confronte, cherche partout les ambiguïtés et les entrées de lumière. Dans un monde aussi trouble, il fallait au moins cela pour rendre supportable une fiction aussi lucide. *The White Lotus* ne nous laisse pas seul·es, elle expose nos solitudes. Et c'est déjà beaucoup.

Olivier Joyard

The White Lotus saison 3 de **Mark White**, avec **Parker Posey**, **Carrie Coon**, **Walton Goggins**. Sur Max chaque lundi à partir du 17 février.





NISMET
de Philippe Faucon

Le passage de l'adolescence vers l'âge adulte d'une jeune fille de 16 ans violentée par son beau-père. Un récit d'apprentissage et d'émancipation saisissant et singulier par le cinéaste césarisé de Fatima.

Depuis presque trente ans, la trajectoire de Philippe Faucon se déploie, fidèle à elle-même, avec une tranquillité et une régularité sans égales. Côté cinéma, le réalisateur a signé dix longs métrages, obtenant le César du meilleur film en 2016 pour *Fatima*, récit du quotidien d'une femme de ménage qui apprend à lire et à écrire tout en élevant ses filles. Ce succès n'a rien changé à la modestie de sa méthode. Côté séries, Faucon a toujours travaillé pour Arte, que ce soit avec *D'amour et de révoltes* (2008), quatre épisodes sur les suites de Mai 68, *Fiertés* (2018), à propos de la dépénalisation de l'homosexualité puis de l'épidémie de sida durant les années 1980, et maintenant *Nismet*, en quatre parties à la fois simples et déliées consacrées à la sortie de l'adolescence d'une jeune femme.

Ce sujet, Faucon en avait fait sa marque de fabrique dès ses premiers films, mais ne l'a plus abordé aussi directement depuis l'excellent film *Samia* en 2000. *Nismet* lui donne cette occasion, en adaptant l'histoire vraie de Nismet Hrehorchuk, qui a d'ailleurs participé à l'écriture du scénario et tient un petit rôle. Quand la série débute, Nismet est une fille de 16 ans dont la mère d'origine marocaine se prostitue et vit avec un homme violent. L'ado hait ce beau-père pour de bonnes raisons : il l'agresse sexuellement en plus de terroriser sa maman. Tout cela va bientôt exploser. En croisant un récit ultra-contemporain avec l'un des sujets profonds de son œuvre, Faucon fait de *Nismet* un récit de l'apprentissage de la liberté. Apprentissage au sens propre, tant la série façonne un habile parcours de découvertes, offrant à son héroïne – jouée avec un aplomb fou par Emma Boulanouar – une progression toujours saisissante et rapide vers l'émancipation. Ici, pas de gras fictionnel. Il faut peut-être du temps pour accepter le rythme et la scansion de la mise en scène de Philippe Faucon, l'un des derniers héritiers directs de Robert Bresson. Mais derrière une apparence figée – notamment dans le jeu frontal des comédien·nes – se cache une capacité unique à saisir des passions et des mécanismes intérieurs irrépressibles.

Surtout, Faucon glisse facilement d'un personnage à un autre et porte à chacun·e toute son attention. Chez lui, l'incarnation est immédiate, la raideur devient vite contemplation, puis profondeur. Cela permet une extension permanente du domaine de la fiction, car les un·es et les autres n'ont pas besoin d'une multitude de scènes pour exister, à l'image de la mère de Nismet (interprétée par Loubna Abidar), à qui la série offre drame et grandeur, citation de *Jeanne Dielman* à la clé.

Mais le cœur battant de l'édifice reste Nismet, que l'on voit passer d'un foyer d'urgence à une nouvelle vie qui s'invente au fil des jours et qui suit des études pour devenir aide-soignante tout en gagnant de l'argent comme strip-teaseuse. Faucon la filme comme une jeune femme de son époque qui conserve son mystère, même si on peut s'interroger sur sa nudité systématique dans les scènes de club, un peu forcée. Une réserve qui n'empêche pas cette mini-série plus que singulière dans le paysage français de toucher sa cible. **Olivier Joyard**

Nismet de **Philippe Faucon**, avec **Emma Boulanouar**, **Loubna Abidar**. Sur Arte le 27 février à 20 h 50 et sur Arte.tv jusqu'au 19 juin.

Philippe Leroux/Arte

DEXTER : LES ORIGINES de Clyde Phillips

Avec ses multiples saisons dérivées, le tueur en série culte se voit vainement saigné à blanc.

Diffusée entre 2006 et 2013, la série *Dexter,* créée par James Manos Jr. et Clyde Phillips d'après un roman de Jeff Lindsay, a eu un impact considérable. Flegmatique, serviable ou glaçant, Michael C. Hall y incarnait donc Dexter, expert légiste travaillant pour la police de Miami qui canalise ses pulsions meurtrières selon un mode opératoire transmis par son père adoptif. Précédée par un parfum de scandale, entretenu par des spots provocateurs (en Suisse, les dirigeant·es de la TSR avaient même décidé de ne pas diffuser *Dexter* à l'époque), la série poussait dans ses retranchements l'archétype de l'antihéros masculin en crise qui dominait alors la production.

Après une hibernation de dix ans, *Dexter* bourgeonne en de multiples rejetons pour en faire fructifier l'héritage. Après le revival *New Blood,* en attendant *Resurrection* et le spin-off consacré aux origines du Tueur de la Trinité, *Dexter : les origines* retrace les débuts de Dexter au Miami Police Department et ses premiers meurtres.

Situant l'intrigue au début des années 1990, la série joue à fond la carte de la nostalgie pour une décennie dont l'influence s'étend sur la pop culture actuelle. Hélas, en proposant une pâle copie des saisons originales, ce préquel échoue à actualiser sa figure pour le moins ambiguë. Dépassée en termes de transgression par des œuvres qui ont poussé plus loin les curseurs de la violence *(Game of Thrones, The Walking Dead, Dahmer),* elle aligne les crimes de son personnage sans questionner les implications brûlantes en termes de justice expéditive et de masculinité toxique. Autant de zones d'ombre qu'elle laisse fondre comme neige au soleil de Floride... Même les tueurs en série ont une date de péremption.

Alexandre Büyükodabas



Patrick Wymore/Showtime Networks Inc./Canal+

Dexter : les origines de **Clyde Phillips**, avec **Patrick Gibson**, **Christian Slater**, **Molly Brown**. Sur Canal+.





THE ROOTTREES ARE DEAD
par Jeremy Johnston et Evil Trout

Une toute petite production à la densité romanesque qui révèle un puzzle game généalogique sur une famille fictive, mais surtout une histoire moderne bien réelle de l'Amérique pré-Trump.

Les Roottree sont mort·es. Dans un accident d'avion, auquel personne n'a survécu : ni le père, ni la mère, ni leurs trois filles. C'est sur cette triste nouvelle que s'ouvre *The Roottrees Are Dead,* production indé aux allures de puzzle familial et phénomène inattendu de ce début d'année. Car, au départ, il n'y a que la création quasi artisanale et issue d'une *game jam* d'un développeur solitaire du nom de Jeremy Johnston qui, faute de compétences en la matière, a eu recours à l'intelligence artificielle pour ses éléments graphiques. Mais tout change avec l'entrée en scène d'un autre game designer fortement impressionné, Robin Ward (alias Evil Trout), venu aider Johnston à enrichir et peaufiner (avec l'embauche, pour les dessins, d'un illustrateur humain) son "petit" jeu avant une sortie commerciale officielle.

Les Roottree sont mort·es, donc, mais pas tous et toutes. C'est sur l'histoire de cette grande famille fictive qu'il va nous falloir enquêter, selon un principe (analyse de documents, hypothèses successives…) rappelant des titres comme *Her Story, Return of the Obra Dinn* ou *The Case of the Golden Idol.* Notre but : compléter l'arbre généalogique de la dynastie Roottree, depuis la fondation, en 1908 par le patriarche Elias, de l'entreprise de bonbons au sirop d'érable qui a fait sa fortune jusqu'à l'année 1998, où prend place l'aventure.

Ce faisant, on traverse les époques, qui s'entrechoquent et se complètent, se contredisent ou se répètent. Il est question de la guerre, du capitalisme triomphant et des "esprits libres" des années 1970, de musique (folk, disco, punk féminin) et de religion, du fantasme hollywoodien, des temps qui changent et de ce qui reste toujours un peu pareil. Et cela, par petites touches et d'une manière non linéaire, à travers les destins de 50 membres de la famille Roottree, dont il nous revient de trouver la place sur l'arbre (avec son nom, la photo qui convient, sa profession), comme dans une partie de *Qui est-ce ?* géante, pour un total de plus de 80 personnages en comptant les conjoint·es. L'homme mystère est-il roux ? Sa sœur porte-t-elle des lunettes ? La progression se fait par bonds successifs, car il est nécessaire d'en trouver trois (puis quatre dans la dernière ligne droite) pour que le jeu valide nos propositions, ce qui empêche notamment d'essayer toutes les possibilités jusqu'à tomber juste.

Alors on lance des recherches sur Internet (dans sa version de 1998 réinventée), on étudie des extraits de livres, des photos, des coupures de journaux… On patauge, on tourne en rond, on se décourage et, soudain, un mot jusqu'alors négligé nous ouvre de nouveaux documents, de nouvelles pistes, de nouvelles conjectures pour un nouvel élan, grisant. Car *The Roottrees Are Dead* n'a rien d'un jeu aride et purement théorique, mais enchante au contraire par la densité romanesque qui émane du long compagnonnage avec ses figures énigmatiques. C'est aussi, presque en douce, une passionnante histoire contemporaine de l'Amérique que seul le jeu vidéo aurait pu raconter ainsi.

Erwan Higuinen

The Roottrees Are Dead (Jeremy Johnston/Evil Trout), sur Mac et PC, 19,50 €. *Textes intégralement en anglais.*



Jeremy Johnston/Evil Trout

MAC VAL

Musée d'art contemporain du Val-de-Marne — Place de la libération, Vitry-sur-Seine



FAITS DIVERS

Une hypothèse en 26 lettres
5 équations et aucune réponse

15.11.24/13.04.25

Exposition

Absalon, *Assassinats*, 1993. Film vidéo, couleur, son, 0'23". Collection musée d'Art contemporain, Marseille. Photo © Vincent Eschard.
Design graphique : H5

macval.fr

connaissance des arts · arte · Les Inrockuptibles · Libération · Society · AOC [Analyse Opinion Critique] · Slash · france culture · MINISTÈRE DE LA CULTURE Liberté Égalité Fraternité · Exposition d'intérêt national RÉPUBLIQUE FRANÇAISE · Région îledeFrance · VAL de MARNE Le Département



Rien à ajouter

LE LIVRE DU MOIS - LE LIVRE DU MOIS -

Quand Christine Angot choisit de passer une nuit à la Bourse de Commerce, elle revisite toute une vie en interrogeant les tensions entre l'art et la société, le groupe et soi, le bien et le mal. Un texte d'une force inouïe, par une écrivaine au sommet.

Bouchra Jarrarvia/Flammarion

L'enjeu : passer une nuit dans le musée de son choix. Après d'autres auteurs et autrices (Leïla Slimani, Lola Lafon, Santiago Amigorena, Christophe Boltanski...), c'est au tour de Christine Angot d'accepter d'écrire un texte pour la collection de Stock "Ma nuit au musée". Le musée en question, ce sera la Bourse de Commerce de François Pinault, haut lieu de l'art contemporain à Paris. Dans ce texte qui ne porte ni exactement sur le musée ni sur l'art, mais bien sur un peu tout ça en même temps, le moment de sa nuit arrive tard, et l'on s'aperçoit, avec un certain ravissement, qu'on a été tellement pris·e par l'écriture de Christine Angot qu'on l'avait même oubliée.

C'est qu'on bifurque ailleurs, dès le début. Dès ce passage déchirant : *"Je me revois dans les rues de Châteauroux, à quatre ans, cinq ans, six ans, sept ans… En train d'aller à l'école. Je passais par une petite ruelle pavée, qui longeait le musée. Je me revois avancer entre les murs, en chantonnant les dernières chansons de Sheila, et en contemplant à mes pieds du haut de ma taille les chaussures vernies noires que ma mère venait de m'acheter. Je ne savais rien de ce qu'allait être ma vie. L'avenir ne m'inquiétait absolument pas. Au contraire."* L'avenir, donc, un mot comme un sésame qui ouvre à une vie, la sienne, revisitée ici comme en accéléré et par plusieurs prismes : l'écriture, l'argent, l'amour, le tout dans une quête. Sa vie à Montpellier avec son mari Claude, qui croit en l'écrivaine qu'elle est, Léonore, toujours, l'arrivée à Paris, son amitié avec des artistes, Sophie Calle et sa bande, et la découverte d'un nouveau milieu qui n'est décidément pas le sien – le monde de la culture, des artistes, des médias, de l'édition. Tout le temps, il y a une tension : entre la vie et l'art, entre l'amour et l'écriture, entre l'argent et l'idéal ; entre trahison et probité, compromission et fidélité à soi-même, bref entre les autres (le social) et soi (écrivant). Angot aborde de front la matérialité de la vie d'artiste, ainsi que celle des moyens déployés pour sa nuit au musée (lit de camp, attachée de presse, déjeuners préparatoires, gardiens, etc.), les coulisses du texte, fait rare dans la collection.

Car il y a ce qui rend possible l'existence de l'artiste, de l'écrivain. *"La Bourse de Commerce, c'est l'argent, les échanges, la sociabilité qui en résulte, mais aussi la timidité qu'on peut avoir devant tout ça, parce que ça représente la classe sociale qui exerce le pouvoir, et qui fascine."* Un pouvoir qui fait ou défait, qui passe commande, qui commande. Le titre, elle écrit qu'elle l'a trouvé tout de suite. La nuit sur commande. Son père venait la nuit et la commandait sexuellement. Sans être un texte directement sur l'inceste, comme *Le Voyage dans l'Est* par exemple, cette *Nuit*... donne à voir, avec une finesse, une intelligence et, pour tout dire, une élégance inouïe, la pratique du pouvoir et de la domination à tous les niveaux et à toutes les échelles : entre deux amies, entre deux amant·es, entre les artistes, entre un milieu social et un autre.

Vingt-six ans après *L'Inceste,* l'écrivaine n'a plus besoin de dire, d'affirmer haut et fort. Elle est devenue l'oreille absolue. Et grâce à l'impressionnant travail d'orfèvre de son écriture, réglée au millimètre près, grâce à un travail de montage hypersensible et précis, elle saisit et parvient à transmettre sur la page ce qui se dit et se subit. Son amie Sophie Calle, qui lui offre un porte-malheur ; la femme de Catherine Robbe-Grillet, qui se présente comme son esclave au compagnon d'Angot, Charly, descendant d'esclaves en Martinique ; un ami éditeur, qui lui conseille de larguer un amant car il n'est pas de *"notre milieu"*. Tout est dit, dans ce qui se dit et a été entendu, de ces micro-abus – rien à ajouter. C'est bien cela qui relève d'une très grande maîtrise de l'écriture, de tout l'art de Christine Angot, et qui fait de ce texte l'un des meilleurs qu'on ait lus depuis longtemps.

Par le prisme du pouvoir, de la domination – et, dans un certain milieu social artistique, de son esthétisation –, l'écrivaine revisite donc une vie passée, comme nous avons passé nous-mêmes notre vie, à *"amoindrir, excuser, comprendre, supporter. Passer sur"*. Petit à petit, presque mine de rien, c'est la question de la morale qui est posée ; comment la société, le groupe, notre sociabilité floutent les frontières entre le bien et le mal : *"Même avec mon père j'ai mis un temps fou à accepter qu'il n'y avait pas un mauvais côté, et un bon, mais seulement un mauvais. Et zéro espoir. Qu'il était possible de jouer avec l'avenir de son enfant, que l'inceste c'est ça. Et le reste, du vent. Des paroles sans conséquence. Des attitudes. Des rayonnages de bibliothèque. Des apprentissages de langues étrangères. Des promenades sociales. Des visites de musée. Juste comme ça. Pour connaître. Des têtes levées vers des transepts d'église. Des décryptages de latin."*

Heureusement, il y a l'écriture, la place qu'elle prend dans sa vie, très jeune, et Claude qui la lit : *"À partir de là, ma vie est devenue secondaire, elle ne comptait plus vraiment, plus autant, il y en avait une autre, qui n'existait pas, mais qui m'intéressait tellement plus. Et quand j'écrivais, c'était dans cette vie-là que j'étais."* La fin est magnifique, mais on ne la racontera pas. Plus rien à dire – tout est là.

Nelly Kaprièlian



La Nuit sur commande de Christine Angot (Stock/"Ma nuit au musée"), 180 p., 19 €. En librairie le 12 mars.

LE FESTIVAL DE CANNES OU LE TEMPS PERDU de Santiago H. Amigorena

En se remémorant tous ses festivals de Cannes, l'écrivain et cinéaste interroge la vie qu'il a vécue dans un époustouflant labyrinthe temporel et philosophique.

Il y a eu les actrices aimées, les cinéastes amis, les palaces ou les hôtels miteux, selon son succès ou son insuccès. Il y a eu Cannes, donc, baromètre mondain, dérisoire et cruel, réel et faux à la fois du statut social auquel chacun·e est réduit·e. Mais dans ce roman fou où Santiago Amigorena a choisi de revisiter sa vie par le prisme des festivals qu'il a vécus chaque année depuis trente ans – en tant que jeune homme inconnu, coscénariste débutant du *Péril jeune* avec Cédric Klapisch ou compagnon d'actrices connues (Julie Gayet puis Juliette Binoche) –, Cannes devient au fil du texte autre chose qu'une fête du cinéma. Un concept, un symbole : le miroir de tous les pièges qu'on se tend pour fausser sa vie.

Les films, ici, on s'en fout. La grande question d'Amigorena, c'est Proust. Proust, le minotaure au centre de ce labyrinthe temporel époustouflant, vertigineux dispositif philosophique et métaphysique, prêt à dévorer la vie de l'auteur tout en la fécondant et en engendrant son œuvre autobiographique aux ramifications multiples, ici ramassées en un seul volume. *"Je disais que d'avoir lu Proust m'avait permis de comprendre ce que l'on éprouve lorsqu'on réalise enfin que la personne qu'on a tant aimée n'était finalement pas 'notre genre'. Mais : est-ce qu'avoir lu Proust m'a aussi entraîné à copier ce qu'ont vécu Swann et Marcel ? Ai-je aimé Philippine, ai-je aimé Julie, pour leur ressembler ? Parce que j'idolâtrais Proust, j'avais tout fait pour que ma vie coïncidât avec la sienne."*
Être passionnément amoureux, frustré et jaloux, puis souffrir en long et en large, est-ce vraiment avoir su aimer ? Et si l'on ne sait pas aimer, ne passe-t-on pas à côté de sa vie, n'en devient-on qu'un·e figurant·e, comme ce personnage croisé à la fin du livre ? L'écriture de la scène de fête sur la plage, pour un film avec Juliette Binoche, est un tour de force littéraire. Un bal proustien où se retrouvent tous les fantômes de son passé, toutes les protagonistes de sa vie – la très belle Philippine (Leroy-Beaulieu), son premier amour, Julie qu'il a terriblement aimée, Juliette qu'il n'a pas su aimer, et enfin sa femme, Marion, son *"vrai amour"*. Un bal du temps retrouvé, donc, où le passé, qui n'était pas son genre, entre en collision avec le présent, où coïncident tous les temps et les âges de sa vie.
L'écriture, fil d'Ariane sinueux et léger, grave et profond, nous tient par la main dans les multiples détours qu'a pris la vie pour aboutir à sa vérité. *"Oui, il m'avait fallu faire ce chemin, ce détour, ce détour fait de mille détours qu'avait été le cinéma dans ma vie pour te trouver.* […] *Il m'avait fallu ce détour pour te trouver comme il m'avait fallu tout ce temps perdu pour commencer à me trouver moi-même."* Marion comme révélatrice du vrai, de soi, forcément loin du "ils" heideggerien, si parfaitement incarné par Cannes.

Nelly Kaprièlian



Le Festival de Cannes ou le Temps perdu de **Santiago H. Amigorena** (P.O.L), 370 p., 22 €. En librairie le 6 mars.



Hélène Bamberger



GRAND AMOUR d'Eva Ionesco

L'autrice revisite ses années Palace pour dresser le portrait d'un amour fou.

Après *Les Enfants de la nuit* (Grasset, 2022), Eva Ionesco ravaude à nouveau ses souvenirs d'adolescente rebelle. Les mêmes personnes/personnages, la même mère photographe qui dévore son enfant tel le mythologique Cronos, les mêmes hauts lieux parisiens avec le Palace en discothèque épicentre, la même époque (la fin des années 1970).

Ce revenez-y n'est pas une redite. Nous y revoilà et on en redemande, en compagnie de jeunes *"terreurs jouant avec le feu et les interdits"*, qui inventent mille ruses pour tuer le temps de peur qu'il ne les bousille. Beaucoup de drogues et de folies furieuses qui souvent font sourire et parfois piquent les yeux. Et la tragédie s'invite quand Eva Ionesco rend compte de son incarcération, à 13 ans, dans un centre de la DDASS pour ados "difficiles". Mais foin de ténèbres, le soleil du récit est dit par son titre : *Grand Amour* pour un certain Charles, artiste, dandy et amant de la jeune Eva. Un premier amour comme un big bang : *"C'était possible d'aimer et d'être aimée de la sorte, en l'écrivant aujourd'hui c'est prendre la responsabilité de reconnaître pleinement l'existence de cet amour."*

L'autre belle aventure de *Grand Amour,* c'est son style foisonnant, notamment quand sont décrites moult déambulations dans les rues de Paris, à la fois tranchées d'une guerre contre la bêtise et catacombes où rôdent des secrets *"que je brûle de découvrir,* écrit la narratrice, *au péril de ma vie"*.



Eva Ionesco écrit en n'ayant peur de rien, avec une générosité et un amour de ses prochain·es qui donnent des ailes pour le triste aujourd'hui. **Gérard Lefort**

Grand Amour d'**Eva Ionesco** (Robert Laffont), 261 p., 21,50 €. En librairie le 6 mars.

Laura Stevens/modds

BOUALEM
SANSAL

Amis de la liberté d'expression et de publication, unissons nos efforts pour aider Boualem Sansal, incarcéré en Algérie, à faire valoir ses droits !

Société de soutien international à Boualem Sansal,
présidée par Antoine Gallimard

Photo F. Mantovani © Gallimard. Cet espace est offert par *Les Inrockuptibles.*

Rendez-vous sur Helloasso.com
Souscription pour la défense de Boualem Sansal

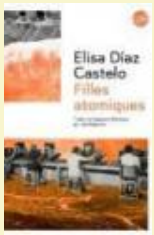


FILLES ATOMIQUES d'Elisa Díaz Castelo

La poétesse mexicaine donne la parole aux femmes ayant participé au projet Manhattan. Et interroge notre responsabilité dans notre propre annihilation.

Dans son biopic consacré au "père de la bombe atomique" Robert Oppenheimer, Christopher Nolan prenait le parti de laisser les personnages féminins à l'arrière-plan. *Filles atomiques*, de la poétesse et traductrice Elisa Díaz Castelo, paru au Mexique deux ans avant la sortie du film, choisit au contraire de mettre en avant ces femmes de l'ombre. Ce texte fascinant, qui emprunte au théâtre ses didascalies surréalistes et à la poésie ses vers libres, laisse la parole à Kitty Oppenheimer, femme de Robert, à Jean Tatlock, brillante psychiatre et maîtresse de l'inventeur de la bombe atomique, à Leona Woods, physicienne ayant participé au projet Manhattan, et à un groupe de jeunes filles de 19 ans qui ont travaillé – dans l'ignorance la plus totale – à l'élaboration de la bombe. *"Si nous sommes coupables de quelque chose,* affirment ces dernières, *c'est d'avoir eu la tête ailleurs."* Elisa Díaz Castelo donne à chacune sa voix propre : les soliloques mélancoliques pour Kitty, la prose vive pour Jean et les jeunes ouvrières, et les vers libres pour Leona. Chaque forme épouse les enjeux et les questionnements de chacune.

La poétesse de 38 ans, qui a déjà publié un recueil salué par la critique au Mexique, signe une méditation profonde sur l'impact de la bombe atomique sur la perception collective du temps et du futur. Que reste-t-il de notre humanité quand on fabrique l'outil de notre propre annihilation ? *Filles atomiques* brille par la manière dont Elisa Díaz Castelo mêle la banalité du quotidien à des questionnements éthiques et philosophiques foudroyants de beauté. Dans son monologue intérieur, Kitty Oppenheimer détaille ainsi une recette de cocktail avant d'entamer une réflexion sur la bombe atomique comme *"une porte ouverte que personne ne peut fermer"*. En racontant le projet Manhattan par le prisme féminin et une langue très fine, Elisa Díaz Castelo réfléchit au partage des responsabilités face à la catastrophe. Et met des mots sur une angoisse très contemporaine, celle d'un avenir plus que jamais incertain. *"Quand un futur est inéluctable, se demande Kitty, l'est-il vraiment ? Futur, je veux dire."*



Pauline Le Gall

Filles atomiques d'**Elisa Díaz Castelo** (Globe), traduit de l'espagnol (Mexique) par **Lise Belperron**, 208 p., 21 €. En librairie le 6 mars.

CES SOIRS RANGÉS DANS MON TIROIR de Han Kang

Première traduction de textes poétiques signés de l'autrice d'*Impossibles Adieux*, qui a reçu le prix Nobel de littérature 2024.

Publié en 2013 en Corée, ce recueil de poèmes reflète l'essence même de ce qui fait la force de l'écriture de Han Kang, notamment son sens de l'épure.

L'autrice d'*Impossibles Adieux* (Grasset, prix Médicis étranger 2023) se garde de tout lyrisme, et comme dans ses romans surgissent peu à peu des fantômes, la présence palpable des horreurs de l'Histoire. Telle cette évocation d'une émeute, à peine suggérée : *"Il n'y avait pas que le pollen qui voltigeait en ce printemps tardif/Il y avait aussi des fragments d'espoir fracassé."*

Ses textes se résument souvent à quelques vers suspendus, éclats de sensations attrapées au vol. Parfois, au contraire, c'est un paragraphe compact comme un bloc. En explorant la profondeur des tourments humains, Han Kang touche à l'universel et dit la douleur de la perte, la difficulté à vivre, le désarroi urbain, le mal-être moderne. Ainsi de cette image d'une femme qui pleure au milieu de la rue : *"Je ne saurais dire combien de personnes sont passées à côté de moi/Ou plutôt combien se sont écoulées par les rues et les ruelles."*

Avec subtilité, Han Kang trouve les mots pour évoquer sans affectation l'amour exclusif qui relie une mère à son petit enfant – *"De peur de le voir disparaître comme une bulle/Je le gardais dans mes bras"* – et pour dire avec pudeur ce qu'on devine être une dépression. *"Certaines tristesses ont la dureté sèche de la pierre qu'aucune lame ne peut entamer."*



Sylvie Tanette

Ces soirs rangés dans mon tiroir de **Han Kang** (Grasset), traduit du coréen par **Choi Mikyung** et **Jean-Noël Juttet**, 124 p., 15 €. En librairie le 19 mars.

Lisbeth Salas

TORONTO d'Élisabeth Benoît

Une plongée dans l'enfer du couple Amber Heard-Johnny Depp, observé depuis les réseaux sociaux par l'écrivaine. Un livre sidérant et ultra-contemporain.

Entre 2020 et 2022, durant des mois ponctués par deux procès très médiatisés, Johnny Depp et Amber Heard se sont déchiré·es. Et durant des mois, Élisabeth Benoît a passé son temps libre sur internet, obsédée par cette affaire. Les pièces portées au dossier judiciaire ayant fuité sur les réseaux sociaux, l'autrice a engrangé une matière énorme, plus de 1 200 fichiers classés en dossiers et sous-dossiers. Son livre montre la fabrication d'une opinion. Les témoignages, pour la plupart en faveur de Depp, semblent irréfutables par leur nombre même, bien qu'on ignore s'ils sont faux ou vrais. L'autrice de *Suzanne Travolta* (P.O.L, 2019) nous plonge dans la jungle des réseaux sociaux où s'affrontent les pro-Depp et les pro-Heard. Elle nous guide parmi les argumentations, note les différences entre les accros, qui suivent l'affaire depuis des années, et les nouveaux et nouvelles venu·es.



Dominique Charriau/WireImage/Getty Images

↙ Première de **Strictly Criminal** à la Mostra de Venise, en septembre 2015.

Ainsi, son livre nous laisse entrevoir ce que devient un fait quand il n'est plus appréhendé par la presse, mais par des discussions sur internet. Élisabeth Benoît révèle ici ces armées d'anonymes qui se donnent rendez-vous quotidiennement devant leur ordinateur pour commenter et décortiquer au grand jour ce qui normalement ne l'est pas – témoignages en cours d'instruction, SMS ou conversations privées enregistrées à l'insu des protagonistes. En reproduisant jusqu'à l'écœurement une multitude de ces documents, Benoît interroge la relation entre réel et fiction. Elle place ses lecteur·rices dans une position de voyeur·ses, et les met face à un paradoxe : la violence inouïe de certaines scènes intimes crée un effet de réel saisissant, tout en les rapprochant de références cinématographiques.

Sylvie Tanette



Toronto d'**Élisabeth Benoît** (P.O.L), 512 p., 25 €. En librairie le 6 mars.



LA POÉSIE.
VOLCANIQUE

GOUVERNEMENT
Liberté
Égalité
Fraternité

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

Printemps des Poètes 27e édition

Du 14 au 31 mars 2025

Participez à la plus grande manifestation poétique et à ses milliers d'événements partout en France et dans le monde.

SCANNEZ DÉCOUVREZ

printempsdespoetes.com

Uncertain Journey, 2016/2019, structure en métal et laine rouge
Installation : Shiota Chiharu, *The Soul Trembles*, Mori Art Museum, Tokyo, 2019
Photo par Sunhi Mang © ADAGP, Paris, 2025 et l'artiste

VIVRE AVEC LES HOMMES – RÉFLEXIONS SUR LE PROCÈS PELICOT de Manon Garcia

La philosophe a assisté au procès des viols de Mazan et pense ce qui s'est passé, ce à quoi elle a assisté et comment le combat contre le viol doit être mené.

Comment comprendre ce qui s'est joué dans le "procès des viols de Mazan", où Dominique Pelicot et 50 autres hommes ont été jugés pour viols aggravés, tentatives de viol et agressions sexuelles sur Gisèle Pelicot ? Comment dénouer en philosophe les fils qui s'y trouvaient mêlés ? Travaillant depuis des années sur les concepts de soumission et de consentement, Manon Garcia a assisté au procès pour tenter d'éclairer ce vertige qui a saisi le monde entier.
Son texte, *Vivre avec les hommes,* propose une réflexion nerveuse et mélancolique qui bute sur un problème insondable : que faire de ce champ de ruines qu'est la sexualité masculine ? Car, au fil de son observation des huit semaines du procès, la philosophe se demande, sans trouver la réponse : *"Peut-on vivre avec les hommes ? À quel prix ?"*
Prolongeant une féconde tradition intellectuelle qui pousse des auteur·rices à éclairer philosophiquement des grands procès (dont le modèle reste le texte d'Hannah Arendt sur le procès Eichmann), Manon Garcia mesure que ce procès restera un moment-clé dans la prise de conscience collective sur les violences sexuelles, tout en affirmant que *"ce qui fait du procès des viols de Mazan un grand procès au sens historique, c'est paradoxalement qu'il met un terme à l'espoir exclusif placé dans le judiciaire".*
L'activisme juridique importe moins que le changement social lui-même. Mesurant que les accusés semblaient si peu honteux de ce qu'ils avaient fait, la philosophe suggère que seuls les mouvements sociaux pourront faire en sorte que les hommes arrêtent de violer. *"Comment comprendre le mal dont il est question dans ce procès si ces hommes pensent n'avoir rien à se reprocher, si leurs compagnes restent à leurs côtés, si leurs avocats plaident si bien l'absence d'intention criminelle ?",* se demande-t-elle.
Rappelant que personne, même parmi les féministes les plus radicales, ne pense que tous les hommes pris séparément sont coupables au même titre que Dominique Pelicot, elle se contente – et c'est déjà beaucoup – d'attendre de tous les hommes qu'ils prennent *"la masculinité hégémonique à contre-pied",* qu'ils interrogent la manière dont nous participons toutes et tous, *"quoique à des degrés différents",* à ce qui rend possibles ces viols. Sans renoncer à l'idée que des hommes aiment des vraies femmes et non *"une projection fantasmée de maman ou de putain",* elle s'afflige que les normes de genre fassent encore obstacle à la conversation des sexes qu'elle appelait de ses vœux en 2021.
Mêlant dans son récit ses propres affects et afflictions (devant les vidéos projetées…) et des réflexions plus générales sur la question de la masculinité, Manon Garcia trouve un point d'équilibre entre un registre intime et une forme universitaire, sans que l'un n'écrase l'autre. La sororité qu'elle met en œuvre ici tient aussi à sa façon d'honorer deux modes d'écriture qui n'ont pour visée qu'une seule espérance, inouïe dans sa simplicité même : que les hommes aiment un peu les femmes. *"Un peu, juste un peu. Qu'ils nous aiment un peu pour qu'on puisse continuer à les aimer."* Vu par Manon Garcia, le procès Pelicot aura ce mérite, dans son horreur même, de nous convoquer collectivement à tout réapprendre de l'art d'aimer.



Jean-Marie Durand

Vivre avec les hommes – Réflexions sur le procès Pelicot de **Manon Garcia** (Climats), 256 p., 21 €. En librairie le 5 mars.



Astrid di Crollalanza/Flammarion

On danse pour ne pas tourner en rond.

théâtre musique danse cirque



crédit photo © Anne Van Aerschot

BIENVENUE À LA

MC93

MC93.COM 9 BD LÉNINE, BOBIGNY

seine-saint-denis LE DÉPARTEMENT

MINISTÈRE DE LA CULTURE

Bobigny

KATYA d'Antoine Schiffers
JOURS DE CHASSE de Christophe Dabitch et Jorge González

Prenant pour cadre les conflits de l'ex-Yougoslavie et de la Tchétchénie, ces deux BD portent en elles l'air tragique et universel de la guerre, qui résonne avec notre temps.





"Je cherche ma fille Katya." Cette phrase, que l'on pourrait entendre à Gaza, en Iran ou en Ukraine, Antoine Schiffers la met dans la bouche de Katerina, une mère qui, en 1998, quitte Berlin, sa ville d'adoption, pour retrouver son enfant à Grozny, la capitale de la Tchétchénie, en partie détruite par les bombardements. Il n'est pas besoin d'avoir en tête avec précision les guerres qui ont opposé la Russie aux indépendantistes tchétchènes pour que les émotions nous envahissent face à cette quête désespérée, dépeinte avec un trait personnel, un camaïeu de gris, et une utilisation de la couleur parfois impressionniste. Sous-titré *"La guerre. Partout. Toujours."*, ce premier livre acquiert une portée universelle en se concentrant sur les questions les plus humaines.
Le tandem que la protagoniste forme avec Malik, adolescent aussi paumé qu'elle, venu par pur altruisme la soutenir dans ses recherches, se révèle terriblement émouvant. Récompensé pour ce projet par le prix Raymond-Leblanc, dont le jury était présidé par Lisa Mandel, Antoine Schiffers réussit une première œuvre ambitieuse qui prend des libertés avec la réalité documentaire – il ne connaît pas la Tchétchénie de l'intérieur et n'a pas d'attaches personnelles avec la région – pour mieux nous toucher.
Au contraire, le scénariste Christophe Dabitch explique dans la postface de *Jours de chasse* comment un premier voyage à Belgrade en 1989, suivi d'autres, lui a donné envie d'en savoir plus sur la Yougoslavie de son arrière-grand-père, puis de plonger dans les racines de la guerre qui déchira le pays dans les années 1990. Restait chez lui une incompréhension : comment se retrouve-t-on du côté des bourreaux ou des victimes ? C'est ce qu'expérimente le personnage principal de cette bande dessinée qui prend peu à peu à la gorge. Milan croit partir à la chasse avec deux amis d'enfance. Hélas, ceux-ci appartiennent à une troupe paramilitaire serbe qui pratique l'épuration ethnique. Suite à un concours de circonstances, le pacifiste Milan se retrouve du côté des Bosniaques musulmans. Avec ses traits de pinceau virtuoses, ses jeux de transparences et de textures sur les images, le dessinateur argentin Jorge González souligne l'absurdité des choix opérés par les personnages, à commencer par le sort d'une vache innocente, symbole du comportement destructeur des humains.





Vincent Brunner

Katya – La guerre. Partout. Toujours. d'**Antoine Schiffers** (Casterman), 144 p., 25 €. En librairie le 12 mars.
Jours de chasse de **Christophe Dabitch** et **Jorge González** (Futuropolis), 136 p., 21 €. En librairie le 5 mars.

COMET CLUB de Yi Yang

Avec sa bande de lycéen·nes partant à la recherche d'ovnis, l'autrice chinoise met en scène avec sensibilité et énergie la jeunesse de son pays.



Amis depuis le collège, Yang Kuaikuai, le petit à lunettes, et Li Yu, à la réputation de mauvais garçon, expérimentent cette fois la vie au lycée dans leur petite ville de Chine. Leur existence est secouée par la réapparition surprise de la mère du second, disparue depuis dix ans, et l'existence d'un club consacré aux extraterrestres, fréquenté par des nerds. Au lieu d'avoir affaire à des ovnis, le Comet Club va mettre au jour un trafic bien plus terre à terre et sanglant…
Depuis *Easy Breezy* (2022), Yi Yang – qui s'est installée en Italie en 2013 – fait vivre à son duo de héros des aventures rocambolesques et rafraîchissantes, qui empruntent autant au roman d'initiation qu'au polar et à la comédie. Comme l'une de ses influences majeures, Taiyō Matsumoto *(Sunny, Amer Béton)*, la dessinatrice chinoise excelle dans la représentation d'une jeunesse qui oscille entre l'euphorie des découvertes et une profonde tristesse provoquée par des situations familiales compliquées. Elle met beaucoup de rythme dans des pages qui explosent de vie à chaque case et se dévorent. Tout en enchaînant les fausses pistes et les coups de théâtre, le scénario ménage les personnages, leur donnant l'occasion d'exprimer leurs émotions, leur joie ou leur mal-être.



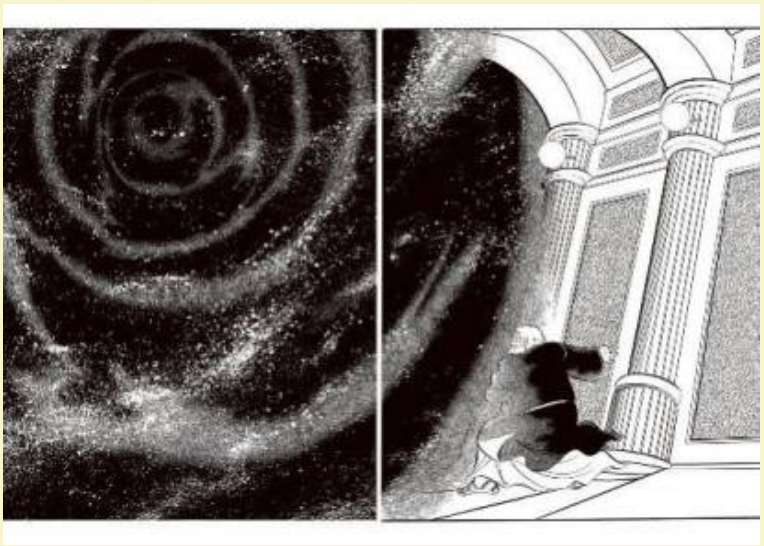
Vincent Brunner

Comet Club de **Yi Yang** (çà et là), traduit de l'italien par **Aude Lamy**, 192 p., 16 €. En librairie.

Antoine Schiffers/Casterman · Christophe Dabitch et Jorge González/Futuropolis · Yi Yang/çà et là

UNE INFINITÉ DE JOURS ET DE NUITS de Moto Hagio

Avec cette saga de science-fiction impressionnante et inédite en France, le talent fou de la dessinatrice japonaise saute encore plus aux yeux.



Moto Hagio/Kawade

"Qu'est-ce que la S.F. pour moi ? […] *C'est ce à travers quoi je ressens la folle course du temps. Le poids écrasant de l'univers. L'immensité de l'espace insondable, sans limites. Et aussi… une profonde mélancolie."* Pour la mangaka Moto Hagio, parlant ici en 1977, la science-fiction a été un outil d'émancipation artistique, notamment avec *Nous sommes onze !*, publié dans une revue pour jeunes filles (et désormais dispo dans l'anthologie *De la rêverie*). Mais elle nourrit un immense respect pour le genre qui, dans sa propre bibliographie, constitue bien plus qu'un moyen de casser les codes. Ce que confirme *Une infinité de jours et de nuits*, ébouriffante saga cosmique et ésotérique adaptée d'un roman de son compatriote Ryū Mitsuse. Traduit pour la première fois en français, ce pavé hallucinant datant de 1977 suscite une sidération somme toute assez comparable à celle provoquée par *2001 : l'Odyssée de l'espace* de Kubrick. On y suit Platon dans sa recherche de l'Atlantide, croisant à travers le temps Jésus, Judas, Jupiter, Siddhartha et la guerrière Ashura. Mêlant des divinités issues de plusieurs religions, cette intrigue échevelée, parabole sur les enseignements bouddhiques selon Ryū Mitsuse, est sublimée par Moto Hagio. Celle-ci multiplie les fulgurances poétiques et apporte tout son lyrisme et son impact graphique au récit, ordonné comme un magnifique ballet jusqu'au grand finale métaphysique. Tout en couleurs, les 32 premières pages sont particulièrement sublimes.



Vincent Brunner

Une infinité de jours et de nuits de **Moto Hagio** (Akata/"Héritages"), traduit du japonais par **Alexandre Goy**, 512 p., 19,99 €. En librairie.



Dramaturgie d'une chute

SPECTACLE DU MOIS - SPECTACLE - SPECTACLE

Adaptant le roman *Absalon, Absalon !* de William Faulkner, Séverine Chavrier réalise un spectacle ensorcelant où le mal se diffuse dans l'atmosphère et où la musique peut tout.

"Ses effets se traduisent par des altérations ou intensifications de l'expérience sensorielle, des changements dans les processus cognitifs, une altération de la perception de soi, de l'espace et du temps, une intensification de l'expérience émotionnelle et des fluctuations extrêmes et soudaines des émotions." Ainsi le rigoureux site helvétique infodrog.ch, consacré aux questions de dépendance, définit-il l'effet du LSD sur le cerveau humain. Une définition qui illustre du même coup l'impact précis de la dernière pièce de Séverine Chavrier sur les spectateur·rices : une expérience qui transcende plaisir et déplaisir et la preuve, s'il en fallait une de plus, de la radicalité de la directrice de la Comédie de Genève.

Au commencement, il y a le roman éponyme de William Faulkner, un texte difficile, souvent cité et peu lu, à l'instar de l'*Ulysse* de James Joyce. Dans *Absalon, Absalon !*, l'auteur du *Bruit et la Fureur* transpose un épisode de l'Ancien Testament (le destin tragique du fils du roi David) dans l'Old South, à l'époque de la guerre de Sécession, qui opposa Sudistes et Nordistes sur la question de l'abolition de l'esclavage. On suit les tribulations de Thomas Sutpen, un patriarche fortuné, rongé par le ressentiment et assoiffé de revanche sociale, en quête d'un semblant de respectabilité. Jusqu'à l'arrivée d'un fils caché et métis, qui précipitera la chute de Sutpen, justement si obsédé par la "pureté" de sa lignée. Il y aura les secrets, la guerre et le temps des révélations. Il y aura aussi la ségrégation, le racisme et cette violence consubstantielle aux États-Unis, où le mal s'enracine dans les génocides tus, comme dans les romans de Stephen King. La difficulté et l'originalité du texte de Faulkner résident notamment dans sa narration chorale, fragmentaire, biaisée et incomplète. Séverine Chavrier réinvente ce patchwork avec une maestria époustouflante, mais déroutante.

Conseil n°1 : ne pas chercher à tout comprendre. Cela peut frustrer. Au contraire, il faut se laisser porter par cette œuvre. L'artiste dissout notre perception du temps et de l'espace dans une atmosphère vénéneuse. Par son travail précis, astucieux et radical sur l'obscurité, la matière et le son, elle nous plonge dans cet univers vicié. Un univers où l'on se sent étrangement bien, malgré l'horreur des thèmes abordés et les pulsions sadomasochistes qui enchaînent ses personnages. C'est une torpeur où l'on s'abîme, entre vapeurs éthyliques et sol marécageux, en attendant un événement qui ne surviendra sans doute jamais.



Alexandre Akye

Conseil n°2 : accorder une attention particulière à la musique. Celle-ci tient le premier rôle et domine la scène, à l'image de ce bassiste extraordinaire, Armel Malonga, qui surgit sur le plateau, dansant avec son instrument, triturant le son grâce à des pédales d'effets. Il en fait un usage percussif, mêlant sonorités subsahariennes, technoïdes, et accents des années 1980. Qui aurait imaginé qu'une basse électrique puisse produire une telle richesse sonore ?
Conseil n°3 : ne pas tout prendre au premier degré. Dans cet univers où l'espoir est proscrit, l'humour et la dérision guettent chaque phrase, chaque geste. Le mal, dompté sur une scène de théâtre, devient risible (du moins, selon une interprétation subjective), tel un monstre en cage.

Séverine Chavrier est une artiste habitée par des idées fixes, celles que l'on découvrait déjà dans *Aria da capo* (2019) et *Ils nous ont oubliés* (2022) : l'isolement, la maltraitance, la répétition. Ces thèmes structurent une œuvre marquée par une recherche formelle constante. Le paradoxe est là : en parlant toujours de la même chose, la metteuse en scène nous dit pourtant toujours autre chose. Pour les artistes prolifiques, les obsessions sont parfois une bénédiction. **Igor Hansen-Løve**

Absalon, Absalon !, d'après **William Faulkner**, mise en scène **Séverine Chavrier**, avec **Pierre Artières-Glissant**, **Daphné Biiga Nwanak**, **Jérôme de Falloise**, **Adèle Joulin**… À l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris, du 26 mars au 11 avril ; au CDN Orléans-Centre-Val de Loire, les 22 et 23 avril.





COUP FATAL de Fabrizio Cassol, Alain Platel et Rodriguez Vangama

La recréation, avec une distribution augmentée et une énergie inentamée, d'un concert chorégraphié qui fusionne avec brio les cultures musicales.

Comme un rite de passage. Serge Kakudji, le contre-ténor né à Kolwezi en République démocratique du Congo (RDC), fut à l'origine de *Coup fatal*, un éblouissant concert chorégraphié créé en 2014. Ou plutôt, sa rencontre avec le guitariste kinois Rodriguez Vangama et, venus de Belgique, le compositeur Fabrizio Cassol et le chorégraphe Alain Platel, donna lieu à l'entremêlement savant et enthousiaste de musiques et de cultures apparemment disjointes dans le temps et dans l'espace.
Fusionner des arias baroques, empruntant à Haendel, Vivaldi, Bach et Gluck, la rumba congolaise, la guitare électrique vibrante de Rodriguez Vangama, le likembe et les percussions des musiciens et chanteurs réunis sur le plateau aboutit alors à un spectacle réjouissant, qui a fait le tour des grandes salles européennes. Affinités électives ? Selon Fabrizio Cassol, ce sont les polyphonies communes qui lient et irriguent ces musiques à travers les siècles.
Pour cette recréation, c'est le contre-ténor Coco Diaz qui reprend le flambeau, entouré d'une troupe en partie renouvelée de musiciens et d'interprètes, dont la présence remarquée et remarquable de la danseuse congolaise Jolie Ngemi. Une féminisation revendiquée pour contrer le stigmate social qui vise encore les femmes artistes, musiciennes ou danseuses en RDC, comme le rappelle Rodriguez Vangama. Ce qu'apporte Jolie Ngemi, c'est une farouche énergie et un art consommé de l'autodérision lors de la séquence débridée dédiée à la Sape (la Société des ambianceurs et des personnes élégantes, née à Kinshasa dans les années 1980).
Si la trame de *Coup fatal* n'a pas changé, l'arrivée de nouveaux musiciens et chanteurs draine avec elle une énergie bouillonnante. Pas un seul temps mort ne vient froisser l'harmonie qui se déploie sous nos yeux, faite d'ornementations musicales qui s'hybrident entre elles et d'une fluidité, tant vocale que gestuelle, qui pulvérise l'espace. La scénographie qu'Alain Platel a confiée au plasticien Freddy Tsimba y prend tout son sens. Ce rideau de scène mordoré derrière lequel les interprètes se glissent à tour de rôle est constitué de douilles ramassées sur les champs de bataille de la RDC où se poursuit, depuis des décennies, une guerre interminable aux millions de victimes. Pour le musicien Rodriguez Vandama, la vitalité de *Coup fatal* en découle : *"Il faut vous imaginer qu'à Kinshasa, la vie s'invente au jour le jour. On ne sait absolument pas ce qui va se passer demain, si on aura à manger, si on sera en sécurité. Les gens sont donc beaucoup plus connectés au moment présent."* C'est cette vibration-là qui se propage jusqu'aux derniers rangs du public, à la façon d'un sortilège collectif.

Fabienne Arvers

Coup fatal, direction musicale **Fabrizio Cassol**, direction artistique et mise en scène **Alain Platel**, chef d'orchestre **Rodriguez Vangama**, avec **Coco Diaz**, **Russell Tshiebua Kadima**, **Boule Mpanya, Jolie Ngemi**… Dans le cadre de la Biennale de danse du Val-de-Marne à la MAC de Créteil, du 20 au 22 mars, et au théâtre Romain-Rolland, Villejuif, le 25 mars ; au Théâtre du Rond-Point, Paris, du 28 mars au 5 avril.

Zoé Aubry

JULIUS CAESAR par Arthur Nauzyciel

Portée par une troupe américaine, la tragédie de Shakespeare se fait musical jazzy pour interroger l'avenir de la démocratie.

Invité à mettre en scène *Julius Caesar* à Boston en 2008, Arthur Nauzyciel fait le choix d'inscrire son drame dans les années 1970 pour questionner la démocratie américaine, en écho au choc planétaire que fut l'assassinat de John F. Kennedy. De *Cry Me a River,* interprété par Julie London en 1955, à *Suicide Is Painless,* célébré par le film *M*A*S*H* de Robert Altman, le répertoire du spectacle transforme la représentation en un nocturne *musical* jazzy porté en live par un orchestre de club et la voix envoûtante de Marianne Solivan.
Au diapason de cette ambiance hypnotique, c'est en smoking que les membres de l'American Repertory Theater incarnent les comploteurs – et futurs assassins du général romain – convoqués par Shakespeare dans sa pièce écrite en 1599. Confectionnant un écrin à la fois élégant et sensuel, le spectacle trouve une grâce quasi cinématographique dans le ralenti des scènes d'action ou le ballet des corps chorégraphiés par Damien Jalet. Une reprise très attendue, qui redouble de pertinence en cette période charnière que représente le nouveau mandat de Donald Trump. **Patrick Sourd**

Julius Caesar de **William Shakespeare**, mise en scène **Arthur Nauzyciel**, avec **Sara Kathryn Bakker**, **Neil Patrick Stewart**, **David Barlow**, **Jared Craig**...
Aux Gémeaux - Scène nationale de Sceaux, du 6 au 15 mars.
En anglais surtitré en français.



Philippe Chancel

Théâtre Olympia

28▷30/3 WEEK-END

Festival Jeune Création

JUIL 9

ÉQUINOXE DE PRINTEMPS

CDN de Tours

cdntours.fr

Tél. 02 47 64 50 50

Préfète de la Région Centre-Val de Loire | Direction régionale des affaires culturelles
Tours métropole Val de Loire
Région Centre-Val de Loire
Touraine le département
Ville de Tours

Design Graphique ✻ Cylindre Studio

Arts

Vive le vent et l'ivresse

L'EXPO DU MOIS - L'EXPO DU MOIS -

À Avignon, la Collection Lambert célèbre les pouvoirs du vent à travers un splendide accrochage d'œuvres vidéo et d'installations traversées par une poésie du souffle.

Personne ne le voit, mais chacun·e voit le sable qu'il soulève, les branches qu'il remue, les rideaux qu'il gonfle, les cheveux qu'il agite ; chacun·e sent le souffle d'air, chaud ou frais, qu'il apporte au-dessus de nos têtes. Invisible, le vent se mesure à ses effets, se perçoit dans ses traces. Sur les peaux, sur les terres, sur les nuages, sur les arbres. Les magnifiques artistes rassemblé·es dans *Même les soleils sont ivres,* la nouvelle exposition de la Collection Lambert, dirigée depuis plus d'un an par François Quintin, traduisent chacun·e à leur manière ce pouvoir du vent ou, plus exactement, son impulsion.

Capter le vent, c'est moins filmer sa substance abstraite que saisir sa matérialité secrète ; cette force d'impact qu'il possède, cette façon de troubler le calme plat des vies inertes. De Lawrence Weiner à Céleste Boursier-Mougenot, de Roni Horn à Susanna Fritscher, de Francis Alÿs à Mircea Cantor, de Žilvinas Kempinas à Joan Jonas, la quinzaine d'artistes convoqué·es par François Quintin et Stéphane Ibars, directeur artistique délégué de la Collection Lambert, donnent à voir toutes les manières possibles d'éprouver et de rêver le vent : un geste proche de celui de l'historien des sensibilités Alain Corbin, attentif dans son essai *La Rafale et le Zéphyr* (Fayard, 2021) aux formes de ces rêveries dans l'histoire sociale et technique.

Entre vidéos, installations, peintures et sculptures, les œuvres réunies dessinent des paysages, physiques ou mentaux, animés par le souffle du vent, mis en mouvement par une force naturelle qui inquiète autant qu'elle console. Dans *La Postérité du soleil,* sa correspondance avec René Char, d'où est tiré le vers *"Même les soleils sont ivres",* Albert Camus parle du vent comme un *"seigneur farouche qui tourmente les âmes"* et génère des états modifiés de conscience.

Les installations de Susanna Fritscher (*Flügel, Klingen,* 2017), de Céleste Boursier-Mougenot (*Prototype pour scanner,* 2006) ou de Žilvinas Kempinas (*Fountain,* 2011, 2013) prêtent au vent ce pouvoir de vacillement du corps. Avec ses lustres constitués de tubes mécaniques, où des hélices en rotation produisent des sons amplifiés grâce à l'air qui les traverse, Susanna Fritscher sculpte littéralement l'espace avec du vent, à la manière d'une architecte de l'invisible qui s'attache à peupler le vide avec un air de musique qui provient de l'air lui-même. Son installation sur le son et les vibrations du vent envoûte les visiteur·ses, saisi·es par une symphonie des éclairs rêvés et des souffles clairs.

Chez Céleste Boursier-Mougenot, l'espace est lui aussi affecté par le simple effet du vent, activé par un ventilateur : il déplace un ballon équipé d'un micro qui génère du larsen, sortant des huit haut-parleurs accrochés aux murs. Dans le vent, le monde rugit et gronde, au gré des déplacements des visiteur·ses qui peuvent interférer sur le mouvement du ballon sonore. Vive le vent, vive le vent divers, le vent qui fait diversion, le vent qui divertit.

L'installation spectaculaire de l'artiste lituanien Žilvinas Kempinas, installé à New York, donne à voir, plus encore qu'à entendre, l'effet du vent ; sorti de ventilateurs couchés à même le sol, il balaie des bandes magnétiques s'agitant à la manière d'une mer déchaînée, dont les clapotis annoncent l'orage. Mis en miroir de l'inscription murale de Lawrence Weiner, *Écrit sur le vent,* ces mouvements magnétiques suggèrent par eux-mêmes que tout est vent plutôt que vanité. Plastiquement, cette évocation si simple du vent est une merveille en ce qu'elle entremêle l'espace du rêve et le monde de la physique.

Les êtres humains, par-delà les choses, n'échappent pas non plus au souffle qui les écrase, nous rappelle la vidéo de Joan Jonas (*Wind,* 1968), qui représente un groupe d'artistes pris·es dans les bourrasques d'une plage enneigée, marchant en crabe ou collé·es dos à dos. L'artiste capte la résistance fébrile des corps face aux vents déchaînés, comme si elle filmait des mouvements chorégraphiques, une danse aux allures de transe, où les muscles cèdent sous le poids de l'air. Cette poésie du souffle traverse une autre vidéo, celle de Francis Alÿs, *Tornado. Mexico City* (2010), où une tornade s'abat sur une terre désertique dont on imagine qu'elle emportera tout, et rien, sur son passage. Le signe d'une menace que traduit aussi la vidéo de Perrine Lacroix, *Winfried* (2013), qui consigne le mouvement d'un rideau gonflé par le vent soufflant à travers une fenêtre ouverte (un plan fixe qui se veut un hommage caché à la dernière victime du mur de Berlin qui, en mars 1989, s'est évadée par les airs à bord d'un ballon de fortune).

Comme le racontent Khalil Joreige et Joana Hadjithomas dans *Histoire du vent* (2010), installation consignant ses effets sur les spectacles du Festival d'Avignon dans la Cour d'honneur du Palais des Papes, le vent nous poursuit et nous affecte, jusque dans nos manières de jouer et d'écouter. Le vent, on l'écoute aussi beaucoup, notamment dans la cour de l'hôtel de Montfaucon, où Julie Rousse propose une création sonore électroacoustique *(Aural),* et au début du parcours, avec la pièce de l'artiste italien Massimo Bartolini (*In a Landscape,* 2017), qui enferme un orgue jouant les dix premières mesures d'une pièce musicale de John Cage. De paysages en histoires, de musiques en souvenirs, la Collection Lambert invite le vent à nous enivrer sans trêve.

Jean-Marie Durand

Même les soleils sont ivres
à la Collection Lambert, Avignon, jusqu'au 25 mai.



Céleste Boursier-Mougenot

←
Céleste Boursier-Mougenot, Prototype pour scanner, 2006.

AIMAGINE – PHOTOGRAPHY AND GENERATIVE IMAGES au Hangar, Bruxelles

Présentée dans le cadre du festival PhotoBrussels, cette expo collective questionne la révolution que l'IA pourrait représenter pour la photographie.

L'année 2025 va bruire de propositions sur les manières dont les artistes s'emparent de l'IA. Le PhotoBrussels Festival (Bruxelles) ouvre le bal avec l'exposition *AImagine,* cocuratée par Michel Poivert et le Hangar. En historien de la photographie, il s'est concentré sur des artistes qui utilisaient le médium photo avant de laisser l'IA malaxer les images. Il en résulte ce qu'on pourrait appeler une revisite de la photographie par l'IA, incarnée dans sa forme la plus évidente par *Une histoire parallèle* de Brodbeck & de Barbuat qui, après avoir sélectionné 250 photographies résumant l'histoire du médium, les ont traduites en une séquence de *prompts* – les mots-clés dont se sert l'algorithme génératif – qu'ils ont soumis à Midjourney, dans sa version de 2022. Face à ces images connues, le trouble naît autant de la très grande proximité avec les photographies originales que du point de rupture avec la vraisemblante imperfection qu'ont conservée les artistes.
Avec l'IA, c'est donc le mot (le *prompt*) qui crée l'image, comme dans le processus de création de l'image mentale faite de *"rêves, souvenirs, idées, phantasmes",* selon la définition de W.J.T. Mitchell. Bémol important, l'IA bride son rendu visuel pour qu'il soit le moins offensant possible, comme le "moi" refoule le "ça", pourrait-on dire. Peu importe, cette nouvelle source d'images invite, selon la belle formule d'Isabelle Stengers, à *"repeupler les imaginaires",* comme *Kush* de Delphine Diallo, vision d'un péplum africain ultra-esthétique inspiré de la grandeur des pharaons noirs entre Égypte et Soudan. C'est aussi la regénération d'un vieil album photo acheté par Isidore Hibou et dont il ne subsistait plus que les légendes, devenues les clés qui ont permis de recréer des images qu'on imagine à la fois dissemblantes et fidèles. *Silent Hero,* de son côté, au croisement de l'histoire intime et de celle du monde, fait coexister images de famille, archives et interview pour recréer des portraits post mortem du grand-père d'Alexey Yurenev, héros de guerre.
La question de "l'espace latent" (en référence à l'image latente analogique, celle qui est déjà sur la pellicule mais pas encore visible) où va puiser l'IA est une des questions des plus sensibles quant à son fonctionnement. Comment renouveler les imaginaires en utilisant les mêmes matériaux visuels ? Jordan Beal y répond dans *Lineaments,* en tendant un miroir à l'IA en train de créer.
En figeant le processus de création – par une photographie de l'écran – d'une image qui a pour objet la Martinique, où il vit et travaille, il obtient une image floue mais déjà reconnaissable, une sorte de beauté exotique en train d'émerger, tout en questionnant la part fictionnelle autant que l'indéniable séduction de ces petits Polaroid.
Une autre option est d'entraîner l'algorithme avec ses propres archives, comme l'a fait Alisa Martynova avec *Anima*. Aidée de Filippo Carnovalini de l'Artificial Intelligence Lab de Bruxelles, elle est allée puiser dans l'espace où reposent les images traitées et en sommeil pour en extraire des portraits composites à l'identité mouvante qui flirtent avec la dissolution. Imprimés en majesté, ces hybrides font penser à des portraits de Francis Bacon prisonniers d'une itération.

Stéphane Damant

AImagine – Photography and Generative Images, au Hangar, Bruxelles, jusqu'au 15 juin.



←
Robin Lopvet,
série **New New York,**
2023.

Robin Lopvet

ON MASS HYSTERIA de Laia Abril

À la croisée de la recherche historique et plastique, la Catalane expose les mécaniques des violences exercées contre les femmes. Une œuvre de résistance qu'elle prolonge dans ce troisième volet saisissant, consacré aux phénomènes dits d'hystérie collective.



↓
Laia Abril, **Delicate Hands,** de la série **On Mass Hysteria,** 2023.

Au départ, une exposition – ou plutôt trois, qui composent une histoire. Celle de la misogynie. Et déjà, chacune est plus qu'une exposition : davantage un essai de philosophie politique, comme une subdivision à l'*Histoire de la sexualité* de Michel Foucault. "Volume", c'est peut-être le nom à donner à chacun des livres que la Catalane Laia Abril a fait naître de ses trois expositions. Car ils ont l'ambition d'être autre chose qu'un simple catalogue. Ils induisent une recherche. *Une histoire de la misogynie*, donc. Une histoire de l'ennemi. En trois temps : le premier, en 2016, s'appelait *On Abortion,* le second (présenté à Paris en 2020 à la galerie Les Filles du calvaire), *On Rape*. Le troisième s'intitule *On Mass Hysteria,* visible au BAL, à Paris, jusqu'au 18 mai.

Là où l'on s'attendait à ce que l'histoire critique d'Abril porte ses coups sur l'invention de l'hystérie par Charcot à la Salpêtrière à la fin du XIX[e] siècle (il eut comme stagiaire un certain Sigmund Freud), la voilà qui nous surprend en prenant la désignation "hystérique" par un bout plus étrange, plus rare : les phénomènes d'hystérie de masse qui frappent principalement des communautés de femmes confrontées à des situations de stress majeur ou d'oppression. Quand rugissent des symptômes collectifs (évanouissements, tremblements, transes…) dépourvus de cause physiologique, Laia Abril interroge non pas leur véracité (ça, il y a toujours un mec pour le faire) mais la violence systémique qui en provoque le surgissement. Elle le fait avec les moyens de la photographie documentaire : quelques images, des documents, beaucoup d'archives, comme autant de preuves. Des enregistrements, des voix, des témoignages (audibles au BAL, retranscrits dans le livre sous forme de verbatim). Cela produit une exposition sombre et un livre noir, dans leur facture comme dans leur humeur, une colère vive à l'heure où le masculinisme se pense triomphant.

Une histoire de la misogynie, donc une histoire de la violence. Mais pas que. Une histoire de la parole usurpée. Une histoire de l'invisibilisation. Et là, on touche le cœur même du projet : Laia Abril, il nous semble, photographie non pas les invisibilisées, mais les effets de l'invisibilisation. Et c'est plus terrifiant encore car plus mécanique. De cette mécanique dont se parent les hommes, et qui est glaçante à voir, tant elle n'a plus rien d'humain.

Il n'y a pas d'hommes dans les images de Laia Abril. Et à peine plus de femmes. Alors, qu'y trouve-t-on ? Des zones d'ombre. Des pans de flous. Des gros plans d'un vivant qui intéresse la biologie : le sujet est effacé depuis si longtemps qu'il faut le traquer au microscope, aller dans les tissus de la société, là où soudain il fait boule : dans les phénomènes inexpliqués, qui soi-disant échappent à la raison, mais qui résonnent comme une réponse à la raison du plus fort, au discours du plus fort.

Chez Laia Abril, il y a de l'occulte, et il y a de l'occulté. De l'enfoui. Sous la croyance, sous le rapport médical, sous les articles journalistiques qui circulent sur internet, sous le discours anthropologique, une parole. Elle a été émise mais n'a pas encore été entendue. Une parole sous cloche. Comment la montrer, comment la faire entendre ? C'est la double mission de ce travail.

On a pu entendre çà et là l'idée que Laia Abril ne croyait pas tant que ça en la photographie, et davantage en la parole. Peut-être, mais comme toute personne qui demande à être crue sur parole. Et il faut croire en la force de la photographie pour obtenir qu'un sens naisse de cette confrontation forcée, arbitraire, entre des images abstraites et des documents qui font "pièces à conviction".

C'est justement quand sa photo apporte un écart qui ne saurait se résumer à des effets de discours que Laia Abril devient passionnante. Car elle nous ménage un espace où enfin quelque chose de nous n'est pas imposé. Quelque chose qui s'évade sous la forme d'une énigme. La photographie s'invente alors un rôle à jouer dans les interstices du discours, menant les spectateur·rices à s'interroger sur ce qu'ils ou elles voient, croient, ont trop longtemps cru ou n'ont pas su voir. L'histoire de la misogynie est d'abord celle d'un aveuglement et d'une surdité collectifs.

Philippe Azoury



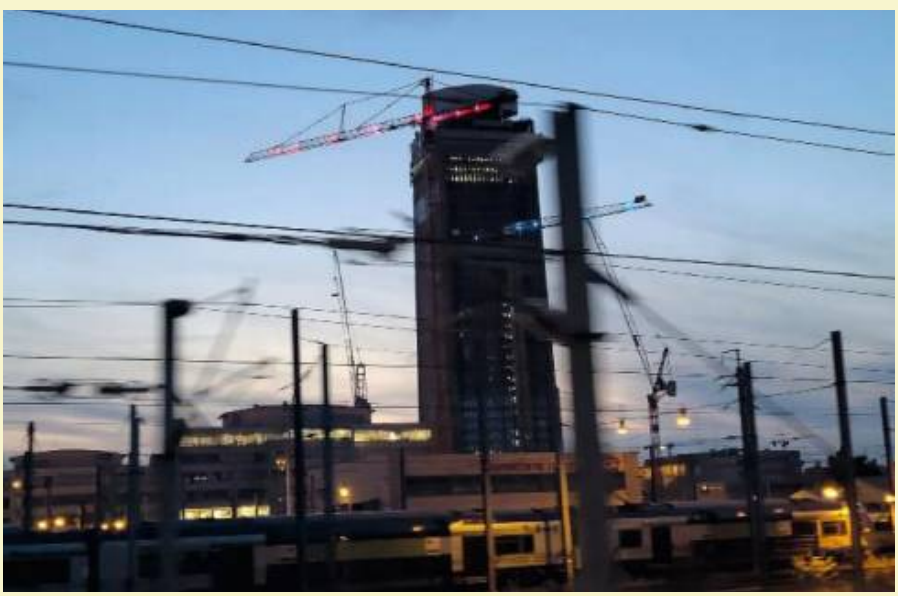
On Mass Hysteria – Une histoire de la misogynie de Laia Abril (Delpire & co), 384 p., 55 €. En librairie. Exposition au BAL, Paris, jusqu'au 18 mai.

PENSER LE 9-3 par Antoine Tricot

Chercheur·ses, habitant·es et membres d'associations de Seine-Saint-Denis nous guident à travers un territoire aux multiples strates et contrastes.

Avant de parler de ce passionnant podcast signé Antoine Tricot, petit focus sur Making Waves, le studio qui le produit. Créé en 2019 par des réalisateur·rices et ingénieur·es de Radio France, des journalistes, des universitaires et des acteur·rices du champ social et de la solidarité internationale, Making Waves propose depuis la dernière rentrée de septembre plusieurs podcasts aussi variés que réussis. Fiction, documentaire, jeunesse… et une offre qui devrait encore s'enrichir en mars avec un podcast réalisé avec les étudiant·es du Théâtre national de Strasbourg.
Lancé en partenariat avec l'association Profession Banlieue, *Penser le 9-3* en est lui à sa troisième saison de quatre épisodes d'une trentaine de minutes chacun. *"Loin des clichés et des JT"*, comme le scande en introduction Antoine Tricot, ce podcast nous plonge au cœur de la banlieue. On est loin du silence feutré d'un studio d'enregistrement. Cette balade dans le 93, on la fait en compagnie de chercheur·ses – comme Emmanuel Bellanger –, qui nous aident à comprendre l'histoire ouvrière du département, la façon dont son urbanisme a été modelé au fil du temps et l'idéologie politique qui se cache derrière nos modèles d'urbanisation.
Mais *Penser le 9-3* donne aussi la parole aux habitant·es et aux animateur·rices d'associations qui maillent ces territoires. Espaces verts, accès à la culture et aux soins, place de la religion, délinquances, solidarité, éducation et menace de ghettoïsation, la pluralité des approches et la justesse du traitement d'Antoine Tricot rend *Penser le 9-3* particulièrement réussi et pertinent pour réviser l'organisation de nos espaces urbains, car à travers la Seine-Saint-Denis, c'est toute la question de l'habitat en périphérie des grandes villes qui est abordée.
Bruno Deruisseau

Penser le 9-3 d'Antoine Tricot, réalisé par Khaled Abdelkader. Sur Profession Banlieue.



Les 5 pistes du mois

→ *Gentrification : quand les espaces populaires s'embourgeoisent* sur France Culture
Cette excellente série de *LSD* menée par Clémence Allezard se rend à Saint-Ouen, à Marseille, dans les Hautes-Alpes et le Tarn pour raconter comment se remodèlent nos espaces et leurs populations.

→ *Cousteau, le monde disparu* sur France Culture
Salle des Archives explore les émissions passées de la Maison de la Radio. Outre Cousteau, on y trouve des séries sur Jacques Chirac, Notre-Dame ou Françoise Sagan.

→ *Titre* sur Empreinte magnétique
Les invité·es de Léa Marchetti viennent ici pour parler de leur dernier livre. Sans rien révolutionner, *Titre* brille par le talent d'intervieweuse de sa créatrice et la richesse de sa programmation.

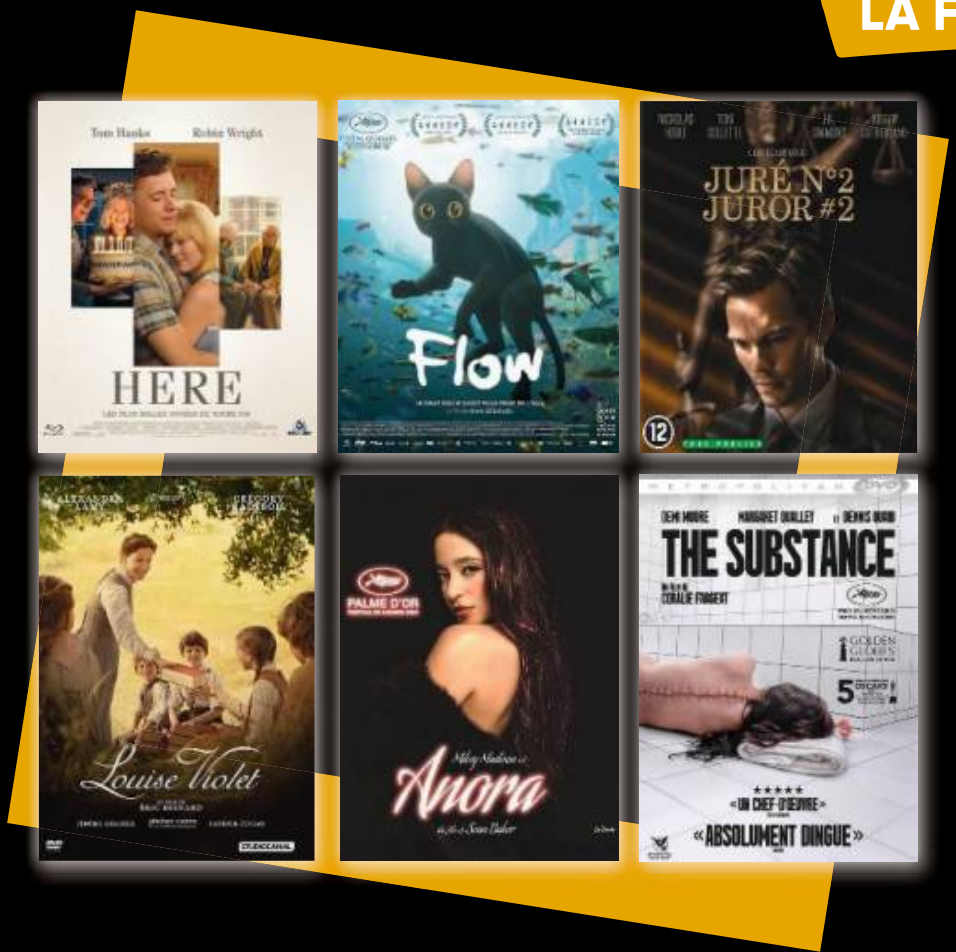
→ *Le Piège* sur RTBF
Autre type d'investigation, *Le Piège* nous plonge dans les dérives du développement personnel lorsqu'il devient un florissant business menant à l'emprise. Les journalistes Manon Mottard et Frédéric Moray ont ainsi enquêté sur *Les Clés du succès*, un séminaire très couru en Belgique.

→ *Faux positifs* sur AFP Audio
Dommage collatéral de la lutte contre le terrorisme et le blanchiment d'argent, la fermeture accidentelle des comptes bancaires d'innocent·es par une IA toucherait des milliers de personnes. Une passionnante investigation mené par Michaëla Cancela-Kieffer décortique ce phénomène mortifère.

COUP DE CŒUR

LA SÉLECTION VIDÉO RECOMMANDÉE PAR NOS VENDEURS

LA FNAC AIME



2 TITRES ACHETÉS

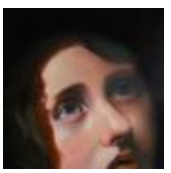
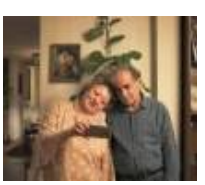
10€* OFFERTS

EN EUROS FIDÉLITÉ

* Offre réservée aux adhérents du 1er mars au 15 avril 2025, sur présentation de la carte adhérent FNAC en cours de validité pour l'achat de 2 titres de la sélection. Le compte de fidélité de l'adhérent sera automatiquement crédité de 10€ en euros fidélité. Les euros fidélité cumulés sur le compte fidélité Fnac sont valables dans les 3 mois suivants leur obtention, à condition que la Carte Fnac ou Fnac+ de l'adhérent titulaire soit en cours de validité et qu'il ait présenté sa carte lors de son passage en caisse. L'ensemble des achats de l'adhérent titulaire et des autres personnes possédant une carte supplémentaire sont comptabilisés sur le compte de fidélité de l'adhérent titulaire. Les euros fidélité peuvent être utilisés dès 1€, en magasin Fnac et Darty ou sur fnac.com pour tout achat supérieur à 1€ (hors livres, coffrets et cartes cadeaux, tirages photos, abonnements presse, cartes de téléphonie, abonnements téléphoniques et internet, prestations de services, téléchargements, billetterie). Offre valable dans les magasins Fnac participant à l'opération. Offre non cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents. Dans la limite des stocks disponibles.

LES INROCKS D'OR

CE QU'IL FAUT ÉCOUTER, VOIR & LIRE CE MOIS-CI.

	MUSIQUES	CINÉMAS	SÉRIES	LIVRES	SCÈNES	ARTS
1	 *Sinister Grift* de Panda Bear	 *La Mer au loin* de Saïd Hamich	 *The White Lotus* saison 3 de Mike White (Max)	 *La Nuit sur commande* de Christine Angot (Stock/"Ma nuit au musée")	 *L'Esthétique de la résistance* par Sylvain Creuzevault, Odéon - Théâtre de l'Europe, Paris, du 1er au 16 mars	 *Joie collective - Apprendre à flamboyer !*, Palais de Tokyo, Paris, jusqu'au 11 mai
2	 *Temporary* d'Everything Is Recorded	 *La Pampa* d'Antoine Chevrollier	 *Paradise* de Dan Fogelman (Disney+)	 *La Realidad* de Neige Sinno (P.O.L)	 *Peau d'homme* par Léna Breban, Théâtre Montparnasse, Paris, depuis le 23 janvier	 *Music + Life* de Dennis Morris, MEP, Paris, jusqu'au 18 mai
3	 *Warm Up* d'Étienne de Crécy	 *A Real Pain* de Jesse Eisenberg	 *The Pitt* de R. Scott Gemmill (Max)	 *Le Festival de Cannes ou Le Temps perdu* de Santiago H. Amigorena (P.O.L)	 *Juste la fin du monde* par Johanny Bert, Théâtre de l'Atelier, Paris, jusqu'au 2 mars	 *Corps et Âmes*, Bourse de Commerce - Pinault Collection, Paris, du 5 mars au 25 août
4	 *City of Clowns* de Marie Davidson	 *Yōkai - Le monde des esprits* d'Eric Khoo	 *Des gens bien ordinaires* saison 2 d'Ovidie (Canal+)	 *Vivre avec les hommes - Réflexions sur le procès Pelicot* de Manon Garcia (Climats)	 *In situ* par Patrick Bouvet et Joël Jouanneau, Théâtre Nanterre-Amandiers, du 3 au 15 mars	 *Disco, I'm Coming Out* Philharmonie de Paris, jusqu'au 17 août
5	 *Graou* de Miki	 *Mon gâteau préféré* de Maryam Moghaddam et Behtash Sanaeeha	 *Britney sans filtre* de Jeanne Burel (Arte.tv)	 *Filles atomiques* d'Elisa Díaz Castelo (Globe)	 *Black Lights* de Mathilde Monnier, MC93, Bobigny, du 6 au 9 mars	 Laia Abril, *On Mass Hysteria/Une histoire de la misogynie*, Le BAL, Paris, jusqu'au 18 mai

Barney Production/Tarantula · Disney · Laurent Champoussin · Hamid Janpour · Disney+ · HBO · Max · Morgane Productions · Jean-Louis Fernandez · Cédric Roulliat · Marc Coudrais · Courtesy of Moderna Museet · Dennis Morris · Gideon Appah · Michael Abramson

DOMAINE NATIONAL DE SAINT-CLOUD

ROCK en SEINE

DU 20 AU 24 AOÛT 2025



20 AOÛT 2025

CHAPPELL ROAN

LONDON GRAMMAR

SUKI WATERHOUSE * LUVCAT ...

21 AOÛT 2025

A$AP ROCKY * VAMPIRE WEEKEND * DOECHII * KHRUANGBIN

BARRY CAN'T SWIM * MK.GEE * MONTELL FISH ...

22 AOÛT 2025

ANYMA

AURORA * CARIBOU * EMPIRE OF THE SUN * MARC REBILLET

GOOD NEIGHBOURS ...

23 AOÛT 2025

JUSTICE * JAMIE XX * JORJA SMITH

ARTEMAS * DABEULL * LUIDJI ...

24 AOÛT 2025

QUEENS OF THE STONE AGE * FONTAINES D.C.

LAST TRAIN * STEREOPHONICS * WALLOWS

KNEECAP * SHARON VAN ETTEN & THE ATTACHMENT THEORY ...

INFOS ET RÉSERVATIONS : WWW.ROCKENSEINE.COM

RCS : 448 253 344 – Licences N°2-L-R-21-2969 – N°3-L-R-21-9270 – ILLUSTRATION : Sébastien Feraut ©Nark1

Revolut GENERALI CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX SAINT-CLOUD RATP Brut. Région îledeFrance Les Inrockuptibles L'EQUIPE Libération DEEZER france.tv inter

TRÉSOR CACHÉ

CHARIOTS OF THE GODS?
(ORIGINAL MOTION PICTURE SOUNDTRACK)
DE PETER THOMAS SOUND ORCHESTRA (1970)

Un film documentaire de 1970, adapté d'un bouquin pseudo-scientifique sur l'origine extraterrestre des grandes civilisations terriennes : le cocktail idéal pour la composition d'une BO à la force d'évocation sidérante.



En 1968, l'auteur suisse Erich von Däniken publie un bouquin qui pose les bases de la théorie des "anciens astronautes", intitulé *Chariots of the Gods? Unsolved Mysteries of the Past*. De quoi s'agit-il ? De l'idée selon laquelle des êtres venus d'ailleurs auraient visité la Terre il y a des millénaires, pour y bâtir des structures hors normes (pyramides, réseaux complexes d'irrigation, lignes de Nazca, statues de l'île de Pâques) et enseigner aux humain·es les rudiments d'une technologie nouvelle d'origine extraterrestre.
Pour étayer ses "recherches", Däniken s'appuie sur le travail d'archéologues à partir d'œuvres d'art rupestre du néolithique dans lesquelles il croit voir des vaisseaux spatiaux et sur une interprétation branlante des textes sacrés. Le type se prend très au sérieux, mais nous sommes là bien sûr dans la pseudo-science (on flirte même avec les théories lunaires de la scientologie échafaudées par son fondateur, l'auteur de science-fiction L. Ron Hubbard) – sans parler de cette indécrottable pensée occidentale incapable d'envisager des civilisations précoloniales dotées d'un savoir-faire avancé et de connaissances scientifiques qui dépassent l'entendement de l'homme blanc.
Il n'empêche, avec un peu de recul et pris sous un angle fictionnel et de divertissement, ces écrits à mi-chemin entre *Indiana Jones,* un bon vieux *Blake et Mortimer* et la saga *Ulysse 31* ont de quoi séduire. Le bouquin est un tel succès dans les années 1960 qu'il fera même l'objet en 1970 d'une adaptation au cinéma, dans un documentaire réalisé par l'Autrichien Harald Reinl. Outre sa patine vintage naïve et le pouvoir de séduction de ses théories à dormir debout, amplifié par les images glanées dans des vestiges archéologiques du monde entier, c'est la puissance d'évocation de sa bande originale qui fera de *Chariots of the Gods* une œuvre-culte.
Aux manettes de cet objet discographique fascinant, on retrouve le compositeur et arrangeur allemand Peter Thomas. Si vous ne connaissez pas son nom, peut-être avez-vous déjà entendu des bribes de son œuvre si vous êtes fan de Pulp : le groupe de Jarvis Cocker avait intégré sur la chanson *This Is Hardcore* (1998) un échantillon de la pièce *Bolero on the Moon Rocks* du compositeur, extrait de la BO de la série allemande de SF des années 1960 *La Fantastique Aventure du vaisseau Orion*.
Dans la lignée des grands *scores* pour le cinéma, *Nazca: Imaginary Landing in Peru (Theme from Chariots of the Gods?),* thème central d'une force inouïe de la BO imaginée par Peter Thomas et rappelant le générique de *La Petite Maison dans la prairie,* se décline au fil des plages en orchestre de cuivres et de cordes façon péplum ou western-spaghetti et dans tout un tas de trouvailles instrumentales, allant de la cavalcade de guitares surf à des rythmes de cumbia, en passant, évidemment, par un large éventail d'effets sonores à la *Star Trek*. Un véritable film sans image, dans la pure tradition de la musique de librairie *seventies*.

François Moreau

LES INROCKUPTIBLES, SUPER!, PLAYGROUND LOVE
ET GENERALI PARTENAIRE OFFICIEL
PRÉSENTENT

LES INROCKS FESTIVAL 2025



DU 4 MARS AU 8 MARS

AU CENTQUATRE-PARIS

THE VOIDZ

FAT WHITE FAMILY, SAD NIGHT DYNAMITE FAREWELL PARTY

ASTRAL BAKERS, CLARA KIMERA, EAT-GIRLS, KISS FACILITY, MALICE K, NO WINDOWS

PLEASE, REYMOUR, STRONGBOI, GAGNANT LES INROCKS SUPER CLUB...

GENERALI · Les Inrockuptibles · SUPER! · PLAYGROUND LOVE · CENTQUATRE-PARIS #104 PARIS · Uber · Pinault Collection · DICE · SUPER BOCK


SAINT LAURENT
AUSTIN BUTLER
SPRING 25 COLLECTION
YSL.COM